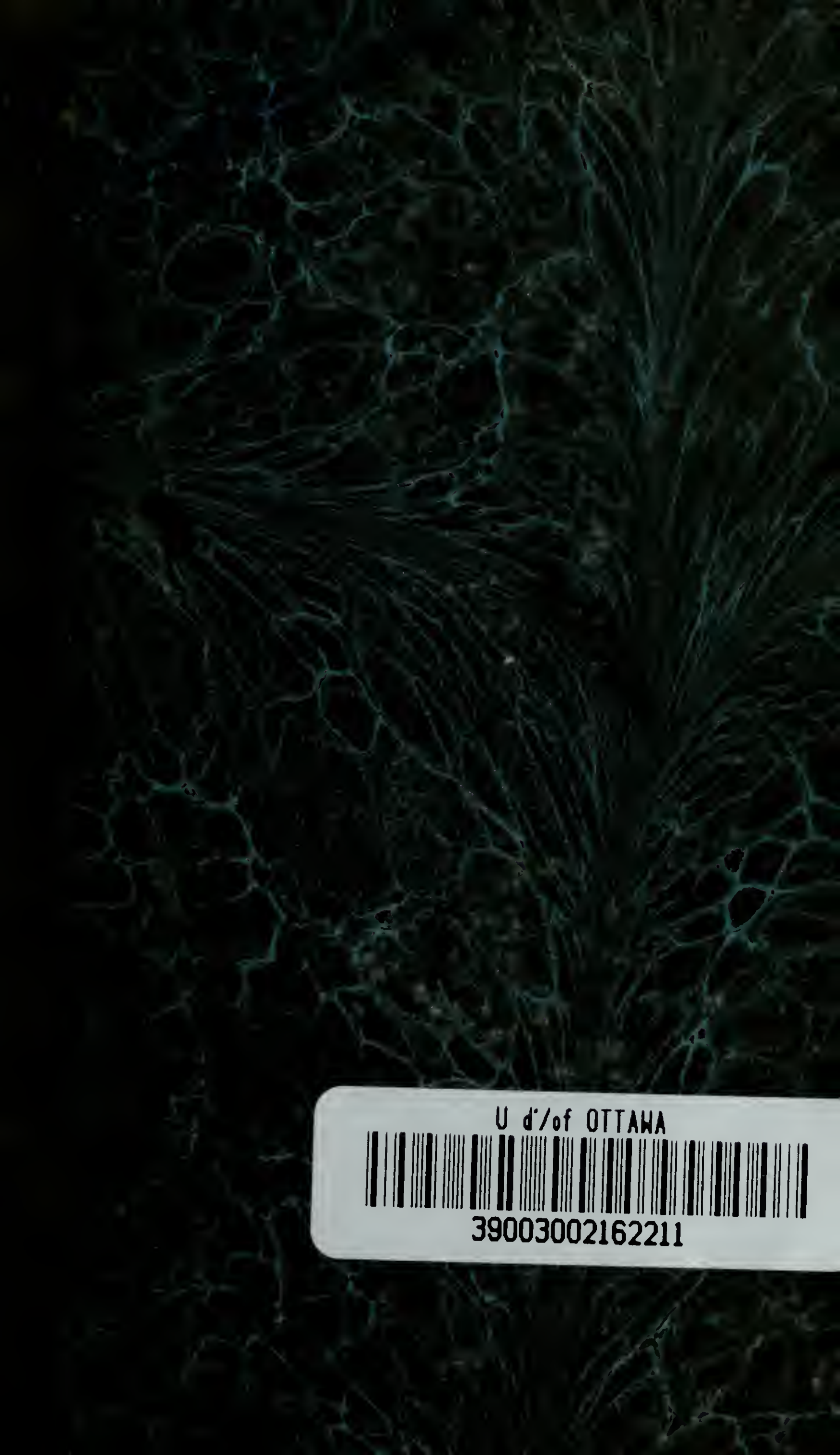
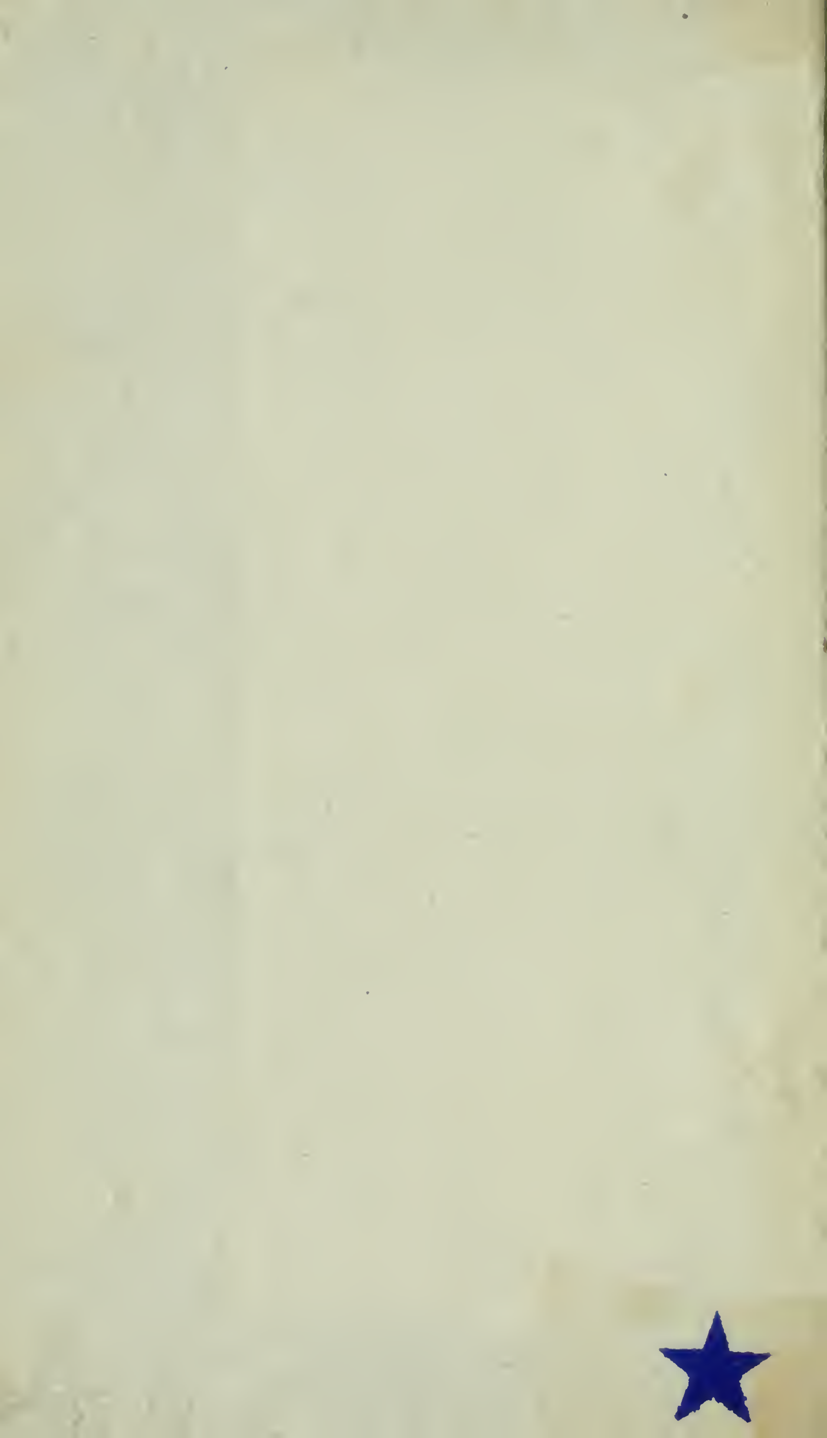

U d'/of OTTAWA
39003002162211



RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 60

SENLIS
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL
DU
THÉATRE FRANÇAIS,
COMPOSÉ
DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES,
DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,
Restées au Théâtre Français;
AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME IX



A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1823.

LE

GALANT COUREUR,

OU

L'OUVRAGE D'UN MOMENT,

COMÉDIE,

PAR LEGRAND,

Représentée, pour la première fois, le 11 août 1722.

NOTICE SUR LEGRAND.

Marc-Antoine Legrand naquit à Paris le 17 février 1673, le jour même que Molière mourut. Le père de Legrand, chirurgien major aux Invalides, lui fit donner une éducation soignée, son intention étant d'en faire un médecin; mais le jeune homme, préférant Momus à Esculape, et voyant son goût pour le théâtre très gêné dans la maison paternelle, se fit comédien ambulant et passa en Pologne. L'ambassadeur de France lui reconnoissant des dispositions, l'indiqua au théâtre François qui manquoit de sujets. Il y débuta pour la première fois le 13 mars 1695, dans le rôle de Tartufe. N'ayant point eu de succès, il reparut le 21 mars 1702; et enfin, pour la troisième fois, le 27 juin de la même année. Reçu alors pour l'emploi des rois, des paysans, et des rôles à manteau, il joua ces divers personnages jusqu'à sa mort, qui arriva le 7 janvier 1728.

Dans cet intervalle Legrand composa beaucoup de pièces qui eurent presque toutes du succès, et dont plusieurs se jouent encore aujourd'hui. Nous ne parlerons ici que de celles données au théâtre François.

La Femme fille et veuve, comédie en un acte, en vers, fut jouée, pour la première fois, le 26 mai 1707, et eut dix représentations.

La Famille extravagante, comédie en un acte, en vers, parut, pour la première fois, le 7 juin 1709, et eut onze représentations.

La Métamorphose amoureuse, comédie en trois actes, en prose, donnée le 6 juillet 1712, fut jouée onze fois.

L'Usurier gentilhomme, comédie en un acte, en prose, fut mise au théâtre le 11 septembre 1713.

L'Aveugle clairvoyant, l'une des plus jolies comédies de cet auteur, parut le 18 septembre 1716.

Le Roi de Cocagne, comédie en trois actes, en vers, fut jouée, pour la première fois, le

31 décembre 1718, et eut dix-huit représentations.

Plutus, comédie en un acte, en vers, eut seize représentations qu'elle ne dut qu'aux circonstances. Elle parut, pour la première fois, le premier février 1720.

Cartouche ou les Voleurs, comédie en un acte, représentée, pour la première fois, le jour même de l'exécution de Cartouche, le 21 octobre 1721, eut treize représentations.

Le galant Coureur, ou l'Ouvrage d'un moment, comédie en un acte, en prose, eut vingt-deux représentations; la première est du 11 août 1732.

Le Philanthrope ou l'Ami de tout le monde parut d'abord en trois actes, le 19 février 1724. Réduite en un acte, cette comédie eut dix-sept représentations.

Le Triomphe du temps, comédie en trois actes, parut le 18 octobre 1724, et eut quatorze représentations. Le premier acte représentoit le temps passé, le second le temps présent, et le troisième le temps futur.

L'Impromptu de la folie, ambigu-comique, suivi des nouveaux Débarqués, et de la Françoise italienne, comédies en un acte, mêlées de chants et de danses, fut mis au théâtre le 5 novembre 1725.

La Chasse du cerf, comédie en trois actes, en prose, précédée d'un prologue, et suivie d'un divertissement, fut représentée, pour la première fois, le 14 octobre 1726, et eut neuf représentations.

La Nouveauté, comédie en un acte, en prose, parut, pour la première fois, le 17 janvier 1727, et eut dix-sept représentations.

Les Amazones modernes, comédie en trois actes, en prose, eut sept représentations. La première est du 29 octobre 1727.

Legrand fut fort regretté de ses camarades, auxquels il étoit très utile, comme auteur et comme acteur.

PERSONNAGES.

LUCINDE, présidente, } jeunes veuves.
DORIMÈNE, comtesse, }

LE MARQUIS DE FLORIBEL, ami du chevalier.

LE CHEVALIER, amant de Lucinde.

MARTHON, suivante de Lucinde.

RUSTAUT, cocher du chevalier, amoureux de Marthon.

CHAMPAGNE, laquais du chevalier.

CRIQUET, laquais de la présidente.

Danseurs et musiciens, acteurs du divertissement.

La scène est dans le château de la présidente.

LE
GALANT COUREUR,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, *déguisée en suivante sous le nom de Finette.*

LA PRÉSIDENTE.

En vérité, comtesse, tu es folle de t'être déguisée de la sorte; je ne souffrirai point absolument que tu passes ici pour ma femme de chambre.

LA COMTESSE.

Ma chère présidente, tu sais que j'ai mes raisons. Le marquis de Floribel que mes parents me veulent donner pour époux, doit arriver ici dans ce jour: nous ne nous sommes jamais vus ni l'un ni l'autre; et si sa figure et ses manières ne me conviennent pas, sans lui déclarer mes sentiments, sans lui rien dire, j'irai d'abord me jeter dans un couvent; je lui veux épargner la honte d'être refusé, et à moi l'embarras de lui faire un mauvais compliment.

LE CHEVALIER.

Madame, le marquis de Floribel, comme je vous ai dit, est mon ami; je le connois depuis

long-temps : il est un peu folâtre à la vérité, mais d'ailleurs très brave cavalier et très riche.

LA COMTESSE.

Je le veux croire, mais la réputation qu'il a de courir de belles en belles sans s'attacher à aucune, me le fait déja haïr sans le connoître; il ne peut aller à ma terre qu'il ne passe par ici, et vous m'avez assuré, chevalier, que vous aviez donné ordre à la poste, qu'à son arrivée on lui dît que vous étiez dans ce château.

LE CHEVALIER.

J'ai envoyé un de mes gens qui le connoît, et qui l'amènera en droiture ici.

LA COMTESSE.

C'en est assez. Parlons maintenant de tes affaires, ma chère présidente : quand épouses-tu le chevalier?

LA PRÉSIDENTE.

Ce jour même. J'ai envoyé Marthon à Paris pour nous amener un notaire, et pour s'informer quel étoit l'époux que mon vieux fou d'oncle me vouloit obliger d'accepter, et en même temps lui déclarer les engagements que j'ai avec le chevalier.

LE CHEVALIER.

En vérité, mesdames, vous prenez trop de précautions; veuves l'une et l'autre, il me semble....

LA PRÉSIDENTE.

Oh! je dois ménager le bon-homme, je suis son unique héritière.

LA COMTESSE.

Elle a raison, chevalier.

SCÈNE II.

LA PRÉSIDENTE; LA COMTESSE, *en suivante;* LE CHEVALIER, CRIQUET.

CRIQUET.

Madame, voilà le notaire que vous avez fait venir de Paris.

LA PRÉSIDENTE.

Qu'il passe dans mon cabinet. Viens, ma chère comtesse, m'aider à lui dicter les articles du contrat. Ne vous embarrassez de rien, chevalier; il sera plus à votre avantage que si vous le dictiez vous-même, et je veux vous surprendre agréablement.

LE CHEVALIER.

Ah! madame.

LA PRÉSIDENTE.

Donnez ordre au reste, et surtout à ce petit divertissement dont vous m'avez parlé; si ce coureur que l'on vous a promis se présente, je vous prie de le recevoir.

LE CHEVALIER.

Madame, vous serez obéie ponctuellement.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, *seul*.

Je ne sais pas si elle sera bien contente du divertissement qu'elle demande, étant surtout exécuté par des violons de village. Après tout, quand on ne peut avoir du parfait, dans ces occasions le tout-à-fait mauvais réjouit souvent plus que le médiocre, et d'ailleurs c'est l'ouvrage d'un moment.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Monsieur, monsieur le marquis de Floribel vient d'arriver, et je vous l'amène comme vous me l'avez commandé.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

Que de joie, mon cher chevalier, de te revoir après un an d'absence!

LE CHEVALIER.

Je croyois n'avoir jamais ce plaisir. Il y a six mois que tes gens et ton bagage sont à Paris, je craignois que le péril que tu as couru à l'armée....

LE MARQUIS.

Laissons là le péril que j'ai couru; mon oncle m'en veut faire courir un bien plus dangereux, il veut me marier.

LE CHEVALIER.

Je sais qu'il te veut faire épouser la comtesse Dorimène.

LE MARQUIS.

Il n'est plus question de cette comtesse, il y en a maintenant une autre sur le tapis.

LE CHEVALIER.

La connois-je?

LE MARQUIS.

Je ne sais, mais pour moi je ne l'ai jamais vue; on la dit belle et riche.

LE CHEVALIER.

Eh bien! que veux-tu davantage?

LE MARQUIS.

Quoi! je renoncerois aux douceurs de conter des fleurettes à tout ce que je rencontrerois d'aimable? Non, non, tu connois mon humeur, et tu ne me conseillerois pas de devenir raisonnable à mon âge.

LE CHEVALIER.

Moi, je te conseillerai toujours de ne te point brouiller avec ton oncle; le bien est préférable à toutes choses. Nous ne sommes pas toujours jeunes; tu restes seul de ta maison, et ton oncle considère....

LE MARQUIS.

Oh! trève à ta morale, et me dis seulement ce que tu fais dans ces cantons.

LE CHEVALIER.

Je suis près de m'y marier.

LE MARQUIS.

Ah! voilà ce que c'est; tu ne veux pas courir le risque tout seul; cela est plaisant: parce que monsieur se marie, il faut que les autres en fassent de même. Et qui épouses-tu?

LE CHEVALIER.

Une riche veuve, jeune et aimable.

LE MARQUIS.

Parbleu! nous sommes faits l'un et l'autre pour consoler les affligées; c'est aussi une veuve que mon oncle me veut faire épouser.

LE CHEVALIER.

Que tu nommes?

LE MARQUIS.

Lucinde, la veuve d'un président.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je? ah! marquis, je ne te dis plus rien; tu fais fort bien de désobéir à ton oncle.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Lucinde est justement la veuve que j'adore, et que je dois épouser ce soir ou demain: nous sommes ici dans son château.

LE MARQUIS.

Fort bien. Voilà de mes donneurs de conseils à la mode, pourvu que leurs intérêts n'en soient point dérangés. Oh bien! pour te punir, je l'épouserai.

LE CHEVALIER.

Ah! marquis, au nom de notre amitié, ne songe plus à ce mariage; ne parois pas même devant Lucinde que mes affaires ne soient terminées : je craindrois....

LE MARQUIS.

Eh! fi donc! me crois-tu capable de te donner ce chagrin?

LE CHEVALIER.

Ah! tu me rends la vie; mais, pour m'obliger jusqu'au bout, pars dès ce moment, et songe....

LE MARQUIS.

Oh! pour le coup tu te moques de moi, je t'ai retrouvé, je ne te quitte plus.

LE CHEVALIER.

Mais si ton oncle vient à savoir....

LE MARQUIS.

C'est à toi à me déguiser si bien que personne ne puisse me reconnoître ici.

LE CHEVALIER.

Et comment te déguiser, à moins que tu ne veuilles passer pour le coureur que la présidente m'a demandé? Nous avons encore l'habit de celui qu'on a renvoyé, tu n'auras qu'à le prendre.

LE MARQUIS.

Cela ira à merveille, et je serai charmé d'apprendre sous ce déguisement ce qu'on pense ici de moi; je veux même aller demain à la terre de la comtesse en cet équipage.

LE CHEVALIER.

Tu ne seras pas mal. Champagne, va promptement l'habiller dans ta chambre, et prends garde que personne ne le voie en passant.

CHAMPAGNE.

Monsieur n'a qu'à me suivre.

LE MARQUIS.

Je te suis. Mais, chevalier, dis-moi par parenthèse, les femmes de chambre de la présidente sont-elles jolies?

LE CHEVALIER.

Pourquoi?

LE MARQUIS.

C'est que c'est un gibier de coureur.

LE CHEVALIER.

Elle en a deux qui sont passables. Une Marthon assez jolie, et une Finette assez belle.

LE MARQUIS.

Commençons par la jolie. Les jolies sont les plus piquantes, et celles qui se passent le plus tôt.

LE CHEVALIER.

C'est Marthon, elle n'est pas ici.

LE MARQUIS.

Commençons donc par la belle; car je ne veux point rester oisif.

LE CHEVALIER.

Je te le conseille; aussi bien Marthon a pour amant mon cocher, qui est une espèce de manant qui n'entend pas trop raison.

LE MARQUIS.

Nous lui ferons bien entendre; il me semble que les coureurs doivent avoir le pas sur les cochers.

LE CHEVALIER.

Va donc promptement changer de figure, tandis que je donnerai mes ordres pour le divertissement que je fais préparer pour la présidente.

LE MARQUIS.

Laisse-moi faire, je serai bientôt fagoté, et je veux même t'aider à ton divertissement; je versifie et chante assez cavalièrement.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, *seul.*

Je ne suis pas sans inquiétude; le marquis a deux yeux, la présidente est aimable. Peut-être que quand il la verra.... Mais non, je suis trop sûr du cœur de Lucinde; et même je ne dois pas, aux termes où nous en sommes, lui cacher long-temps le déguisement du marquis. Cependant, attendons l'occasion favorable pour lui en faire confidence.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE *en suivante.*

LA PRÉSIDENTE.

J'AI déclaré au notaire mes intentions, chevalier, sur lesquelles il va achever seul le contrat. Mais je viens d'apprendre que Marthon étoit arrivée de Paris, je suis impatiente de savoir quelles nouvelles elle nous apporte; qu'on la fasse monter. Mais la voici.

SCÈNE VIII.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE *en suivante,* LE CHEVALIER, MARTHON.

LA PRÉSIDENTE.

EH bien! Marthon, qu'as-tu à nous apprendre?

MARTHON.

Un peu de patience. J'ai d'abord déclaré à monsieur votre oncle les engagements que vous aviez avec monsieur le chevalier.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien?

MARTHON.

Eh bien! il m'a dit qu'il estimoit fort monsieur, mais qu'il n'en vouloit point; que cependant, s'il n'avoit pas jeté les yeux sur un autre....

LA PRÉSIDENTE.

Et quel est-il, cet autre?

MARTHON.

Oh! pour le coup, devinez.

LA PRÉSIDENTE.

Quelqu'homme de robe apparemment?

MARTHON.

C'est bien pis, madame; un petit-maître, le marquis de Floribel que devoit épouser cette folle de comtesse dont vous m'avez si souvent parlé.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut que mon oncle ait perdu l'esprit. Le marquis de Floribel!

MARTHON.

Comment donc! on dit que c'est le plus joli homme de France, et de la meilleure humeur; il arrivera aujourd'hui. Mais que vois-je? quelle est cette jeune personne?

LA PRÉSIDENTE.

C'est une femme de chambre que j'ai arrêtée aujourd'hui; tu te plains toujours qu'il y a ici trop de besogne pour toi, je l'ai prise pour te soulager.

MARTHON.

Et vous arrêtez ainsi des domestiques sans me consulter, cela n'est pas bien. Cette fille-là me paroît bien neuve. Voyons un peu, ma mie, que je te considère; comment te nommes-tu?

LA COMTESSE.

Finette.

MARTHON.

Où as-tu servi ?

LA COMTESSE.

Je sors de chez la comtesse Dorimène dont vous parliez tout-à-l'heure.

MARTHON.

Quoi ! cette folle de comtesse, qui demeure depuis peu dans ces quartiers ? Tu étois dans une mauvaise boutique, ma pauvre enfant.

LA COMTESSE.

Est-ce que vous la connoissez ?

MARTHON.

Non, mais j'en ai entendu parler ; et sa réputation....

LA PRÉSIDENTE.

Doucement, Marthon.

MARTHON.

Eh ! madame, ne m'avez-vous pas dit cent fois vous-même que c'étoit la plus extravagante créature....?

LA PRÉSIDENTE.

Moi, je vous ai dit cela, insolente ?

MARTHON.

Ma foi, madame, je ne l'ai pas deviné.

LA PRÉSIDENTE.

Vous êtes encore bien hardie. Si je badine quelquefois sur le compte de mes amies, c'est bien à vous à y faire attention.

LA COMTESSE.

Et ne vous fâchez pas, madame; cette comtesse en pense peut-être autant de vous, que vous en avez dit d'elle.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous assure, Finette, que jamais....

LA COMTESSE.

Ah! madame, ce n'est pas auprès de moi que vous avez besoin de vous justifier. (*A part.*) Tu me payeras celle-là, je t'en assure.

LE CHEVALIER.

Eh! madame, à quoi vous arrêtez-vous? Songez-vous que nous avons des affaires plus importantes? Mais voici le coureur dont je vous ai parlé.

SCÈNE IX.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE *en suivante*, LE CHEVALIER, LE MARQUIS *en habit de coureur*, MARTHON.

LA COMTESSE, *à part, regardant le marquis.*

Bon dieu, le joli homme!

LE MARQUIS, *à part, regardant la comtesse.*

Tête-bleu l'aimable soubrette! C'est apparemment la Finette en question.

LA PRÉSIDENTE.

Approchez, mon ami.

LE MARQUIS, *à la présidente.*

Madame, je ne saurois assez m'applaudir du bonheur qui m'a conduit ici, puisque j'ai l'avan-

tage de me voir au service d'une si charmante maîtresse. A quoi qu'il vous plaise m'employer jour et nuit, si ma légèreté et ma vitesse peuvent seconder mon zèle, les commissions dont vous voudrez m'honorer seront exécutées avec toute la diligence possible.

LA COMTESSE.

Ce garçon-là a l'air tout-à-fait noble.

MARTHON.

Il me paroît bien dératé.

LA PRÉSIDENTE.

Et il ne manque pas d'esprit.

MARTHON.

Avez-vous le jarret souple, mon ami?

LE MARQUIS.

Je vais comme le vent, il n'y a point de cheval de poste qui me passe; on n'a qu'à me mettre à l'épreuve.

LA PRÉSIDENTE.

On ne vous fatiguera pas beaucoup ici.

LE MARQUIS.

Tant pis, car j'aime à courir.

LA PRÉSIDENTE.

Voilà un plaisir assez particulier. Comment te nommes-tu, mon ami?

LE MARQUIS.

Jolicœur, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Il me prend envie, puisqu'il aime tant à courir, de l'envoyer dès ce moment au-devant du marquis

de Floribel, pour lui dire qu'il ne se donne pas la peine d'avancer davantage, et qu'il sera ici fort mal reçu.

LE CHEVALIER.

Eh! madame, vous n'y songez pas. On ne sait pas par où ce marquis doit arriver.

MARTHON.

Votre oncle m'a dit qu'il arriveroit de Bayonne.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien! Jolicœur, tu n'as qu'à prendre la route de Bayonne, et toujours courir jusqu'à ce que tu le rencontres.

LE CHEVALIER.

Mais, madame, il ne le connoît pas.

MARTHON.

Je vais lui en faire le portrait sur le récit qu'on m'en a fait. C'est un jeune étourdi qui a l'air fou, des manières extravagantes.

LE MARQUIS.

Le voilà bien désigné! il ne faudroit pas courir bien loin pour trouver mille jeunes gens qui lui ressemblent.

LA PRÉSIDENTE.

N'importe, tâche de le découvrir, et dis-lui que je le hais à la mort, sans l'avoir jamais vu; que je le trouve bien téméraire de vouloir m'épouser sans savoir quels sont mes sentiments sur sa personne; et que, s'il s'obstine à vouloir passer outre, il s'en trouvera mal. Adieu, pars, cours, vole dans le moment.

LE CHEVALIER.

Madame, ce garçon-là doit être fatigué ; il sort de faire une longue course.

LA PRÉSIDENTE.

Bon, bon! ces sortes de gens-là sont infatigables.

LE CHEVALIER.

Il y a plus de cent postes d'ici à Bayonne.

MARTHON.

Voilà une belle affaire! Combien cours-tu par heure, mon ami?

LE CHEVALIER.

En vérité, madame, c'est se moquer que....

LA PRÉSIDENTE.

Tout ce qu'il vous plaira, je veux qu'il parte dans ce moment; mais, pour lui laisser prendre haleine, je vais écrire un mot qu'il rendra à ce marquis. En attendant, Marthon, menez ce garçon à l'office, et qu'il boive deux coups; cela lui donnera courage.

MARTHON.

Allons, suivez-moi, monsieur Jolicœur.

LE MARQUIS, *à part, regardant tendrement la comtesse*

Ah! pourquoi envoie-t-elle plutôt Marthon que Finette? Morbleu, chevalier, tire-moi de ce mauvais pas.

SCÈNE X.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE *en suivante,* LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Je ne sais ce que cela signifie, mais il me semble que ce coureur me fait les yeux doux. Avez-vous entendu comme il a soupiré en me regardant?

LA PRÉSIDENTE.

Il faut lui pardonner, il te croit suivante, et ces sortes de gens-là ont le cœur tendre comme d'autres.

LA COMTESSE.

C'est dommage qu'un si joli homme soit né dans un rang si bas.

LE CHEVALIER.

A ce que je vois, madame, si le marquis de Floribel qu'on vous destinoit avoit été de cette figure, malgré sa réputation, vous ne vous seriez pas tant déclarée contre lui.

LA COMTESSE.

Je vous avoue qu'un homme de qualité qui seroit fait ainsi, nous feroit fermer les yeux sur bien des choses; et que du moment que je l'ai vu....

LA PRÉSIDENTE.

Je crois que tu prends la chose sérieusement.

LA COMTESSE.

Mais quel est cet original? il me semble qu'il me fait aussi les yeux doux. Tout le monde m'en veut aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

C'est mon cocher, madame, l'amoureux de Marthon.

SCÈNE XI.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE *en suivante*, LE CHEVALIER, RUSTAUT.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous, Rustaut?

RUSTAUT.

Monsieur, c'est un notaire qui est là-dedans, qui m'a dit que votre contrat étoit tout dressé, et que vous n'aviez qu'à l'aller signer.

LA PRÉSIDENTE.

Allons, chevalier.

RUSTAUT.

Je vous prie de vous dépêcher, car je lui ai donné ordre de m'en fagoter aussi un pour Marthon et pour moi; mais il est juste que vous passiez les premiers.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! monsieur le cocher, nous vous sommes obligés de la préférence; mais il me semble que vous regardez bien Finette.

RUSTAUT.

C'est que je la trouve jolie; et, si je n'allois pas épouser Marthon, je crois que je l'épouserois. Tétiguenne, que je ferions ensemble un bel attelage!

LA COMTESSE.

Cela est fâcheux pour moi.

RUSTAUT.

Va, va, console-toi, friponne; je te retiens pour ma seconde.

LA PRÉSIDENTE.

Allons, chevalier, passons dans mon cabinet.

SCÈNE XII.

RUSTAUT, *seul.*

Quand j'y songe, cela est pourtant bien incommode, ces contrats; quand on a mis là sa pataraphe, il n'y a plus moyen de s'en dédire; on a beau être ennuyé de sa femme, il faut toujours la garder pour soi, et quelquefois pour les autres. Tout ce qu'il y a de consolant dans notre métier, c'est que, quand une femme fait la diablesse, on la peut étriller tout son soûl sans que le contrat vous contredise. Mais qu'est-ce que c'est que ce drôle-là? Ah! c'est apparemment ce coureur qu'on vient de recevoir.

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS *en coureur*, RUSTAUT.

LE MARQUIS, *à part.*

Par ma foi, je crois que la présidente est folle. La plaisante idée de vouloir m'envoyer au-devant de moi-même, et surtout dans le moment que je suis enchanté de Finette! Son premier coup d'œil m'a percé jusqu'au cœur, et je me trouve dans un état où je ne me suis jamais trouvé. Mais voici apparemment le cocher dont Marthon me vient de parler, et qui est, dit-elle, si jaloux. Je veux un peu l'intriguer, en attendant le moment de revoir ma chère Finette.

RUSTAUT.

Voici un coureur qui me paroît bien alerte, et je voudrois aussi peu lui donner ma maîtresse à garder que mon déjeuner à porter.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, monsieur le cocher? il semble que vous soyez fâché que je sois entré dans cette maison.

RUSTAUT.

Tout franc, monsieur le coureur, je ne sais pas si j'aurai bien sujet d'en être content dans la suite.

LE MARQUIS.

Il ne tiendra qu'à vous que nous vivions en bonne intelligence ensemble.

RUSTAUT.

C'est à savoir. Es-tu de complexion amoureuse?

LE MARQUIS.

Pourquoi?

RUSTAUT.

C'est que je suis de complexion jalouse, et les gens comme toi font bien du chemin en peu de temps; j'en juge par celui qui y étoit auparavant toi, il m'a bien donné du fil à retordre.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire?

RUSTAUT.

Je veux dire que j'aime une certaine Marthon dans cette maison-ci, et que j'ai bien peur....

LE MARQUIS.

Allez, mon cher, ne craignez rien; vous ne me verrez point courir sur vos brisées.

RUSTAUT.

Oh! sur ce pied-là, je te reçois dans mon amitié; car d'ailleurs ta physionomie me revient assez.

LE MARQUIS.

Cela est heureux pour moi.

RUSTAUT.

Comment t'appelles-tu?

LE MARQUIS.

Jolicœur.

RUSTAUT.

Eh bien! Jolicœur, mon enfant, il ne tiendra qu'à toi que je vivions comme frères; mais il ne

faut avoir rien de caché l'un pour l'autre. Premièrement, je commencerai par te dire tout ce que je sais de mal de mon maître. C'est un sot, un benêt que je mène par le nez plus facilement que mes chevaux par la bride.

LE MARQUIS.

Fort bien.

RUSTAUT.

Je le sers depuis un an à deux cents livres de gages, dont je n'ai pas encore reçu un sou; mais je me dédommage sur le tour du bâton.

LE MARQUIS.

Et comment cela?

RUSTAUT.

Il manque toujours quelque chose à ses chevaux et à son carrosse, quoiqu'il n'y manque rien; et je m'entends avec le sellier, le charron et le maréchal, pour lui faire payer toujours le double de ce que les choses valent.

LE MARQUIS.

Je ne m'étonne pas de te voir en si bon équipage.... Comment diable! des chemises de toile de Hollande? des dentelles?

RUSTAUT.

Elles ne sont pas à moi.

LE MARQUIS.

J'entends. Ce sont celles du chevalier.

RUSTAUT.

Peste! que je ne suis pas si sot! il les reconnoîtroit. Ce sont les chemises d'un certain marquis

de Floribel, dont Champagne et moi usons le linge, tandis que les gens du marquis usent celui de notre maître.

LE MARQUIS, *à part.*

Voilà d'effrontés marouflcs !

RUSTAUT.

Cela n'est pas mal imaginé, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS.

Non, vraiment. *(A part.)* Ah ! les mauvaises canailles !

RUSTAUT.

Qu'as-tu donc ? Il semble que tu n'approuves pas notre commerce ? Va, va, nous te ferons aussi user de ce linge-là, à condition que tu ne seras pas flatteur ; et surtout, comme je te l'ai dit, que tu ne t'arrêteras pas à mes amours, car avec moi il ne faut pas broncher.

LE MARQUIS, *à part.*

Il faut que je punisse un peu ce coquin-là *(Haut.)* Vos amours sont donc quelque chose de bien délicat, que l'on n'ose y toucher ?

RUSTAUT.

Oh ! c'est la perle des soubrettes. des yeux, une bouche, un poitrail, une croupe, une encoluré qui vous ravissent en extase.

LE MARQUIS.

Ah !

RUSTAUT.

Qu'as-tu donc ? Est-ce que tu te trouves mal ?

LE MARQUIS.

Non, c'est que je me sens ravir en extase. Ah!

RUSTAUT.

Comment donc! je crois que tu soupires?

LE MARQUIS.

Oui, mon cher ami. Sur votre seul récit, je me trouve charmé, je ne me connois plus, et je sens qu'il me sera impossible de voir cette Marthon sans l'aimer.

RUSTAUT.

Oh! si cela est, ne la vois donc pas.

LE MARQUIS.

Eh! pourquoi?

RUSTAUT.

Parce que je te le défends.

LE MARQUIS.

Hélas! c'est le moyen de m'en donner plus d'envie, que de me le défendre.

RUSTAUT.

Comment, monsieur l'impertinent! je crois que vous voulez regimber contre moi?

LE MARQUIS.

Eh! doucement, point d'injures.

RUSTAUT, *levant la main.*

Oh! je ne m'en tiendrai pas aux injures, et si j'avois mon fouet....

LE MARQUIS, *lui donnant un soufflet.*

Alte-là.

RUSTAUT.

Est-ce que tu me prends pour un fiacre, de me frapper d'abord? Oh! nous allons voir....

SCÈNE XIV.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS *en coureur*, RUSTAUT.

LE CHEVALIER.

Quel bruit est-ce là?

LE MARQUIS.

Monsieur, c'est votre cocher qui fait l'insolent, et qui ose lever la main sur moi.

LE CHEVALIER, *frappant Rustaut.*

Comment, coquin, vous osez maltraiter les gens que je prends à mon service! Oh! je vous montrerai....

RUSTAUT.

C'est lui-même qui m'a baillé un soufflet.

LE CHEVALIER, *frappant toujours Rustaut.*

Je n'entends point de raison, et je frapperai également sur l'un et sur l'autre; je vous apprendrai, marauds que vous êtes, à vous battre dans cette maison, et surtout dans la situation où sont mes affaires.

RUSTAUT.

Mais je ne me bats point; c'est moi qui suis battu.

LE MARQUIS.

Je vous assure, monsieur....

LE CHEVALIER, *frappant Rustaut.*

Taisez-vous, insolent.

RUSTAUT.

Fort bien. Il est un insolent, et c'est moi que l'on châtie de son insolence. C'est être bien injuste.

LE CHEVALIER.

Moi! je suis injuste?

RUSTAUT.

Parbleu! si vous n'êtes pas injuste, vous êtes donc bien maladroit, car aucun des coups n'a porté sur lui.

LE CHEVALIER.

Apprenez à respecter les lieux où vous êtes.

SCÈNE XV.

LE MARQUIS *en coureur*, RUSTAUT.

LE MARQUIS.

Tu es bien heureux que je ne lui aie pas appris toutes tes friponneries.

RUSTAUT.

Ah! ne lui en dites rien, je vous prie.

LE MARQUIS.

Ce sera pour un autre temps, en cas que tu fasses encore l'insolent; maintenant il me prend envie de te rendre tous les coups que j'ai reçus.

RUSTAUT.

Vous n'aurez pas grande restitution à faire.

LE MARQUIS.

J'ai pourtant idée d'en avoir reçu quelques-uns.

RUSTAUT.

En aucune façon, et mes épaules vous assurent du contraire.

LE MARQUIS.

Je veux bien les en croire sur ta parole, mais prends bien garde à l'avenir comme Monsieur frappera, car je remettrai sur ton dos tous les coups qui seront tombés sur le mien.

RUSTAUT.

Tout ce qu'il vous plaira, je ne suis pas à deux ou trois coups de bâton près.

LE MARQUIS.

Adieu. Je m'en vais trouver cette Marthon que tu m'as peinte si aimable, et que je te défends désormais de regarder en face. (*A part.*) Allons bien plutôt chercher la belle Finette, et lui déclarons ce que je sens pour elle.

SCÈNE XVI.

RUSTAUT, *seul.*

Me voilà bien chanceux. Qui diable nous a amené ici ce maudit coureur ? J'enrage. Et si Marthon.... Mais la voici.

SCÈNE XVII.

RUSTAUT, MARTHON.

MARTHON.

Comment, monsieur Rustaut, vous savez mon arrivée, et vous ne venez pas au-devant de moi ?

RUSTAUT.

J'étois occupé à recevoir ici....

MARTHON.

De l'argent ?

RUSTAUT.

Non, un soufflet et quelques coups de bâton que l'on m'a baillés pour l'amour de toi.

MARTHON.

Comment donc ?

RUSTAUT.

J'ai pris querelle contre un impertinent qui a la hardiesse de vouloir t'aimer ?

MARTHON.

Il n'y a pas tant de mal à cela. Est-ce un garçon bien fait encore ? un homme de bonne mine ?

RUSTAUT.

Oh que nenni ! il n'est pas seulement des trois quarts aussi gros que moi. C'est ce coureur qu'on a reçu ce matin.

MARTHON.

Et tu dis qu'il m'aime ?

RUSTAUT.

Il s'en pâme, et le tout sans te connoître. Tu vois que c'est un sot.

MARTHON.

Oh que non! Il m'a déjà vue.

RUSTAUT.

Ah j'enrage! il ne m'avoit pas dit cela. Je ne m'étonne pas s'il m'a défendu de te jamais regarder en face; et moi je te commande de lui tourner le dos quand tu le verras.

MARTHON.

Adieu donc.

RUSTAUT.

Où vas-tu?

MARTHON.

Je vais le fuir.

RUSTAUT.

Eh! il n'est pas ici.

MARTHON.

Il pourroit venir, et je ne veux pas t'exposer à sa fureur.

RUSTAUT.

Ah traîtresse! tu le fuis pour l'aller chercher.

MARTHON, *voyant venir le marquis.*

Je resterai donc, puisque tu le veux.

RUSTAUT.

Fort bien, parce que le voilà.

SCÈNE XVIII.

LE MARQUIS *en coureur*, MARTHON, RUSTAUT.

LE MARQUIS, *à part.*

FINETTE est apparemment auprès de la présidente, et je ne puis lui parler; j'en suis au désespoir. Oh, oh! quel est donc ce petit tête-à-tête? N'est-ce point là cette charmante Marthon dont tu m'as parlé?

RUSTAUT.

Non, je vous assure. (*A part.*) Je le savois bien qu'il ne la connoissoit pas.

LE MARQUIS.

Quoi! tout de bon, ce n'est point elle?

RUSTAUT.

Non, ou le diable m'emporte.

LE MARQUIS.

Parbleu! tu es bien heureux. Tu peux te guérir désormais de ta jalousie, car quelques appas que puisse avoir ta Marthon, je te proteste que voilà la seule personne à qui je veux adresser mes vœux.

RUSTAUT.

Oh! pour le coup je ne sais plus où j'en suis.

LE MARQUIS.

Et de quoi te plains-tu, mon pauvre cocher?

RUSTAUT.

Morgué ça me feroit jurer comme un charretier.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, puisque je te laisse ta Marthon?

RUSTAUT.

Et c'est là Marthon elle-même, puisqu'il faut vous le dire.

LE MARQUIS.

En ce cas, je te plains.

RUSTAUT.

Palsembleu! je ne le suis pas tant que vous pensez; et, puisqu'elle est assez perfide pour vous écouter, voilà qui est fait, je prends mon parti. Madame a reçu ce matin une Finette qui vaut toutes les Marthons du monde, je vais lui débrider de ce pas ma passion amoureuse.

LE MARQUIS.

Et attends, mon ami, attends.

RUSTAUT.

Non, morbleu! j'ai pris le mors aux dents, et il n'y a plus moyen de me retenir.

SCÈNE XIX.

LE MARQUIS *en coureur*, MARTHON.

MARTHON.

Bon, bon, laissez-le aller; dût-il enrager, vous me plaisez mieux que lui.

LE MARQUIS.

Oui, mais il va trouver Finette, et je crains....

MARTHON.

Pour moi, je ne crains rien, et je serai trop contente de vous avoir.

LE MARQUIS.

Mais encore un coup, s'il va déclarer à Finette ; *(A part.)* Ah ! la voici, je respire.

SCÈNE XX.

LA COMTESSE *en suivante*, LE MARQUIS *en coureur*, MARTHON.

LA COMTESSE.

MADEMOISELLE Marthon, madame vous demande.

MARTHON.

Oh ! qu'elle attende, j'ai ici d'autres affaires.

LA COMTESSE.

Elle veut absolument vous parler, et tout-à-l'heure.

MARTHON.

Elle prend bien mal son temps. M. Jolicœur, attendez-moi, je vous prie, je reviens dans un moment ; et vous, Finette, allez trouver Rustaut qui vous cherche.

LA COMTESSE.

Rustaut ?

MARTHON.

Allez, allez, ne craignez point ma colère ; je n'en serai pas jalouse, et je vous l'abandonne de tout mon cœur.

SCÈNE XXI.

LE MARQUIS *en coureur*, LA COMTESSE *en suivante*.

LA COMTESSE, *à part*.

Que veut-elle par là me faire entendre?... Mais je n'ai pas de curiosité de m'en éclaircir, j'ai bien une autre inquiétude depuis que le chevalier nous a appris que ce coureur étoit le marquis de Floribel. Il m'aime, me croyant soubrette; peut-être ne m'aimera-t-il plus quand il saura qui je suis. Jolicœur, madame m'a chargé de vous dire que vous ne partiriez point.

LE MARQUIS.

Ah! belle Finette, vous ne pouviez m'annoncer une plus agréable nouvelle.

LA COMTESSE.

Comment donc? vous disiez tantôt que votre plus grand plaisir étoit de courir.

LE MARQUIS.

Il est vrai; mais, charmante Finette, je suis maintenant retenu par deux beaux yeux, dont le pouvoir arrête tous mes autres plaisirs.

LA COMTESSE.

Marthon a donc bien des charmes pour vous?

LE MARQUIS.

Marthon? Oh ciel! qu'allez-vous penser? Partout où vous êtes, en peut-on aimer d'autres que vous?

LA COMTESSE.

Quoi! c'est de moi que vous êtes amoureux? En verité vous vous adressez mal, car je ne sais pas encore ce que c'est que l'amour.

LE MARQUIS.

Quoi! seroit-il possible? Et c'est ce qui m'a fait tant courir jusqu'ici vainement, que la découverte d'un cœur qui n'eût jamais aimé. Mais il n'est pas naturel que, belle comme vous êtes, on ait été si long-temps à vous le dire, encore moins vraisemblable que vous n'ayez pas pris plaisir à entendre vanter votre beauté.

LA COMTESSE.

Quel plaisir voulez-vous que j'aye pris à entendre dire que j'étois aimable, si ceux qui me l'ont dit ne l'étoient pas?

LE MARQUIS.

Une belle doit être toujours charmée de faire des conquêtes.

LA COMTESSE.

Cela peut contenter son ambition, mais cela ne l'engage pas à être sensible.

LE MARQUIS.

Et quel mérite faudroit-il avoir pour vous plaire?

LA COMTESSE.

Il faudroit être fait à peu près comme vous êtes, mais en même temps sincère.

LE MARQUIS.

Oh! je le suis.

LA COMTESSE.

Il faudroit de plus qu'un amant fût en état de faire ma fortune, ou que je fusse en état de faire la sienne.

LE MARQUIS.

Quoi! si vous étiez dans un rang élevé, vous vous feriez un plaisir de faire le bonheur d'une personne que vous aimeriez? Par exemple, d'un malheureux coureur....

LA COMTESSE.

J'en voudrois faire un marquis.

LE MARQUIS.

Ah! pourquoi faut-il avec ces sentiments qu'une si charmante personne soit réduite à servir? La fortune est bien aveugle.

LA COMTESSE.

Trouvez-vous que la fortune m'ait plus mal traitée que vous? et la condition de coureur vous semble-t-elle beaucoup au-dessus de celle de soubrette?

LE MARQUIS.

Quoi qu'il en soit, je voudrois être au-dessous de ce que je suis, ou que vous fussiez au-dessus de ce que vous êtes.

LA COMTESSE.

Je ne comprends rien à ce que vous me voulez dire.

LE MARQUIS.

Ah! que ne puis-je m'expliquer!

LA COMTESSE.

Qui vous en empêche?

LE MARQUIS.

L'amour que vous m'inspirez. Tant que j'ai été indifférent, jamais personne n'a débité la fleurette avec plus de facilité que moi auprès des belles que je n'aimois point; maintenant que j'aime véritablement, je n'ai plus d'éloquence pour le persuader.

LA COMTESSE.

Je ne hais pas cet aveu, et je m'expliquerai à mon tour, quand je vous connoîtrai tout-à-fait sincère.

LE MARQUIS.

Que me voulez-vous dire?

LA COMTESSE.

Rien davantage pour le présent. Je veux vous laisser faire vos réflexions et reprendre vos sens; vous en avez besoin, s'il est vrai que vous aimiez pour la première fois. Adieu.

LE MARQUIS.

Je n'ai point de réflexions à faire; je sens que je vous aime, et que je vous aimerai toujours.

LA COMTESSE.

Et qui me le prouvera?

LE MARQUIS.

Quelle preuve faut-il vous en donner?

LA COMTESSE.

Une fort naturelle. Il faut m'épouser dans ce moment.

LE MARQUIS.

Dans ce moment? il faut du moins proposer la chose à vos parents.

LA COMTESSE.

Je suis ma maîtresse.

LE MARQUIS.

Il faut pour votre sûreté le consentement des miens, je ne suis pas en âge.

LA COMTESSE.

Je vous donne une dispense, et je passe là-dessus. C'est bien entre gens comme nous que l'on y cherche tant de façons.

LE MARQUIS.

Vous avez raison : il faut du moins envoyer chercher un notaire à Paris.

LA COMTESSE.

Nous en avons un ici.

LE MARQUIS, *à part.*

Parbleu ! cette petite personne-là a réponse à tout.

LA COMTESSE.

Ah! vous commencez à réfléchir : je veux bien vous en donner le temps ; mais ne me voyez de votre vie, que pour faire dans le moment ce que je vous demande. Adieu.

SCÈNE XXII.

LE MARQUIS *en coureur, seul.*

Eh bien! marquis, te voilà pris comme un sot. Tu as refusé jusqu'ici les partis les plus considérables; tu fuyois le mariage; tu croyois toujours badiner avec l'amour, et dans un moment il t'a réduit à choisir, ou d'épouser une soubrette, ou de mourir de chagrin; car enfin je sens bien que je ne puis vivre sans Finette. Mais que diront mes amis? Que dira mon oncle? S'il vouloit me déshériter pour n'avoir pas voulu épouser la comtesse Dorimène, que ne fera-t-il point quand il saura que je lui désobéis une seconde fois, pour épouser une personne d'un rang si bas?

SCÈNE XXIII.

LE MARQUIS *en coureur,* LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Ah! mon cher ami, je méprisois tantôt tes conseils, mais j'ai besoin maintenant que tu m'en donnes dans le triste état où je suis; mais surtout, ne me conseille que ce que j'ai envie de faire.

LE CHEVALIER.

C'est bien mon intention.

LE MARQUIS.

Quoi! tu pourrois me conseiller d'épouser Finette?

LE CHEVALIER.

Pourquoi non, si tu l'aimes ?

LE MARQUIS.

Je l'adore.

LE CHEVALIER.

Épouse-la.

LE MARQUIS.

Mais mon oncle y souscrira-t-il ?

LE CHEVALIER.

Je te réponds de son consentement.

LE MARQUIS.

Oh! pour le coup ton amitié t'aveugle, et j'ai encore assez de raison pour n'en rien croire ; mais cela ne m'empêchera pas de passer outre.

LE CHEVALIER.

L'amour a bien fait du ravage dans ton cœur dans un moment. Mais taisons-nous, voici la présidente.

LE MARQUIS.

Ah! je vois aussi mon adorable Finette.

SCÈNE XXIV.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE *en suivante*, LE MARQUIS *en coureur*, LE CHEVALIER.

LA PRÉSIDENTE, *à part, à la comtesse.*

Laisse-moi faire, je vais mettre ton marquis à l'épreuve. (*Au marquis.*) Jolicœur, j'ai encore une fois changé de sentiment, et je trouve à propos que vous partiez tout à l'heure pour Bayonne

LE MARQUIS.

Moi, madame?

LA PRÉSIDENTE.

Et qui donc?

LE MARQUIS.

Ah! chevalier, je n'ai recours qu'à toi.

LE CHEVALIER.

Madame, je vous demande en grâce qu'il ne parte point.

LA PRÉSIDENTE.

Et pourquoi?

LE CHEVALIER.

Une affaire sérieuse l'arrête ici; il est amoureux.

LA PRÉSIDENTE.

Et de qui?

LE CHEVALIER.

De Finette. Il veut l'épouser.

LA PRÉSIDENTE.

Comment donc, chevalier! vous n'y pensez-pas. Ignorez-vous que Finette est demoiselle, et que si des raisons l'ont fait entrer à mon service, sa naissance l'empêche d'accepter un parti semblable?

LE MARQUIS.

Qu'entends-je! Ah! serois-je assez heureux?

LA PRÉSIDENTE.

Comment! de quoi vous réjouissez-vous donc, monsieur Jolicœur?

LE MARQUIS.

De ce que Finette, madame, est au-dessus de ce que je la croyois.

LA PRÉSIDENTE.

Il me semble que vous devriez plutôt vous en affliger.

SCÈNE XXV.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE *en suivante*, LE MARQUIS *en coureur*, LE CHEVALIER, RUSTAUT, MARTHON.

RUSTAUT.

Monsieur et madame, nous venons, Marthon et moi, vous demander une petite récompense de nos services.

LA PRÉSIDENTE.

Et quoi encore ?

MARTHON.

Nous voudrions nous marier.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous en ai déja donné la permission, mes enfants, et je vous promets une centaine de pistoles pour les frais de votre noce.

RUSTAUT.

Nous vous sommes bien obligés ; ce n'est pas de cela dont il s'agit. Nous venions vous prier de nous empêcher de nous marier ensemble, et de permettre que je troque Marthon contre Finette, et que Marthon me troque contre Jolicœur.

LA PRÉSIDENTE.

Ah, ah! celui-là est nouveau.

RUSTAUT.

Que voulez-vous, c'est une petite inconstance mutuelle que nous avons concertée ensemble.

LA PRÉSIDENTE.

–Et sur quoi, monsieur Rustaut, vous êtes-vous imaginé que Finette voudroit bien de vous?

RUSTAUT.

Parce que je la crois de bon goût, et que je me suis mis en sa place. Si j'étois fille, je ne voudrois pas choisir un mari d'une autre figure que celle que j'ai.

LA PRÉSIDENTE.

L'agréable figure!

RUSTAUT.

Je sais bien qu'elle n'est pas à la mode, mais elle n'en est pas moins rare.

LA PRÉSIDENTE.

Et vous, Marthon, qui vous a fait croire que Jolicœur voudroit vous épouser?

MARTHON.

L'amour qu'il m'a fait paroître, et la jalousie qu'il a donnée à Rustaut.

LA PRÉSIDENTE.

Que dites-vous à cela, vous autres?

LE MARQUIS.

Que je n'ai jamais aimé que la belle Finette.

LA PRÉSIDENTE.

Et vous?

LA COMTESSE.

Que si j'avois à aimer, ce ne seroit pas monsieur Rustaut.

RUSTAUT.

Parbleu! tant pis pour vous : puisque vous êtes si rétive, il n'y a rien de fait, ça n'ira pas plus loin, et je reprends Marthon.

MARTHON.

Et moi je te reprends de même.

LA PRÉSIDENTE.

Pour vous, monsieur Jolicœur, je suis fâchée que vous ne soyez pas d'une condition à épouser Finette, car il me paroît qu'elle ne vous haïssoit pas. Nous tâcherons de la marier au marquis de Floribel qui m'étoit destiné; quand il apprendra que je me suis donnée à un autre, et que Finette est d'une illustre famille, peut-être s'en contentera-t-il.

LA COMTESSE.

Madame, permettez-moi de vous dire, que de quelque éclat dont puisse briller votre marquis, je trouve l'amour de Jolicœur préférable à toutes choses.

LE MARQUIS.

Ah! belle Finette, c'en est trop; il est temps de me découvrir : vous voyez dans Jolicœur le marquis de Floribel lui-même.

LA COMTESSE.

Seroit-il possible?

RUSTAUT.

Peste ! j'ai bien senti que le soufflet qu'il m'a donné étoit de qualité.

LE MARQUIS.

Cette aventure a lieu de vous surprendre.

LA COMTESSE.

Je ne suis pas plus surprise que vous allez l'être, en apprenant que Finette n'est autre que la comtesse Dorimène.

LE MARQUIS.

Ah ! quelle joie pour moi !

MARTHON.

En voici bien d'un autre. Pardonnez-moi, madame, si j'ai dit tantôt que la comtesse Dorimène étoit une folle ; je ne croyois pas que c'étoit vous.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Oui, je suis Dorimène, qui sous ce déguisement voulois connoître votre cœur et votre personne ; heureuse si le cœur est aussi sincère que la personne m'est agréable !

LE MARQUIS.

Votre personne m'a charmé ; et quand vous ne seriez pas ce que vous êtes, mon cœur ne dediroit point mes yeux.

RUSTAUT.

Parbleu ! Marthon, tu serois bien surprise de trouver aussi un marquis sous ma casaque.

MARTHON.

Cela seroit plus extraordinaire que de trouver un cocher sous un habit de marquis.

RUSTAUT.

Allons, puisque nous voilà tous d'accord, ne songeons qu'à nous réjouir. Monsieur le marquis, au moins, point de rancune; et, parce que nous avons usé votre linge, n'allez pas par vengeance vous amuser à chiffonner celui de notre ménagère.

LE MARQUIS.

Tu es un effronté maroufle.

LE CHEVALIER, *à la présidente.*

Votre oncle, madame, n'aura rien à vous dire quand il saura que le marquis qu'il vous destinoit a pris un autre parti.

LE MARQUIS.

Pour moi, je suis sûr du consentement du mien.

LA COMTESSE

Et moi, de celui de ma tante.

MARTHON.

Et toi, Rustaut, n'as-tu point de parents?

RUSTAUT.

J'ai aussi un oncle, mais je ne l'irai voir que huit jours après notre mariage.

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher marquis, ma chère comtesse, en attendant que le notaire travaille à votre contrat, prenez part au divertissement que j'ai fait préparer; il convient parfaitement à votre aventure, puisqu'il roule sur l'ouvrage d'un moment.

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs habitants du village, déguisés de différentes manières, entrent en dansant.

UN MUSICIEN *chante.*

Tout est dans la vie
Sujet au changement,
Tout est dans la vie
L'ouvrage d'un moment.

Le plaisir succède au tourment,
Au plaisir la mélancolie,
Le désordre à l'arrangement,
Et la sagesse à la folie.

Tout est dans la vie
Sujet au changement,
Tout est dans la vie
L'ouvrage d'un moment.

PREMIÈRE ENTRÉE.

RONDEAU.

UN MUSICIEN.

Ce moment où je vis Lisette
Folâtrant sur l'herbette,
Hélas! il s'offrit vainement,
Ce moment.

Trop timide amant,
Je ne lui pris que sa houlette.

Ah ! que je regrette
Ce moment !

Si je la retrouve seulette,
Ah ! j'emploîrai bien autrement
Avec la follette
Ce moment.

SECONDE ENTRÉE.

VAUDEVILLE.

A ne plus aimer de la vie
Un cœur se résout vainement ;
Sans savoir pourquoi ni comment,
Il en reprend bientôt l'envie :
C'est l'ouvrage d'un moment.

L'ardeur qu'on croyoit éternelle
S'éteint quelquefois aisément ;
Mais souvent un embrasement
Est causé par une étincelle :
C'est l'ouvrage d'un moment.

Ce nouveau parvenu qu'on loue
Nous éclabousse fièrement :
Mais au premier évènement
Le voir retomber dans la boue,
C'est l'ouvrage d'un moment.

Ah ! que dans l'amoureux mystère
On trouve un doux amusement !
Que le plaisir en est charmant !
Mais hélas ! il ne dure guère,
C'est l'ouvrage d'un moment.

Aux plumets une prude échappe,
Aux gens de robe également;
Ils la poursuivent vainement:
Mais un petit-collet l'attrape,
C'est l'ouvrage d'un moment.

C'est l'ouvrage de Pénélope
Qu'attaquer Iris sans argent;
Elle est rétive au tendre amant:
Mais qu'un financier la galope,
C'est l'ouvrage d'un moment.

Que l'amour fait de diligence!
Ah! que c'est un coureur charmant!
Avec lui je cours hardiment;
Quand j'ai fini, je recommence:
C'est l'ouvrage d'un moment.

Dans une ignorance sévère
On tient une Agnès vainement;
D'une leçon de son amant
Elle en sait autant que sa mère:
C'est l'ouvrage d'un moment.

Qu'un Gascon fasse des emplettes,
Il achète tout doublement;
Mais quand ce vient au dénoûment,
Un beau matin payer ses dettes:
C'est l'ouvrage d'un moment.

L'amant rebuté d'une belle
Rarement court au changement:
Mais quand il est heureux amant,
Le voir devenir infidèle,
C'est l'ouvrage d'un moment.

Si pour d'autre mon mari penche,
J'imiterai son changement;
Pourquoi s'affliger vainement,
Quand on peut prendre sa revanche?
C'est l'ouvrage d'un moment.

Traversez et la terre et l'onde,
Les cornes vont comme le vent;
Vous les recevrez promptement,
Quand vous seriez au bout du monde:
C'est l'ouvrage d'un moment.

Si la pièce vous a fait rire,
Il faut qu'elle ait quelque agrément;
Si vous en jugez autrement,
Messieurs, nous aurons à vous dire:
C'est l'ouvrage d'un moment.

FIN DU GALANT COUREUR.

LA NOUVEAUTÉ,

COMÉDIE,

PAR LEGRAND,

Représentée, pour la première fois, le 13 janvier 1727.

PERSONNAGES.

LA NOUVEAUTÉ.
LE TEMPS.
MOMUS.
MERCURE.
LISANDRE, petit-maître de robe.
ELIANTE, jeune coquette.
UN NOUVELLISTE.
CLAUDINE, paysanne.
UN VIEUX BARON, }
UNE VIEILLE BARONNE, } vêtus à l'ancienne mode.
UN PAGE DE LA BARONNE, }
LA CASCADE, maître de musique.
LA RIMAILLE, poëte.
UN CONSEILLER.
UNE MARQUISE.
UNE COMTESSE.
UN BOURGEOIS.
UNE BOURGEOISE.
UN ABBÉ.
UN CLERC.
UN GARÇON MARCHAND.
UN PROVINCIAL.
Plusieurs autres personnages amoureux de la Nouveauté.

La scène est sur les bords du fleuve de l'Ennui.

LA NOUVEAUTÉ,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un bois de cyprès dépouillés de verdure, au travers duquel passe le fleuve de l'Ennui, dont les eaux sont noires et bourbeuses. On voit sur ses bords plusieurs personnes de divers caractères qui attendent que le Temps vienne les passer, et les tirer de ce triste lieu, et plusieurs images de gens qui s'ennuient.

SCÈNE I.

LE TEMPS, *une rame à la main, chante.*

C'est ici de l'Ennui le fleuve affreux et sombre,
Les plus heureux mortels le passent tour à tour.
Des plaisirs on n'y voit que l'ombre;
Les soucis, les chagrins y règnent tour à tour.

SCÈNE II.

LE TEMPS, MOMUS.

MOMUS.

HOLÀ! bon homme, ne sauriez-vous m'enseigner le fleuve de l'Ennui?

LE TEMPS.

C'est ici, mon enfant, vous voilà sur ses bords : ne vous en apercevez-vous pas en entendant mes chants lugubres, et en voyant tant de gens assoupis ? Mais, me tromperois-je, ou seroit-ce Momus?

MOMUS.

C'est le Temps, je pense ? oui, c'est lui-même. Bons dieux! que je le trouve changé! Eh! que faites-vous ici, père Saturne ?

LE TEMPS.

Hélas! mon cher ami, depuis que Jupiter nous a tous chassés du ciel, il m'est arrivé bien des traverses sur la terre; mais enfin j'ai borné tous mes travaux à m'établir sur ces bords : c'est moi qui passe et repasse tous les mortels de la joie à la tristesse et de la tristesse à la joie.

MOMUS.

Voilà un emploi qui convient parfaitement bien au Temps.

LE TEMPS.

Oui, mais il est bien fatigant; le fleuve de l'Ennui coule bien lentement, et j'ai toutes les peines du monde à amener à bon port ceux qui se sont une fois embarqués sur ses eaux bourbeuses.

MOMUS.

Et qui sont ces espèces d'ombres que je vois le long de ces arbres ?

LE TEMPS.

Ce sont les images de ceux qui s'ennuient actuellement dans le monde. Par exemple, une jeune

femme mariée à un vieillard; un écolier de droit qui, en attendant de l'argent de sa province, s'amuse à lire des épitaphes; un poëte qui attend une pension de la Cour, et un tailleur de l'argent d'un intendant.

MOMUS.

Cela arrivera en même temps.

LE TEMPS.

Ceux que tu vois là endormis, sont deux petits maîtres à qui un auteur lit une comédie en cinq actes écrite en vers sérieux. Plus loin, ce sont des coquettes qui ont vieilli, et que la perte de leurs amants a réduites à se plonger dans le fleuve de l'Ennui. Plus haut, c'est un galant homme qui depuis une heure attend qu'un commis de la douane daigne lui répondre; et plus bas un Gascon prié à dîner, à qui un plaideur manceau conte le fond de son procès. Mais je n'aurois jamais fini si j'entreprenois de t'expliquer tous les sujets que chacun a de s'ennuyer. Je te dirai seulement que ceux que tu vois ici assoupis autour de moi, sont des curieux de spectacles qui attendent que les comédiens ou l'opéra donnent quelque chose de bon.

MOMUS.

Oh! parbleu, cela vient à merveille, et c'est justement ce que je cherche.

LE TEMPS.

Comment?

MOMUS.

Vous ne savez donc pas que depuis notre disgrâce je me suis fait courtier des théâtres?

LE TEMPS.

Courtier des théâtres!

MOMUS.

Oui....c'est moi qui annonce tous les jours au public les pièces qu'on y doit jouer.

LE TEMPS.

Il faut que tes marchands de paroles n'aient pas vendu de trop bonnes choses depuis un temps, car au sortir de chez eux nous avons vu arriver bien des gens sur nos bords.

MOMUS.

Ils ont pourtant des magasins remplis des meilleures marchandises; elles n'ont qu'un défaut, c'est qu'elles sont trop anciennes, et j'ai toutes les peines du monde à en procurer le débit. Chacun tombe d'accord qu'elles sont parfaites; on les a admirées autrefois, et l'on ne se donne pas seulement la peine de les venir voir aujourd'hui. Je vais pourtant les annoncer encore pour voir si le goût ne seroit point changé.

LE TEMPS.

Annonce tant qu'il te plaira, mais je suis sûr que tu n'étrenneras pas.

SCÈNE III.

MOMUS, UN CONSEILLER, UNE COMTESSE, UNE MARQUISE, UN BOURGEOIS, *et plusieurs gens endormis*

MOMUS.

L'ACADÉMIE royale de musique représentera aujourd'hui Pyrame et Thisbé.

LE CONSEILLER.

Allons, mesdames, voici l'heure de l'opéra; souhaitez-vous que je vous y mène?

LA COMTESSE.

Pyrame et Thisbé? ah! je le sais par cœur.

LE CONSEILLER.

Et qu'importe? c'est toujours de la musique; pour moi, que l'Opéra joue tout ce qu'il voudra, je n'en manquerois pas une représentation pendant toute l'année pour les affaires les plus importantes.

LA COMTESSE.

Oh! pour aujourd'hui, monsieur le conseiller, vous ne nous quitterez point, s'il vous plait

MOMUS.

Les comédiens italiens représenteront aujourd'hui Arlequin jouet de la fortune.

LA MARQUISE.

Ah! c'est une pièce toute italienne, il n'y va jamais personne, et la plupart de leurs pièces françoises se ressemblent toutes : elles roulent

toujours sur le même pivot; les amants y parlent sans cesse un langage guindé, aussi obscur pour moi que l'italien même.

MOMUS.

Les comédiens françois représenteront aujourd'hui le Misanthrope; à demain Tartufe, en attendant l'Avare.

LE BOURGEOIS.

Et que diable! toujours le Misanthrope, Tartufe et l'Avare; est-ce que vous ne nous donnerez jamais l'École des femmes?

MOMUS.

On la jouoit hier.

LE BOURGEOIS.

Cela est fâcheux, car nous l'aurions eue aujourd'hui.

MOMUS.

Ne vous impatientez pas, on la rejouera bientôt.... Mais où va Mercure si vite?

SCÈNE IV.

MOMUS, MERCURE, *et les autres personnages.*

MERCURE.

Ah! mon cher Momus, je suis ravi de te trouver; j'ai à t'apprendre que je suis entré ce matin au service d'une dame capable d'enrichir tes marchands, s'ils veulent ne la point négliger.

MOMUS.

Et quelle est-elle ?

MERCURE.

C'est une jeune coquette qui change tous les jours ; elle est tantôt belle, tantôt ridicule, et cependant on court toujours après elle. Elle a pour père le Caprice, et pour fille la Curiosité ; en un mot, c'est la Nouveauté dont je suis devenu le coureur.

MOMUS.

Tu es au service de la Nouveauté ? ah ! mon cher ami, que tu es heureux ! tu sers pourtant là une grande friponne.

MERCURE.

Pourquoi ?

MOMUS.

C'est qu'elle vole tous les jours les anciennes marchandises de nos magasins, qu'elle déguise le mieux qu'elle peut pour les faire passer ; mais elle a beau faire, on reconnoît toujours ses larcins. Quoi qu'il en soit, que nous viens-tu annoncer de sa part ?

MERCURE.

Qu'elle viendra aujourd'hui donner ses audiences sur le théâtre de la comédie ; le ridicule des divers originaux qui auront affaire à elle, pourra former une espèce de petite comédie d'un goût nouveau, dont la Nouveauté sera le sujet et le titre.

MOMUS.

Cette idée ne me déplaît pas ; mais il faudroit après cela un petit divertissement à la louange de la Nouveauté, quelques vaudevilles.

MERCURE.

C'est à quoi nous avons pourvu. Annonçons toujours son arrivée comme une pièce nouvelle. La Nouveauté, messieurs, la Nouveauté, pièce nouvelle. Eh bien ! vois-tu comme déja chacun se réveille ?

MOMUS.

Oui, vraiment, et je vais de ce pas en donner avis à nos gens.

SCÈNE V.

MERCURE, UN GARÇON MARCHAND, UN CLERC, UN PROVINCIAL, UNE BOURGEOISE, UN ABBÉ.

LE GARÇON MARCHAND.

UNE pièce nouvelle ! monsieur, est-elle bonne ?

MERCURE.

C'est ce qu'on ne sait pas encore, monsieur.

LE CLERC.

Monsieur, est-elle bien risible ?

MERCURE.

Vous en allez juger.

LE PROVINCIAL.

Monsieur, est-elle de Molière ?

MERCURE.

Une comédie nouvelle de Molière ? Et d'où diable venez-vous?

LE PROVINCIAL.

Ah ! je vous demande pardon, c'est que je croyois que c'étoit une tragédie.

MERCURE.

En voilà bien d'une autre, une tragédie de Molière en un acte, et intitulée la Nouveauté encore! Oh ! pour le coup, c'est ce qu'on n'a jamais vu, et qu'on ne verra peut-être jamais. En un mot, c'est une petite comédie en prose.

LE PROVINCIAL.

Eh ! monsieur, les vers en sont-ils beaux ?

MERCURE.

Ah! je perds patience : eh! l'on vous dit qu'elle est en prose.

LE PROVINCIAL.

Le sujet est tiré de la fable ou de la métamorphose?

MERCURE, *en riant.*

Non ; c'est de l'histoire.

LE PROVINCIAL.

Monsieur, l'a-t-on déja jouée ?

MERCURE.

Et non, monsieur, on vous dit qu'elle est toute nouvelle.

LE PROVINCIAL.

Ah! j'entends bien, toute nouvelle. Et quand en donnera-t-on une autre?

MERCURE.

Eh! monsieur, attendez du moins que nous ayons vu le succès de celle-ci.

LA BOURGEOISE.

Et sur quel théâtre, monsieur, la jouera-t-on?

MERCURE.

Sur le Théâtre François, madame.

LA BOURGEOISE.

Ah! tant mieux, car aussi bien on n'y en joue pas souvent.

L'ABBÉ.

Et dites-moi, monsieur, quelle en est l'intrigue?

MERCURE.

Il n'y en a point, monsieur; ce sont toutes scènes détachées, qui n'ont aucun rapport les unes aux autres, que par les liaisons qu'elles ont avec la Nouveauté. Comme elle ne peut pas contenter tout le monde à la fois, les uns viendront lui rendre grâce, et les autres se plaindre d'elle.

L'ABBÉ.

Une pièce sans intrigue sur le Théâtre François! Il falloit bien plutôt la donner aux Italiens; il me semble qu'ils ont seuls le privilege d'en jouer de semblables.

MERCURE.

Et qu'importe? ce sera une nouveauté que d'en voir jouer une dans ce goût-là sur le Théâtre François, et cela répondra mieux au titre. Croyez-moi, messieurs, ne manquez jamais la première

représentation d'une pièce; on n'est pas toujours sûr d'en voir une seconde, et venez tous avec moi condamner ou applaudir la Nouveauté. Mais vous n'aurez pas la peine de l'aller chercher à la comédie, puisque la voilà qui vient en personne au-devant de vous.

SCÈNE VI.

(Le fleuve de l'Ennui disparoît.)

LA NOUVEAUTÉ, *suivie d'une foule de gens de toutes espèces, chante.*

La Nouveauté vous appelle,
Accourez sur ses pas,
Et quittez tout pour elle.
Sans être belle,
Une bagatelle,
Quand elle est nouvelle,
A toujours quelque appas.
La Nouveauté vous appelle,
Accourez sur ses pas.
Et quittez tout pour elle.

TROUPE DE CURIEUX, *ensemble.*

Charmante Nouveauté....

LA NOUVEAUTÉ.

Oh! doucement, je ne puis pas vous écouter tous à la fois; tout ce que je puis faire, c'est de donner audience à chacun à son tour.

SCÈNE VII.

LA NOUVEAUTÉ, LISANDRE.

LISANDRE.

Aimable mère de l'Inconstance, charmante Nouveauté, vous voyez un amant qui a soupiré un an auprès de la plus aimable personne du monde, qui n'a pu passer un seul jour sans la voir, qui en a été aimé tendrement, et qui cependant se sent aujourd'hui du goût pour vous.

LA NOUVEAUTÉ.

Comment? votre belle vous auroit-elle donné quelque chagrin, quelque jalousie?

LISANDRE.

Au contraire, et c'est ce dont je me plains. Ne nous étant jamais brouillés ensemble, nous n'avons jamais pu goûter le plaisir de nous raccommoder.

LA NOUVEAUTÉ.

Vous avez vécu un an ensemble sans vous brouiller? Ah! que vous avez dû vous ennuyer! Quelques obstacles étrangers n'ont-ils jamais traversé votre amour?

LISANDRE.

Hélas! non; nous ne dépendions que de nous-mêmes, nous avions la liberté de nous voir à toute heure.

LA NOUVEAUTÉ.

Ah! que cela étoit triste!

LISANDRE.

Enfin, sur le point de nous marier, nous avons fait réflexion que notre tendresse étant épuisée, le mariage à coup sûr ne la renouvelleroit pas.

LA NOUVEAUTÉ.

Et vous avez pensé fort juste.

LISANDRE.

Que vous dirai-je ? nous résolûmes hier de ne nous plus revoir, et j'ai appris aujourd'hui qu'elle avoit déja formé d'autres nœuds.

LA NOUVEAUTÉ.

Oh ! je n'en doute point : dans une inconstance mutuelle, une belle n'est jamais la dernière à se pourvoir. Enfin, que me demandez-vous ?

LISANDRE.

Une maîtresse nouvelle ; mais je crois que vous aurez de la peine à m'en offrir une plus belle que celle que je quitte.

LA NOUVEAUTÉ.

Qu'importe, pourvu qu'elle vous plaise davantage ? Comment étoit faîte la vôtre ?

LISANDRE.

La taille superbe, les cheveux blonds, et un œil bleu et mourant le plus tendre du monde.

LA NOUVEAUTÉ.

Eh bien ! pour changer, prenez-moi une brune aux cheveux d'ébène, qui ait un œil vif et pétillant, et des manières gaies et enjouées.

LISANDRE.

Ah! je suis déja charmé du portrait que vous m'en faites.

LA NOUVEAUTÉ.

Tenez, voilà une personne qui vient à nous, qui en approche assez.

LISANDRE.

Ah! je la trouve plus aimable que tout ce que j'ai vu dans ma vie.

LA NOUVEAUTÉ.

Laissez-moi apprendre ce qu'elle me veut, et vous viendrez dans l'instant nous rejoindre.

SCÈNE VIII.

LA NOUVEAUTÉ, ÉLIANTE.

ÉLIANTE.

Bon jour, ma chère Nouveauté. Me reconnoissez-vous?

LA NOUVEAUTÉ.

Si je vous reconnois? je vous vois tous les jours.

ÉLIANTE.

Oh! ne dites pas cela; il y a près d'un mois que vous ne m'avez vue. Je vous dirai que ce beau blondin que vous m'aviez fait prendre à la place de cet homme d'affaires, est absent depuis trois semaines. Nous nous sommes quittés avec les plus belles protestations du monde; il devoit revenir au bout de huit jours, je l'attendois avec impa-

tience, je n'ai vu personne. Peut-être a-t-il cru, en prolongeant son absence, me donner plus d'ardeur; il s'est trompé, je me suis habituée insensiblement à ne le plus voir, et à la fin je l'ai oublié entièrement.

LA NOUVEAUTÉ.

Il est vrai que l'absence réveille quelquefois les désirs ; mais, quand elle est trop longue, elle les éteint tout-à-fait.

ÉLIANTE.

N'y pensons plus, madame la Nouveauté, n'y pensons plus ; je veux désormais des amants qui ne fassent point de voyages.

LA NOUVEAUTÉ.

Si vous vous déclarez pour les sédentaires, j'en ai un à vous offrir, qui pendant un an n'a pas quitté sa maîtresse d'un pas ; il est à présent à louer.

ÉLIANTE.

Il faudra tâcher de s'en accommoder. Madame la Nouveauté, faites-nous voir un peu ce Phénix-là.

LA NOUVEAUTÉ.

Le voici qui vient à nous. Sitôt qu'il vous a vue, il a été charmé de votre personne.

ÉLIANTE.

Ah ! c'est un petit maître de robe. Je n'en ai point encore eu dans ce goût, et je ne serai pas fâchée que mon cœur contente là-dessus sa curiosité.

SCÈNE IX.

LA NOUVEAUTÉ, LISANDRE, ÉLIANTE.

LISANDRE.

Je ne croyois pas, madame, après le choix que j'avois fait, pouvoir jamais rien trouver qui fût au dessus; mais en voyant vos appas je reconnois mon erreur.

ÉLIANTE.

Si vous vouliez toujours juger des beautés par comparaison, vous en trouveriez encore beaucoup au-dessus de la mienne; mais je crois que c'est la Nouveauté qui m'attire aujourd'hui le compliment que vous me faites.

LA NOUVEAUTÉ.

Entre nous, je crois y avoir un peu de part, et je vous avouerai franchement que c'est moi qui vous donne aujourd'hui tant de goût l'un pour l'autre.

ÉLIANTE.

Ah! madame, qu'allez-vous lui découvrir?

LA NOUVEAUTÉ.

Ce que vos yeux ont déja commencé de lui faire connoître.

LISANDRE.

Seroit-il possible, charmante personne?...

LA NOUVEAUTÉ.

Oh! doucement, je ne suis pas en situation d'entendre tout ce que deux amants qui se voient pour

la première fois ont à se dire; cela ne finiroit d'aujourd'hui, et j'ai d'autres audiences à donner. Adieu, jusqu'au revoir.

LISANDRE.

Comment, jusqu'au revoir? Ah! madame la Nouveauté, il suffit que vous m'ayez mis une fois au comble de mes vœux; content de mon dernier choix, je vous proteste que je n'aurai de ma vie recours à vous.

LA NOUVEAUTÉ.

Mille autres avoient promis la même chose, qui ont manqué de parole.

ÉLIANTE.

Pour moi, déesse, je ne jure de rien.

LA NOUVEAUTÉ.

Et vous faites bien. Mais quel est cet homme? il a tout l'air d'un nouvelliste.

SCÈNE X.

LA NOUVEAUTÉ, UN NOUVELLISTE.

LE NOUVELLISTE.

Eh bien! qu'est-ce, madame la Nouveauté? quelle nouvelle? que nous apprendrez-vous d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, de Turquie, d'Arabie, de la Chine, de la Cochinchine, de...

LA NOUVEAUTÉ.

Le roi d'Éthiopie est fort mal, et l'on ne croit pas qu'il en revienne.

LE NOUVELLISTE.

Ah! que m'apprenez-vous? nous allons avoir à coup sûr une guerre civile dans ce pays-là.

LA NOUVEAUTÉ.

Cela se pourroit.

LE NOUVELLISTE.

Mais ce qui m'embarrasse le plus, c'est de savoir qui nous mettrons sur le trône. Son fils aîné est un imbécile, et les cadets ont une ambition démesurée.

LA NOUVEAUTÉ.

Eh! qu'ils s'accommodent comme ils voudront, de quoi vous embarrassez-vous?

LE NOUVELLISTE.

De quoi je m'embarrasse! Et ne savez-vous pas, madame, que dans les choses les plus indifférentes, il est bien mal aisé de ne pas prendre un parti, ne fût-ce que pour le plaisir de le défendre, et d'entrer en dispute avec ceux du parti contraire?

LA NOUVEAUTÉ.

Et que vous en revient-il?

LE NOUVELLISTE.

Le contentement d'avoir été juste dans mes conjectures.

LA NOUVEAUTÉ.

Et quand vous vous êtes trompé?

LE NOUVELLISTE.

Ah! j'en ressens un chagrin mortel. Par exemple, les troubles de Perse m'empêchent toutes les

nuits de dormir, et je me couchai l'autre jour sans souper, lorsque j'eus appris que le siège d'Ispahan étoit résolu; j'avois gagé qu'il ne se feroit pas.

LA NOUVEAUTÉ.

Et qui êtes-vous pour vous intéresser ainsi à tous les évènements du monde?

LE NOUVELLISTE.

Je ne suis rien. J'ai près de cent écus de revenu. Je passe les journées entières au café à apprendre et à débiter des nouvelles. Je tire tribut de la réussite ou de la chute des pièces de théâtre. Voilà tout mon emploi.

LA NOUVEAUTÉ.

Quoi! vous hantez les cafés? et ce sont les lieux où je suis le plus souhaitée; on m'y attend à toute heure. J'ai beau souvent être accompagnée de tristesse, on a toujours l'impatience de me voir arriver; et tel me vient débiter les larmes aux yeux, qui ne laisse pas d'avoir un secret plaisir d'être le premier à m'annoncer. On ne m'y peint pas toujours telle que je suis; chacun me défigure selon ses intérêts ou ses conjectures. Cent mille hommes de plus ou de moins ne coûtent rien à expédier pour cela, et l'on m'a fait souvent publier la victoire avant même que la bataille fût donnée.

LE NOUVELLISTE.

Il est vrai, et c'est pourquoi je m'adresse à vous-même pour avoir des nouvelles de la pre-

mière main. Par exemple, on vous a annoncée pour aujourd'hui sur le théâtre françois : y serez-vous bonne ou mauvaise?

LA NOUVEAUTÉ.

Selon. Qu'en pensent vos messieurs?

LE NOUVELLISTE.

Ma foi, pas grand'chose; voilà cependant un billet de parterre que j'ai reçu de la part de vos partisans pour vous applaudir; mais en voici en même temps un autre de la part de la cabale pour vous siffler : j'entrerai à la comédie avec l'un, et je souperai de l'autre.

LA NOUVEAUTÉ.

Et pour qui vous déclarerez-vous?

LE NOUVELLISTE.

Je resterai neutre, comme j'ai fait à l'opéra dans la dispute des Pélissiens et des Mauriens [1].

LA NOUVEAUTÉ.

C'est tout ce qu'on vous demande.

LE NOUVELLISTE.

Adieu, madame la Nouveauté, jusqu'au revoir; je vous souhaite toute sorte de prospérités. Je vais débiter votre nouvelle d'Éthiopie à nos nouvellistes, et nous tiendrons tantôt conseil là-dessus.

---

[1] C'est ainsi qu'on appeloit les partisans de mesdemoiselles Pelissier et le Maur, excellentes actrices de l'Opéra, lorsqu'elles jouoient le rôle de Thisbé tour à tour.

LA NOUVEAUTÉ.

Fort bien; cela sera d'une grande importance à l'État.

SCÈNE XI.

LA NOUVEAUTÉ, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Bonjour, madame. N'est-ce pas vous qu'on appelle la Nouveauté?

LA NOUVEAUTÉ.

Oui, ma fille, c'est moi-même.

CLAUDINE.

Ah! madame, que j'en suis bien aise! je viens vous prier de me donner un visage nouveau.

LA NOUVEAUTÉ.

Un visage nouveau! Et le vôtre vous sied si bien, et il est si joli.

CLAUDINE.

Il est vrai que Colin le trouvoit autrefois comme ça; mais depuis trois ans que nous sommes mariés, il dit qu'il l'a tant vu, tant vu, qu'il s'ennuie à présent de le trouver toujours tout de même, et qu'il voudroit qu'il fût comme celui de Colette : tout le monde dit pourtant que cette Colette n'est pas si belle que moi à beaucoup près. Oh, cela me fâche tant, quand j'y pense!

LA NOUVEAUTÉ.

Vous aimez donc votre mari apparemment?

CLAUDINE.

Je crois qu'oui; mais je ne serois pourtant pas fâchée de mon côté qu'il changeât aussi de figure, et qu'il eût celle du fils du seigneur de notre village, monsieur le chevalier, qui est arrivé depuis huit jours.

LA NOUVEAUTÉ.

Comment! aimeriez-vous ce jeune seigneur?

CLAUDINE.

Oh! non pas autrement; je n'aime seulement que son visage, sa taille, son esprit et ses manières; car pour du reste....

LA NOUVEAUTÉ.

J'entends votre affaire.

CLAUDINE.

Ah! madame, que je suis fâchée d'avoir promis à Colin de n'aimer jamais que lui, et de voir qu'il s'ennuie de me regarder!

LA NOUVEAUTÉ.

Il est un moyen de le désennuyer; c'est de lui donner de la jalousie, et de lui faire connoître que vous avez du goût pour un autre.

CLAUDINE.

Oh! je n'ai garde, madame, cela le fâcheroit peut-être.

LA NOUVEAUTÉ.

Et tant mieux, cela renouvelleroit son amour pour vous.

CLAUDINE.

Comment, madame, il faut quelquefois fâcher les gens pour s'en faire aimer davantage? cela me paroît assez extraordinaire.

LA NOUVEAUTÉ.

Oh! ce sont des secrets qui sont inconnus au village.

CLAUDINE.

Eh! dites-moi, madame, en fâchant mon mari, cela me donnera-t-il un autre visage?

LA NOUVEAUTÉ.

Non; mais cela lui donnera d'autres yeux.

CLAUDINE.

Je voudrois bien qu'il eût ceux de monsieur le chevalier. Ah! madame, qu'ils sont beaux!

LA NOUVEAUTÉ.

Vous ne m'entendez pas. Je veux dire que votre mari devenant jaloux, vous trouvera plus belle que jamais.

CLAUDINE.

Oh! j'entends bien à présent, madame; mais je voudrois qu'il ne fût pas jaloux de monsieur le chevalier; car il me défendroit peut-être de le regarder, et je crois que cela me fâcheroit encore plus que de voir Colin ne me regarder pas.

LA NOUVEAUTÉ.

En ce cas, laissons les choses comme elles sont, il en arrivera ce qu'il pourra.

CLAUDINE.

N'est-il pas vrai? Mais, madame, je vous prie, que je ne sois pas venue vous consulter en vain. et ne pouvant changer mon visage, donnez-moi du moins quelques nouvelles manières de plaire que les autres femmes n'aient pas encore inventées; j'en ai déja essayé plusieurs qui m'ont rendue moins belle que je n'étois; ce que je vous demande, au moins, c'est toujours dans le dessein de plaire à mon mari; si j'ai le malheur de plaire à quelque autre, ce ne sera pas ma faute.

LA NOUVEAUTÉ.

Vous me demandez une manière de plaire qui ne soit pas commune? restez dans votre naturel, mon enfant, c'est un secret dont peu de femmes se soient encore avisées et que les hommes attendent depuis long-temps. Adieu. Mais d'où sortent ces deux figures extraordinaires?

SCÈNE XII.

LA NOUVEAUTÉ, UN VIEUX BARON, UNE VIEILLE BARONNE, *avec un* PAGE, *vêtu a l'ancienne mode.*

LE BARON.

Qu'est-ce donc, madame la Nouveauté? que veut dire tout ceci? Vraiment nous vous avons bien de l'obligation, madame la baronne mon épouse, et moi!

LA NOUVEAUTÉ.

Comment donc! monsieur, en quoi aurois-je pu vous déplaire?

LA BARONNE.

Avec vos changements de mode perpétuels, vous êtes cause que nous venons d'être hués de toute la cour.

LA NOUVEAUTÉ.

Cela est surprenant, et contez-moi un peu cela pour rire.

LE BARON.

Vous saurez, madame, pour vous dire les choses par ordre....

LA BARONNE.

Oh! s'il vous plaît, mon cher époux, laissez-moi parler.

LE BARON.

Je suis plus au fait que vous, m'amour, et avec votre permission, j'expliquerai à madame....

LA BARONNE.

Oh! expliquez donc, et dépêchez-vous.

LE BARON.

Et doucement, mon cœur, je m'y prépare.

LA BARONNE.

Vous vous y préparez, et moi je commence. Il faut savoir, madame, qu'ennuyés du grand fracas de la cour, nous nous étions retirés il y a environ quarante ans dans le fond de nos terres : ce fut

aussi un peu votre jalousie qui en fut cause, monsieur le baron.

LE BARON.

Et corbleu, madame, point de digression.

LA BARONNE.

Ennuyés dans la suite de cette vie champêtre, nous avons eu, au bout de quarante ans, la curiosité de revenir à la cour, et à notre arrivée nous y venons d'être raillés de tous les courtisans sur notre ajustement.

LA NOUVEAUTÉ.

Est-il possible?

LE BARON.

On y a pris madame la baronne pour une baronne de Sotenville.

LA BARONNE.

Et monsieur le baron, pour un baron de la Crasse, et je crois que si nous n'avions pas eu un page, on nous auroit manqué tout-à-fait de respect.

LE PAGE.

Bon! madame, n'ont-ils pas dit aussi que j'avois de l'air du valet de Carreau? Si vous saviez toutes les niches que les autres pages m'ont faites!

LA NOUVEAUTÉ.

Que voulez-vous que je vous dise? vous avez l'air un peu antique, au moins; et si vous m'aviez consultée avant que d'aller à la cour, je vous aurois épargné le ridicule d'y paroître dans cet équipage.

LE BARON.

Comment! on ne reconnoît pas les gens dans ce pays-là au bout de quarante ans!

LA NOUVEAUTÉ.

Bon, pas même quelquefois du jour au lendemain.

LE BARON.

Savez-vous bien, madame, que lorsque j'en partis, il n'y avoit pas de seigneur qui se mît plus galamment que moi, et voilà encore l'habit que je me fis faire à l'arrivée du doge de Gênes en France?

LA BARONNE.

Et celui que vous me voyez, n'est-il pas le même que j'avois le lendemain de nos noces, et qui fut admiré de tous les courtisans? Je ne l'ai porté qu'une seule fois depuis ce temps-là, et on le trouve aujourd'hui extravagant.

LA NOUVEAUTÉ.

Bon! j'ai changé cent fois les modes depuis. Mais ne pourriez-vous pas donner quelqu'air de nouveauté à vos habits?

LE BARON.

Eh! le moyen? à commencer par les boutons, ceux de la veste sont trois fois trop gros pour le justaucorps.

LA BARONNE.

Et moi, mon cher époux, c'est bien pis, on me trouve toute d'une venue; et pour m'accommoder à la mode, il faut que je me raccourcisse d'un pied

par le haut, et que je me grossisse de quatre par le bas. Mais je n'en ferai rien, je vous jure.

LA NOUVEAUTÉ.

En ce cas, il faudra vous donner patience. Je me répète quelquefois, et vous verrez peut-être dans peu ce qu'on admire à présent, trouvé aussi ridicule que votre ajustement le paroît aujourd'hui.

LE BARON.

Oh! parbleu, c'est une curiosité que je veux avoir, et je ne reviendrai à la cour que quand mes habits y seront de mode.

LA BARONNE.

Allons, mon fils, allons, retournons à notre château. Adieu, madame la Nouveauté, nous suivrons vos avis quand vous serez devenue plus raisonnable.

LA NOUVEAUTÉ.

Ils ont, après tout, quelque raison, et il faut avouer que je suis souvent bien extravagante.

SCÈNE XIII.

LA NOUVEAUTÉ, LA CASCADE.

LA CASCADE.

La la si ut la la re... Ah! madame la Nouveauté, il y a long-temps que je vous cherche sans pouvoir vous trouver.

LA NOUVEAUTÉ.

Vous n'êtes pas le seul. Et qui êtes-vous?

LA CASCADE.

Grand maître de musique, grand compositeur d'opéra, et je me nomme monsieur de la Cascade.

LA NOUVEAUTÉ.

Vous travaillez pour l'Opéra? Ah! je ne m'étonne plus si vous avez tant de peine à me rencontrer; il y a long-temps que j'ai quitté ce pays-là.

LA CASCADE.

On disoit pourtant que vous vous trouviez quelquefois parmi nos demoiselles des chœurs.

LA NOUVEAUTÉ.

Bon! quels contes! la Nouveauté parmi les chœurs de l'Opéra. Après tout, vous ne seriez pas le premier qui s'y seroit trompé. Mais enfin, que voulez-vous de moi? en quoi puis-je vous être utile?

LA CASCADE.

Je voudrois, madame, que vous m'aidassiez à faire passer une idée nouvelle qui m'est venue; je sais qu'on passe bien des choses en faveur de la Nouveauté.

LA NOUVEAUTÉ.

Quelquefois : voyons votre idée

LA CASCADE.

La voici. Comme depuis long-temps on attribue la chute de tous les opéras nouveaux aux poëmes, je voudrois les retrancher, et faire représenter un opéra sans paroles.

LA NOUVEAUTÉ.

Comment ! vous croyez qu'on pourroit rester deux heures et demie entières à n'entendre que de la musique ?

LA CASCADE.

Pourquoi non ? il y a des gens qui l'aiment assez pour cela.

LA NOUVEAUTÉ.

Mais enfin, que feroient vos acteurs sur le théâtre ?

LA CASCADE.

Ils chanteroient seulement les notes, et gesticuleroient comme s'ils disoient les plus belles choses du monde ; et cela vaudroit mieux que de mauvaises paroles qu'on n'entend point. Voici un morceau de l'opéra que j'ai composé dans ce goût-là. Voulez-vous voir ensemble l'effet que cela pourroit faire ? j'ai fort à propos amené avec moi des violons.

LA NOUVEAUTÉ.

Oui-dà, et je n'ai qu'à jeter les yeux dessus pour être au fait.

LA CASCADE.

Mon sujet est tiré de l'histoire romaine, mon opéra se nomme Antonin Caracalla, et voici la scène où cet empereur ayant enlevé une vestale de son temple, la veut contraindre d'abandonner le culte de ses dieux pour être impératrice.... Allons, madame, figurez-vous que vous êtes vestale, c'est un rôle qui convient assez à la Nouveauté ; et moi

je suis Antonin Caracalla. Un prélude de basse vous annonce mon arrivée, et je commence par vous déclarer mon amour. Vous êtes fort étonnée, et me répondez avec fierté; je ne me rebute point, et je reviens à la charge; vous me dites des injures, je vous menace, et vous vous retranchez toujours sur votre vertu. Je vous fais entendre que c'est cette même vertu qui a fait naître mon amour, et je vous débite une sentence accompagnée de deux dessus de violon, pour vous prouver que la vertu doit céder à l'amour. Vous combattez mon sentiment, je l'appuie; ce qui forme un duo contradictoire qui fera un effet merveilleux.

(Ils chantent une scène en solfiant et gesticulant, comme s'ils chantoient une scène d'opéra.)

SCÈNE XIV.

LA NOUVEAUTÉ, LA CASCADE, LA RIMAILLE.

LA RIMAILLE.

COMMENT donc? que veut dire ceci? des gens qui se querellent en musique? est-ce que nous sommes ici à l'Opéra?

LA NOUVEAUTÉ.

Ah! c'est vous, monsieur de la Rimaille? eh bien! qu'est-ce? comment va le théâtre? comment vous portez-vous depuis votre dernière chute?

LA RIMAILLE.

Si mal, que je ne veux plus rien composer de nouveau: j'ai un magasin rempli de plus de

soixante mille vers de toutes espèces ; ceux qui en auront besoin viendront en acheter chez moi en gros, qu'ils revendront au public en détail à leurs risques et fortunes. Mais que faisiez-vous donc là avec monsieur de la Cascade ?

LA NOUVEAUTÉ.

Il me vouloit mettre de moitié dans un projet qu'il a formé, mais l'idée m'en paroît trop extravagante. Il veut donner un opéra sans paroles.

LA RIMAILLE.

Sans paroles ! et plût au ciel qu'on en pût donner sans musique ! Voilà trois poëmes tout de suite que les musiciens m'ont fait tomber.

LA CASCADE.

Si vous m'aviez choisi, monsieur de la Rimaille, cela ne vous seroit peut-être pas arrivé.

LA RIMAILLE.

Bon ! vous dites tous cela, vous autres, et j'ai résolu de ne plus rien prendre sur mon compte ; les musiciens n'auront qu'à inventer ou choisir leur sujet eux-mêmes, en amener les divertissements à leur fantaisie, et en composer la musique, et ils trouveront chez moi des vers tout faits pour le remplissage. J'en ai d'amour, de haine, de dépit, de vengeance, d'infidélité, de constance, pour les dieux, pour les démons, pour les rois, pour les bergers ; enfin on trouvera de tout dans ma boutique et à juste prix.

LA CASCADE.

Parbleu ! puisque la Nouveauté n'approuve point mon projet, j'ai envie de m'accommoder avec vous ; j'ai des sujets tout trouvés, de la musique toute faite, il ne me manque que des vers. Combien me vendrez-vous la garniture complète d'un opéra ?

LA RIMAILLE.

Il faut savoir si vous voulez trier les vers, ou les prendre comme ils viendront : car vous pourriez m'enlever de mon magasin tels vers qui vaudroient un écu pièce.

LA NOUVEAUTÉ.

Et quelle sorte de vers avez-vous donc qui soient si rares ?

LA RIMAILLE.

De ces vers saillants et brillants qui renferment une pointe, une maxime, une sentence, et dont il ne faut souvent qu'une demi-douzaine pour faire passer un opéra. Par exemple :

Qui n'ose se venger, mérite qu'on l'outrage.

LA CASCADE.

Et mais cette pensée n'est pas trop nouvelle, et je l'ai vue dans la tragédie d'Atrée.

Qui cède à la pitié, mérite qu'on l'offense.

LA RIMAILLE.

Vous avez raison, et vous pouvez dire encore qu'elle est dans Phocas d'Héraclius.

Qui se laisse outrager, mérite qu'on l'outrage.

LA NOUVEAUTÉ.

Et si vous le prenez par là, c'est un vieux proverbe,
Et qui se fait brebis, souvent le loup le mange.

Le tout ne consiste qu'à y donner un tour de nouveauté.

LA CASCADE.

Il est vrai ; mais sachons combien vous me vendrez vos vers le millier à les prendre au hasard.

LA RIMAILLE.

Voulez-vous que je vous parle en conscience ? je ne puis pas vous les donner à moins de cent dix sous le cent.

LA CASCADE.

Ah ! monsieur de la Rimaille !

LA RIMAILLE.

Non ! c'est un prix fait, et vous ne les auriez pas s'il s'en falloit une obole.

LA CASCADE.

Mais enfin.

LA RIMAILLE.

Vous en pouvez trouver autre part à meilleur marché ; mais il y a vers et vers, et pour ceux que je fais. . . .

LA CASCADE.

Allons ! monsieur de la Rimaille, il se faut mettre à la raison, songez qu'on ne vous demande que de petits vers.

LA RIMAILLE.

Je le crois parbleu bien : s'il vous falloit donner des vers de douze à treize pieds, je n'y trouverois pas mon compte.

LA NOUVEAUTÉ.

Je vois bien qu'il faut que je vous accommode ensemble ; cela est du ressort de la Nouveauté, de se mêler d'un marché aussi bizarre et aussi nouveau. Oh çà ! combien faut-il de vers pour remplir le fonds d'un opéra ?

LA RIMAILLE.

Il en faut six cents, qui, à les prendre à six pieds l'un portant l'autre, feront cent toises.

LA NOUVEAUTÉ.

Vendre des vers à la toise !

LA RIMAILLE.

On y a bien vendu des bibliothèques.

LA CASCADE.

Mais comment ajuster à ma musique ceux qui sont trop courts ou trop longs ?

LA RIMAILLE.

Cela vous sera aisé. Mes vers prêtent, ils s'allongent et se raccourcissent comme on veut, et on en peut ôter, ou y ajouter une épithète, ou un adverbe, sans qu'il y paroisse. Par exemple :

Coulez, ruisseaux, sans murmure.

Si ce vers est trop court, vous pouvez l'allonger ainsi :

Coulez, coulants ruisseaux, murmurez sans murmure.

Et ainsi du reste.

LA NOUVEAUTÉ.

A merveille; et sur ce pied-là, je condamne M. de la Cascade à vous donner ce que vous demandez.

LA CASCADE.

J'y consens.

LA NOUVEAUTÉ.

Allons, messieurs, puisque vous voilà d'accord, secondez-moi dans l'exécution du petit divertissement que j'ai préparé, et que tout célèbre ici le triomphe de la Nouveauté.

DIVERTISSEMENT.

Entrée de toutes sortes de personnes amoureuses de la Nouveauté.

DEUX SUIVANTS DE LA NOUVEAUTÉ.

Dans la jeunesse,
Dans la vieillesse
Nous aimons la diversité.
Dans l'allégresse,
Dans la tristesse
Nous cherchons sans cesse
La Nouveauté.

UN SUIVANT DE LA NOUVEAUTÉ.

Les plaisirs les plus charmants,
Quand ils sont toujours les mêmes,
N'ont plus pour nous d'agréments,
Et les changements

De tourments
Sont souvent dans les maux extrêmes
Des soulagements.

ENSEMBLE.

Dans la jeunesse,
Dans la vieillesse
Nous aimons la diversité.
Dans l'allégresse,
Dans la tristesse
Nous cherchons sans cesse
La Nouveauté.

Entrée des quatre âges et des soucis qui les troublent et leur font souhaiter la Nouveauté.

Menuet.

Quand une beauté
Cesse d'être inhumaine,
Vers l'infidélité
Mon cœur est bientôt porté.
En formant une nouvelle chaîne,
Nouveaux désirs,
Nouveaux soupirs,
Nouveaux plaisirs.

Entrée des nations amoureuses de la Nouveauté.

Vaudeville.

Vous qui cherchez à faire emplette
De quelqu'innocente beauté,
Au printemps prenez la fillette,
N'attendez pas jusqu'à l'été,

Si vous aimez riron rirette,
Si vous aimez la Nouveauté.

Mon cœur abandonne Lisette,
Dont il fut toujours bien traité,
Pour s'attacher à Colinette,
Qui n'a pour lui que cruauté,
Et le tout pour riron rirette,
Et le tout pour la Nouveauté.

Je vois d'Agnès encor jeunette
Un vieux philosophe entêté;
Elle est sotte, elle est indiscrète;
Elle n'a grâce ni beauté.
Qu'a-t-elle donc? riron rirette.
Qu'a-t-elle donc? la Nouveauté.

Laïs, jadis jeune coquette,
Nous vendit bien cher sa beauté.
Il faut désormais qu'elle achète
Et paye autant qu'elle a coûté.
Elle n'a plus riron rirette,
Elle n'a plus la Nouveauté.

D'un époux l'on est satisfaite.
Il meurt. Ah! quelle cruauté!
Pendant un temps on le regrette,
Il seroit toujours regretté,
Sans l'amour de riron rirette,
Sans l'amour de la Nouveauté.

De mes sœurs je suis la cadette,
De la maison l'enfant gâté,
Des joujous d'enfants qu'on m'achète
Maman croit mon cœur enchanté,

Mais j'espère à riron rirette,
Mais j'espère à la Nouveauté.

Puisqu'aujourd'hui chacun rejette
Notre vieux jeu trop répété,
Messieurs, du moins grâce au poëte
Qui de vous plaire s'est flatté,
Applaudissez riron rirette,
Applaudissez la Nouveauté.

Contredanse.

FIN DE LA NOUVEAUTÉ.

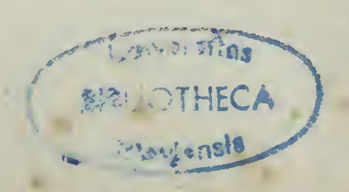
LE

FRANÇOIS A LONDRES,

COMÉDIE,

PAR BOISSY,

Représentée, pour la première fois, le 19 juillet 1727.



NOTICE SUR BOISSY.

Louis de Boissy naquit à Vic en Auvergne le 26 novembre 1694. Il fit ses études dans sa patrie et vint à Paris à l'âge de vingt ans. Il y porta quelque temps l'habit ecclésiastique, avec l'intention d'embrasser cet état : mais ayant pris du goût pour la littérature, et n'ayant pas assez de fortune pour laisser mûrir son talent, il se livra d'abord à la composition de la satire, comme au genre qui semble promettre les succès les plus prompts. En effet, il y réussit d'abord, mais il se vit bientôt obligé d'y renoncer, et embrassa la carrière dramatique. Il fit un nombre considérable d'ouvrages, tant pour le Théâtre François que pour les Italiens et le théâtre de la Foire. Nous ne parlerons ici que des premiers.

L'Amant de sa femme ou la Rivale d'elle-même, comédie en un acte, en prose, parut pour la première fois le 19 septembre 1721, et eut du succès.

L'Impatient, comédie en cinq actes, en vers, donnée le 26 janvier 1724, ne réussit pas autant, et n'obtint que cinq représentations.

Le Babillard, comédie en un acte, en vers, que l'on voit toujours avec plaisir, avoit d'abord été composée en cinq actes. Boissy fut obligé de la réduire à un pour en obtenir la représentation. Elle parut, pour la première fois, le 16 juin 1725.

Admète et Alceste, la seule tragédie de notre auteur, fut mise au théâtre le 25 janvier 1727, et interrompue après la quatrième représentation par ordre supérieur.

La même année, le 19 juillet, parut la jolie comédie du François a Londres, qui fut donnée dix-sept fois de suite.

L'Impertinent ou les Amants mal assortis, comédie en cinq actes, en vers, jouée le 14 mai 1729, n'eut qu'une représentation, l'auteur ayant jugé à propos de la retirer.

Le Badinage ou le Dernier jour de l'absence, comédie en un acte, en vers, n'eut que

cinq représentations; la première est du 23 novembre 1733.

Les deux Nièces ou la Confidente d'elle-même, comédie en cinq actes, en vers, donnée pour la première fois le 24 janvier 1737, fut applaudie pendant dix représentations.

Le Pouvoir de la sympathie, comédie en trois actes, en vers, représentée le 5 juillet 1738, ne fut jouée que quatre fois.

Les Dehors trompeurs ou l'Homme du jour, comédie en cinq actes, en vers, est, de toutes les pièces de son auteur, celle que l'on donne le plus souvent. Elle parut, pour la première fois, le 18 février 1740.

L'Embarras du choix, comédie en cinq actes en vers, jouée, pour la première fois, le 11 décembre 1741, eut sept représentations.

La Fête d'Auteuil ou la Fausse méprise, comédie en trois actes, en vers, donnée le 23 août 1742, obtint quelques représentations.

L'Époux par supercherie, comédie en deux actes, en vers, parut, pour la première fois, le

9 mars 1744. Elle eut dix représentations très-suivies.

L'année 1745 vit paroître trois comédies du même auteur : LE MÉDECIN PAR OCCASION, en cinq actes, en vers; LA FOLIE DU JOUR, en un acte, en vers; et LE SAGE ÉTOURDI, en trois actes, en vers. Cette dernière pièce avoit été jouée quatre ans auparavant sous le titre de L'HOMME INDÉPENDANT.

LE DUC DE SURREY, pièce héroique en cinq actes, en vers, représentée, pour la première fois, le 18 mai 1746, obtint dix représentations.

LA PÉRUVIENNE, comédie en cinq actes, en vers, est la dernière que Boissy ait fait représenter au Théâtre François. Elle y parut le 5 juin 1748, et n'eut point de succès.

Boissy fut admis à l'Académie françoise en 1751, et quatre ans après il obtint le privilège du Mercure, qu'il garda jusqu'à sa mort.

Ce poëte laborieux mourut à Paris le 19 avril 1758, dans sa soixante-quatrième année.

PERSONNAGES.

Le marquis de Polinville, } François.
Le baron de Polinville, }

Le lord Craff, père d'Éliante.

Le lord Houzey, fils du lord Craff.

Jacques Rosbif, négociant anglois.

Éliante, veuve angloise.

Finette, suivante françoise, attachée à Éliante.

La scène est à Londres, dans un hôtel garni.

LE

FRANÇOIS A LONDRES,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LE MARQUIS DE POLINVILLE, LE BARON DE POLINVILLE.

LE MARQUIS.

Ce n'étoit pas la peine de me faire quitter Paris, le centre du beau monde et de la politesse; et je me serois bien passé de voir une ville aussi triste et aussi mal élevée que Londres.

LE BARON.

Je t'excuse, marquis; tu en parlerois autrement, si tu avois eu le temps de la mieux connoître.

LE MARQUIS.

Non, baron; je connois assez mon Londres, quoique je n'y sois que depuis trois semaines. Tiens, ce que les Anglois ont de mieux, c'est qu'ils parlent françois, encore ils l'estropient.

LE BARON.

Eh! nous l'estropions nous-mêmes, pour la plupart; et cependant nous ne parlons que notre langue. Leur conversation est pleine de bon sens.

LE MARQUIS.

Leur conversation ? ils n'en ont point du tout. Ils sont une heure sans parler, et n'ont autre chose à vous dire que *how do you*, comment vous portez-vous ? Cela fait un entretien bien amusant !

LE BARON.

Les Anglois ne sont pas brillants, mais ils sont profonds.

LE MARQUIS.

Veux-tu que je te dise ? Au lieu de passer les trois quarts de leur vie dans un café à politiquer et à lire les chiffons de gazette, ils feroient mieux de voir bonne compagnie chez eux, d'apprendre à mieux recevoir les honnêtes gens qui leur rendent visite, et à sentir un peu mieux ce que vaut un joli homme.

LE BARON.

Sais-tu bien, marquis, puisque tu m'obliges à te parler sérieusement, qu'il ne faut que trois ou quatre têtes folles comme la tienne, pour achever de nous décrier dans un pays où notre réputation de sagesse n'est pas trop bien établie, et que tu as déja donné deux ou trois scènes qui t'ont fait connoître de toute la ville ?

LE MARQUIS.

Tant mieux ! les gens de mérite ne perdent rien à être connus.

LE BARON.

Oui ; mais le malheur est que tu n'es pas ici connu en beau : on t'y tourne partout en ridicule.

On dit que tu es un gentilhomme françois si zélé pour la politesse de ton pays, que tu es venu exprès à Londres pour l'y enseigner publiquement, et pour apprendre à vivre à toute l'Angleterre.

LE MARQUIS.

Elle en auroit grand besoin, et j'en serois très capable.

LE BARON.

Mais sais-tu, mon petit parent, que l'amour aveugle que tu as pour les manières françoises te fait extravaguer? qu'au lieu de vouloir assujétir à ta façon de vivre une nation chez qui tu es, c'est à toi à te conformer à la sienne, et que, sans la sage police qui règne dans Londres, tu te serois déjà fait vingt affaires pour une?

LE MARQUIS

Mais sais-tu, mon grand cousin, que trois ans de séjour que tu as fait à Londres t'ont furieusement gâté le goût, et que tu y as même pris un peu de cet air étranger qu'ont tous les habitants de cette ville?

LE BARON.

Les habitants de cette ville ont l'air étranger? Que diable veux-tu dire par là?

LE MARQUIS.

Je veux dire qu'ils n'ont pas l'air qu'il faut avoir; cet air libre, ouvert, empressé, prévenant, gracieux, l'air par excellence : en un mot, l'air que nous avons, nous autres François.

LE BARON.

Il est vrai, messieurs les Anglois ont tort d'avoir l'air Anglois chez eux; ils devroient avoir à Londres l'air que nous avons à Paris.

LE MARQUIS.

Ne crois pas rire. Comme il n'y a qu'un bon goût, il n'y a aussi qu'un bon air, et c'est sans contredit le nôtre.

LE BARON.

C'est ce qu'ils te disputeront.

LE MARQUIS.

Et moi, je leur soutiens qu'un homme qui n'a pas l'air que nous avons en France est un homme qui fait tout de mauvaise grâce, qui ne sait ni marcher, ni s'asseoir, ni se lever, ni tousser, ni cracher, ni éternuer, ni se moucher; qu'il est, par conséquent, un homme sans manières; qu'un homme sans manières n'est présentable nulle part, et que c'est un homme à jeter par les fenêtres qu'un homme sans manières.

LE BARON.

Oh! monsieur le marquis des manières, si vous trouviez à les troquer contre un peu de bon sens, je vous conseillerois de vous défaire d'une partie de ces manières.

LE MARQUIS.

C'est pourtant à ces manières dont tu me fais tant la guerre, que j'ai l'obligation d'une conquête; mais d'une conquête brillante!

LE BARON.

Voilà encore la maladie de nos François qui voyagent. Ils sont si prévenus de leur prétendu mérite auprès des femmes, qu'ils croient que rien ne résiste aux brillants de leurs airs, aux charmes de leur personne, et qu'ils n'ont qu'à se montrer pour charmer toutes les belles d'une contrée. Un regard jeté par hasard sur eux, une politesse faite sans dessein leur est un sûr garant d'une victoire parfaite. Ils s'érigent en petits conquérants des cœurs; et, de l'air dont ils quittent la France, ils semblent moins partir pour un voyage qu'aller en bonne fortune. Mais, marquis....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Mais, baron éternel, ce n'est pas sur un regard équivoque, sur une simple civilité que je suis assuré qu'on m'aime; c'est parce qu'on me l'a dit à moi-même, parlant à ma personne.

LE BARON.

Eh! peut-on savoir quel est ce rare objet?

LE MARQUIS.

C'est une jeune veuve de Cantorbéri, fille d'un lord, belle, riche, qui est à Londres pour affaires. Le hasard m'a procuré sa connoissance. Je suis venu exprès loger dans cet hôtel garni, où elle demeure depuis huit jours qu'elle a changé de quartier.

LE BARON.

On la nomme?

LE MARQUIS.

Éliante.

LE BARON.

Éliante? Je la connois; je l'ai vue plusieurs fois chez Clorinde, une de ses amies. C'est une dame du premier mérite.

LE MARQUIS.

Mais tu m'en parles d'un ton à me faire croire qu'elle ne t'est pas indifférente?

LE BARON.

Il est vrai, je ne le cache point, c'est de toutes les femmes que j'ai vues celle dont je chercherois la possession avec plus d'ardeur; et je t'avouerai franchement que, s'il dépendoit de moi, il n'est rien que je ne fisse pour te supplanter.

LE MARQUIS, *éclatant de rire.*

Toi, me supplanter? moi?

LE BARON.

Oui, toi-même; j'aurois cette audace.

LE MARQUIS.

Je voudrois voir cela! Mais, dis-moi, mon très cher cousin, sait-elle les sentiments que tu as pour elle?

LE BARON.

Je crois qu'elle les ignore.

LE MARQUIS.

Tu me fais pitié, mon pauvre garçon, et si tu veux, je me charge de les lui apprendre pour toi.

LE BARON.

Tu es trop obligeant : je prendrai bien cette peine-là moi-même, et je n'attends que l'occasion.

LE MARQUIS.

Oh! parbleu! je veux te la procurer... (*apercevant Eliante*) et, sans aller plus loin, voici Éliante elle-même qui vient fort à propos pour cela.

SCÈNE II.

ÉLIANTE, LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS, *à Éliante.*

Madame, vous voulez bien que je vous présente ce gentilhomme françois? Il est mon parent et mon rival tout ensemble. Il vous a vue chez Clorinde. Vous avez fait sa conquête sans le savoir. Il cherche l'occasion de vous le déclarer : elle s'offre; je la lui procure.

ÉLIANTE.

En vérité, marquis....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Sous un air timide et discret, c'est un garçon dangereux, je vous en avertis. Il veut me supplanter, madame; il veut me supplanter.

ÉLIANTE.

Brisons là; c'est pousser trop loin la plaisanterie.

LE BARON.

Madame, la plaisanterie ne tombe que sur moi; je la mérite. Le marquis, en badinant, n'a dit que la vérité. Pardonnez un transport dont je n'ai pas été le maître. Je n'ai pu m'empêcher de lui avouer que je n'avois jamais rien vu de si adorable que vous, et de lui témoigner une surprise, mêlée de dépit, sur ce qu'il vient de me dire qu'il avoit le bonheur d'être aimé de vous.

ÉLIANTE, *au marquis.*

Quoi! monsieur, vous êtes capable....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Eh! madame, quel mal y a-t-il à cela? Vous êtes femme de condition, je suis homme de qualité; vous êtes riche, j'ai du bien; vous êtes veuve, je suis garçon; vous avez dix-neuf ans, j'en ai vingt-quatre; vous êtes belle, je suis aimable; nous sommes faits l'un pour l'autre : nous nous aimons tous deux, à quoi bon le cacher?

ÉLIANTE.

Mais je ne vous aime pas, monsieur; et quand cela seroit, je veux qu'on ait de la discrétion : j'aime le mystère.

LE MARQUIS.

Le mystère, madame? Ah! fi! le mauvais ragoût!

ÉLIANTE.

Oui, en France, où l'on n'aime que par air, où l'on n'aspire à être aimé que pour avoir la vanité de le dire, où l'amour n'est qu'un simple badi-

nage, qu'une tromperie continuelle, et où celui qui trompe le mieux passe toujours pour le plus habile. Mais ce n'est pas ici de même. Nous sommes de meilleure foi; nous n'aimons uniquement que pour avoir le plaisir d'aimer : nous nous en faisons une affaire sérieuse, et la tendresse, parmi nous, est un commerce de sentiments, et non pas un trafic de paroles.

LE MARQUIS.

Mais il faut toujours avoir quelqu'un à qui l'on puisse conter ses amours. Dans le roman le plus exact, il n'y a point de héros qui n'ait son confident. J'ai pris le baron pour le mien; il est garçon discret, et je suis dans la règle.

LE BARON.

J'aurai de la discrétion par rapport à madame, car pour toi, rien ne m'oblige à garder le secret. C'est un aveu que tu m'as fait par vanité, et non pas une confidence.

ÉLIANTE, *au marquis.*

Je vous trouve admirable!

LE MARQUIS, *au baron.*

Baron, prends congé de madame. Tu n'as pas l'esprit de t'apercevoir que tu l'ennuies? Tu lui dis des choses désagréables; tu la gênes; tu es ici de trop.

ÉLIANTE, *montrant le baron.*

Si quelqu'un est ici de trop, ce n'est pas monsieur.

LE MARQUIS.

Ah! je vois pour le coup que vous êtes piquée. Pour vous punir, je vous laisse avec lui. Qu'il vous entretienne; madame, qu'il vous entretienne; je n'y perdrai rien : vous m'en goûterez mieux tantôt.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ÉLIANTE, LE BARON.

ÉLIANTE.

VOILÀ ce qu'on appelle un François.

LE BARON.

Daignez, madame, ne pas les confondre tous avec lui; et soyez persuadée qu'il en est....

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Je le sais, monsieur; je ne suis pas assez injuste, ni assez déraisonnable pour ne pas sentir la différence qu'il y a entre vous et lui, et pour ne pas vous accorder toute l'estime que vous méritez.

LE BARON.

Oui, vous m'estimez, madame; et vous aimez le marquis.

ÉLIANTE, *agitée.*

Moi, j'aime le marquis! Qui vous l'a dit, monsieur?

LE BARON.

Votre émotion, l'air même dont vous vous défendez.

ÉLIANTE.

Non, je le méprise trop pour l'aimer.

LE BARON.

Je m'y connois, madame; un pareil mépris n'est qu'un amour déguisé. Vous l'aimez d'autant plus que vous êtes fâchée de l'aimer.

ÉLIANTE.

Eh! que diriez-vous si j'en épousois un autre?

LE BARON.

Un autre? Que je serois heureux, si ce choix pouvoit me regarder! Vous ne sauriez vous venger plus noblement du marquis, ni faire en même temps le bonheur d'un homme dont vous soyez plus tendrement aimée.

ÉLIANTE.

Monsieur le baron....

LE BARON, *l'interrompant.*

Sans me faire valoir, je possède un bien assez considérable, je sors d'une maison assez illustre, et j'ai pour vous des sentiments si distingués...

ÉLIANTE, *l'interrompant à son tour.*

Monsieur, la chose est assez sérieuse pour mériter une mûre réflexion. Je vous demande du temps pour y penser.

LE BARON.

Adieu, madame; je vous laisse. L'amour vous parle pour le marquis; vous l'aimez toujours: c'est le seul défaut que je vous connoisse, et je crains bien que vous ne vous en corrigiez pas sitôt. *(Il sort.)*

SCÈNE IV.

ÉLIANTE, *seule.*

Oh! je m'en corrigerai, je m'en corrigerai. Je suis femme, et j'ai pu me laisser éblouir par les grâces et par le faux brillant d'un mérite superficiel; mais je suis Angloise en même temps, par conséquent capable de me servir de toute ma raison. Si le marquis continue....

SCÈNE V.

FINETTE, ÉLIANTE.

FINETTE, *présentant une lettre à Éliante.*

Madame, voilà une lettre qu'on a oublié de vous remettre hier au soir.

ÉLIANTE, *prenant la lettre et l'ouvrant.*

Voyons.... C'est mon père qui m'écrit, je reconnois l'écriture.

(Elle lit.)

« Je pars en même temps que ma lettre, et je
« serai demain à Londres, sans faute. On m'a écrit
« que votre frère hantoit mauvaise compagnie, et
« qu'il venoit de faire tout nouvellement connois-
« sance avec un certain marquis françois, qui
« achève de le gâter. Comme je ne puis être à
« Londres que trois jours, et que je dois, de là,
« partir pour la Jamaïque, j'ai résolu de l'em-
« mener et de vous marier, avant mon départ,

« avec Jacques Rosbif. C'est un riche négociant, « fort honnête homme, et qui n'est pas moins rai- « sonnable pour être un peu singulier. Votre ex- « trême jeunesse ne vous permet pas de rester « veuve; et je compte que vous n'aurez pas de « peine à vous conformer aux volontés d'un père « qui ne cherche que votre avantage et qui vous « aime tendrement. »

« LORD CRAFF. »

FINETTE.

Monsieur votre père arrive aujourd'hui pour vous marier avec Jacques Rosbif? Miséricorde! c'est bien l'Anglois le plus disgracieux, le plus taciturne, le plus bizarre, le plus impoli que je connoisse.

ÉLIANTE.

Ah! Finette, quelle nouvelle!.... Mon cœur est agité de divers mouvements, que je ne puis accorder. J'aime le marquis, et je dois peu l'estimer. J'estime le baron, et je voudrois l'aimer. Je hais Rosbif, et il faut que je l'épouse, puisque mon père le veut.

FINETTE.

Mais, madame, n'êtes-vous pas veuve, et, par conséquent, maîtresse de vous même?

ÉLIANTE.

Ma grande jeunesse, la tendresse que mon père m'a toujours témoignée, le bien même que je dois en attendre ne me permettent pas de me soustraire à son obéissance.

FINETTE.

Quoi! vous pourrez, madame, vous résoudre à épouser encore un homme de votre nation, après ce que vous avez souffert avec votre premier mari? Avez-vous si tôt oublié la triste vie que vous avez menée pendant deux ans que vous avez vécu ensemble? Toujours sombre, toujours brusque, il ne vous a jamais dit une douceur; se levant le matin de mauvaise humeur, pour rentrer le soir ivre; vous laissant seule toute la journée, ou réduite à la passer tristement avec d'autres femmes, aussi malheureuses que vous, à faire des nœuds, à tourner votre rouet pour tout amusement, et à jouer de l'éventail pour toute conversation. Mort de ma vie! je ne permettrai pas que vous fassiez un pareil mariage, ou vous me donnerez mon congé tout-à-l'heure.

ÉLIANTE.

Que veux-tu que je fasse?

FINETTE.

Que vous ayez le courage de vous rendre heureuse, et que vous épousiez un homme de mon pays, un François. Considérez, madame, que c'est la meilleure pâte de maris qu'il y ait au monde; qu'ils doivent servir de modèle aux autres nations, et qu'un François a cent fois plus de politesse et de complaisance pour sa femme qu'un Anglois n'en a pour sa maitresse. Une belle dame comme vous seroit adorée de son mari en France.

Il ne croiroit pas pouvoir faire un meilleur usage de son bien que de l'employer à se ruiner pour vous. Il n'auroit pas de plus grand plaisir que de vous voir brillante et parée, attirer tous les regards, assujétir tous les cœurs. Le premier appartement, le meilleur carrosse et les plus beaux laquais seroient pour madame. Vous verriez sans cesse une foule d'adorateurs empressés à vous plaire, ingénieux à vous amuser, étudier vos goûts, prévenir vos désirs, s'épuiser en fêtes galantes, vous promener de plaisirs en plaisirs, sans que votre époux osât y trouver à redire, de peur d'être sifflé de tous les honnêtes gens.

ÉLIANTE.

Mais, Finette, comment faut-il m'y prendre pour déterminer mon père?

FINETTE.

Il faut lui parler avec la noble fermeté qui convient à une veuve, sans sortir du respect que doit une fille à son père; il faut lui représenter que les maris de ce pays-ci ne sont pas faits pour rendre une femme heureuse, que vous en avez déja fait la dure expérience, et qu'il s'offre un parti plus avantageux et plus conforme à votre inclination, un marquis françois, jeune, riche, bien fait.

ÉLIANTE.

Mon père n'y consentira jamais. Il est déja prévenu contre lui, comme tu l'as vu par sa lettre; car c'est assurément de lui dont on lui aura parlé.

FINETTE.

Milord Craff votre père est un homme sensé; il ne sera pas difficile de lui faire entendre raison.

ÉLIANTE.

Moi-même, j'ai lieu de n'être pas contente du marquis; son indiscrétion et son étourderie....

FINETTE, *l'interrompant.*

Bon, bon! il faut lui passer quelque chose, en faveur de la jeunesse et des grâces.... *(Voyant paroître milord Houzey.)* Mais voici milord Houzey, votre frère : c'est du fruit nouveau.

SCÈNE VI.

LE LORD HOUZEY, ÉLIANTE, FINETTE.

LE LORD HOUZEY, *à Éliante.*

Eh! bon jour, ma petite sœur.

ÉLIANTE.

Bon jour, mon frère. Tu te rends bien rare depuis quelque temps.

LE LORD HOUZEY.

Que veux-tu? tu as changé de quartier, et je ne sais que d'aujourd'hui ta nouvelle demeure. D'ailleurs, depuis que je ne t'ai vue, j'ai été entrainé par une chaine de plaisirs, et j'ai fait connoissance avec un jeune seigneur françois, qu'on appelle le marquis de Polinville. C'est bien le garçon le plus aimable, le plus gracieux!.... Tiens, moi qui brille, sans vanité, parmi tout ce qu'il y a de beau à Londres, je ne suis qu'un maussade auprès de

lui, et je ne compte savoir vivre que du jour que je le connois. Ah! qu'il m'a appris de choses en cinq ou six conversations, et que je me suis façonné avec lui en quatre jours de temps! Cela n'est pas concevable, et tu dois me trouver bien changé.

ÉLIANTE.

Cela est vrai; je te trouve beaucoup plus ridicule qu'à l'ordinaire.

FINETTE, *au lord Houzey.*

Allez, ne la croyez pas; je ne vous ai jamais vu si gentil.

LE LORD HOUZEY, *à Éliante.*

J'étois sot, timide, embarrassé, quand je me trouvois avec des dames. Je ne savois que leur dire; mais, à présent, ce n'est plus cela. Si tu me voyois dans un cercle de femmes, tu serois étonnée, ma petite sœur. Je suis sémillant, je badine, je folâtre, je papillonne, je voltige de l'une à l'autre, je les amuse toutes. Je parois poli, respectueux en public; mais je suis hardi, entreprenant tête-à-tête; rien ne plaît plus au beau sexe qu'une noble assurance.

ÉLIANTE.

Tu te gâtes, mon frère, et tu deviens libertin.

FINETTE.

Une petite pointe de libertinage ne messied point à un jeune homme, et rien ne le polit plus que le commerce des femmes.

LE LORD HOUZEY, *à Éliante.*

Finette a raison. C'est elle qui m'a donné la première leçon de politesse : je ne l'oublierai pas. *(Finette montre de l'embarras.)* Elle est modeste, mes louanges la font rougir. Ma foi! vive les femmes, elles sont l'âme de tous les plaisirs! Par exemple, à table, rien n'est plus charmant qu'une jolie femme en pointe de vin, qui chante un air à boire, ou qui s'attendrit le verre à la main. Nous autres Anglois, nous n'entendons pas nos intérêts quand nous vous bannissons de nos parties. Nous ne buvons que pour boire, et nous portons la tristesse jusqu'au sein de la joie. Il n'est que les François pour faire agréablement la débauche. J'ai fait avant hier, avec le marquis, le plus délicieux souper, au Lion rouge; le tout accommodé par un cuisinier françois, et servi à petits plats, mais délicats. Nous étions en femmes. Tiens, ma petite sœur, je n'ai jamais tant eu de plaisir en ma vie. Que d'esprit! que d'enjouement! que de volupté! que nous fîmes... que nous dîmes de jolies choses! Je t'y souhaitai plus d'une fois, tant je suis bon frère!

ÉLIANTE.

Le marquis françois est un fort bon maître. Il vous instruit bien, à ce que je vois.

LE LORD HOUZEY.

Je veux te le faire connoître. Il ne sera pas mal aisé, car je viens d'apprendre qu'il loge dans ce même hôtel. Je lui ai déja parlé de toi, sans te

nommer pourtant.... Il me vient une idée. Je lui dois donner à souper ce soir au Lion rouge. Tout est déja commandé pour cela : il faut que tu sois des nôtres, et Finette aussi.

FINETTE, *faisant la révérence.*

Vous me faites trop d'honneur, monsieur.

ÉLIANTE.

Je le veux bien; mais à condition que mon père, qui arrive aujourd'hui, sera aussi de la partie.

LE LORD HOUZEY, *surpris.*

Mon père arrive aujourd'hui ?

ÉLIANTE.

Oui, aujourd'hui même; et vos fredaines, dont il est informé, sont en partie cause de son voyage.

LE LORD HOUZEY.

Il vient bien mal-à-propos... Que ces pères sont incommodes! Voilà notre partie dérangée..... Adieu, ma sœur, je vais contremander le souper, et déprier nos gens.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

ÉLIANTE, FINETTE.

FINETTE.

Votre frère se forme, madame.

ÉLIANTE.

Il se gâte plutôt, et le voilà enrôlé dans la coterie de nos beaux d'Angleterre; engeance ici

d'autant plus insupportable qu'elle a tous les vices de vos petits-maitres de France sans en avoir les grâces..... (*Voyant paroître Jacques Rosbif.*) Mais quelqu'un vient.... Ah! c'est ce vilain Rosbif. Depuis qu'on en veut faire mon mari, je le trouve encore plus désagréable.

FINETTE.

Cela est naturel. Allez, rentrez, madame..... Laissez-moi le soin de recevoir sa visite pour vous. Je vais le congédier à la françoise.

(*Éliante rentre dans son appartement.*)

SCÈNE VIII.

JACQUES ROSBIF, FINETTE, *faisant plusieurs révérences à Jacques Rosbif.*

ROSBIF.

Finissez, avec toutes vos révérences, qui ne mènent à rien.

FINETTE.

Vous êtes naturellement si civil et si honnête à l'égard des autres qu'on ne se lasse pas de l'être envers vous.

ROSBIF.

Verbiage encore inutile. Venons au fait. Où est Éliante?

FINETTE.

Elle n'est pas visible.

ROSBIF.

Elle doit l'être pour son prétendu.

FINETTE, *éclatant de rire.*

Vous son prétendu? Ah! ah! ah!

ROSBIF.

Oui, moi-même. Qu'est-ce qu'il y a là de si plaisant?

FINETTE.

Je vous demande pardon, monsieur; mais votre figure est si extraordinaire, que je ne puis m'empêcher d'en rire.

ROSBIF.

Vous êtes une impudente, avec toute votre politesse.

FINETTE.

Mais, monsieur....

ROSBIF, *l'interrompant.*

Je m'appelle Jacques Rosbif, et non pas monsieur. Je vous ai dit cent fois, ma mie, que ce nom-là m'affligeoit les oreilles : il y a tant de faquins qui le portent....

FINETTE, *l'interrompant à son tour.*

Eh bien! Jacques Rosbif, puisque Jacques Rosbif il y a, regardez-vous dans votre miroir et rendez-vous justice. Il vous dira que vous n'êtes ni assez bien mis pour être présenté à la fille d'un lord, ni assez aimable pour être son mari. Je veux vous faire voir un jeune marquis de chez moi, qui loge dans cet hôtel. C'est là ce qui s'appelle un joli homme! et si ce n'est encore rien en comparaison de nos jeunes seigneurs de la cour.

ROSBIF.

Je gage que c'est cet original de marquis de Polinville ? Je ne serai pas fâché de le voir. On m'en a fait un portrait assez ridicule.

FINETTE.

Parlez avec plus de respect d'un François, et surtout d'un François homme de qualité.

ROSBIF.

Qu'est-ce qu'elle vient me chanter avec son homme de qualité ? Je me moque d'une noblesse imaginaire. Les vrais gentilshommes, ce sont les honnêtes gens ; il n'y a que le vice de roturier.

FINETTE.

C'est là le discours d'un marchand, qui voudroit trancher du philosophe.... (*Voyant paroître le marquis.*) Mais je vois entrer monsieur le marquis lui-même. Vous allez trouver à qui parler.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, ROSBIF, FINETTE.

FINETTE, *au marquis, en lui montrant Rosbif.*

Monsieur le marquis, voilà un homme que je vous donne à décrasser : il en a grand besoin ; je vous le recommande. Son nom est Jacques Rosbif ; ne l'oubliez pas.

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, ROSBIF.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle a raison, cet homme n'a pas l'air avantageux. N'importe, faisons-lui politesse; ne nous démentons point.... (*A Rosbif, qu'il voit le regarder attentivement.*) Monsieur, peut-on vous demander qu'est-ce qui me procure, de votre part, l'honneur d'une attention si particulière?

ROSBIF.

La curiosité.

LE MARQUIS.

Mais, encore, ne puis-je savoir à quoi je vous suis bon?

ROSBIF.

A me dire, au vrai, si vous êtes le marquis de Polinville.

LE MARQUIS.

Oui, c'est moi-même.

ROSBIF.

Cela étant, je m'en vais m'asseoir, pour vous voir plus à mon aise.

(*Il se met dans un fauteuil.*)

LE MARQUIS.

Vous êtes sans façon, monsieur, à ce qu'il me paroît.

ROSBIF, *d'un ton phlegmatique.*

Allons, courage, donnez-vous des airs, ayez des façons, dites-nous de jolies choses. Je vous regarde, je vous écoute.

LE MARQUIS.

Comment! Jacques Rosbif, mon ami, vous raillez, je pense? vous tirez sur moi. Tant mieux, morbleu! tant mieux! J'aime les gens qui montrent de l'esprit, et même à mes dépens. Je vois que vous êtes venu ici pour faire assaut d'esprit avec moi.... (*Lui présentant la main.*) Touchez là; c'est me prier d'une partie de plaisir. Mais, prenez garde à vous, je suis un rude joueur, je vous en avertis. J'en ai désarçonné de plus fermes que vous. Quand ma cervelle est une fois échauffée, vous diriez d'un feu d'artifice : ce ne sont que fusées, ce ne sont que pétards... Bz! pif! paf! pouf! Un coup n'attend pas l'autre. Eh quoi! vous avez déja peur? vous avez perdu la parole? Allons, du cœur, défendez-vous, ripostez donc. Je n'aime pas la gloire aisée. Vous débutez par un coup de feu, et vous en demeurez là.... Vous ne répondez rien?.... Là, avouez du moins votre défaite..... Hein? plaît-il?... J'enrage! pas le mot!... Holà! eh! Jacques Rosbif, vous dormez, réveillez-vous. (*A part.*) Oh! parbleu! voilà un animal bien taciturne. Je crois qu'il le fait exprès pour m'impatienter, mais je n'en serai pas la dupe. Je vais suivre son exemple et faire une conversation à l'angloise.

(Il va s'asseoir vis-à-vis Rosbif, le regardant longtemps, sans rien dire; ensuite il interrompt son silence de trois ou quatre how do you, *qu'il lui adresse en le saluant.)*

Si quelqu'un s'avisoit d'écouter aux portes, il seroit bien attrapé.... *(A Rosbif.)* C'est donc là, monsieur, tout ce que vous avez à me dire? En vérité, il faut avouer que votre conversation est bien agréable et qu'il y a beaucoup à profiter avec vous. Où prenez-vous toutes les belles choses que vous dites? Il vous échappe des traits, mais des traits dignes d'être imprimés. A votre place, j'aurois toujours à mes côtés un homme qui écriroit toutes mes reparties. Cela feroit un beau livre, au moins!

ROSBIF, *se levant brusquement.*

Il n'ennuieroit pas le public. Il vaut mieux se taire que de dire des fadaises, et se retirer que d'en écouter... Adieu... Je vous ai donné le temps de déployer toute votre impertinence, et j'ai voulu voir si vous étiez aussi ridicule qu'on me l'avoit dit. Il faut vous rendre justice, vous passez votre renommée. Vous avez tort de vous laisser voir pour rien : vous êtes un fort joli bouffon, et vous valez bien trois schelins.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, *seul*

J'APPRENDROIS à parler à ce brutal-là, s'il portoit une épée.

SCÈNE XII.

ÉLIANTE, FINETTE, LE MARQUIS.

FINETTE, *au marquis.*

EH bien ! monsieur, avez-vous dégourdi notre homme ?

LE MARQUIS.

Va te promener. Tu viens de me mettre aux prises avec le plus grand cheval de carrosse, l'animal le plus sot...

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Donnez, s'il vous plait, d'autres épithètes à un homme qui doit être mon époux.

LE MARQUIS.

Lui votre époux, madame ? Ah ! si je l'avois su, il seroit sorti avec deux oreilles de moins. Mais vous voulez badiner, et ce personnage-là...

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Je ne badine point du tout. Mon père vient exprès pour ce mariage.

LE MARQUIS.

Eh ! vous y consentirez ?

ÉLIANTE.

Je n'y aurois peut-être pas consenti si vous aviez été plus raisonnable; mais votre indiscrétion et vos airs éventés....

FINETTE, *l'interrompant.*

Oh! ne querellons point; nous n'en avons pas le temps; ne songeons qu'à bien nous entendre tous trois pour donner l'exclusion à Jacques Rosbif. Commencez, madame, par tout oublier.

ÉLIANTE.

Soit. Je suis bonne, je veux bien lui pardonner encore cette fois-ci; mais ce sera la dernière, et à condition qu'il sera plus discret et plus retenu à l'avenir. (*Au marquis.*) Mon père arrive incessamment; ainsi, monsieur, modérez cette vivacité françoise quand vous le verrez. Surtout point d'airs et fort peu de manières.

LE MARQUIS, *avec affectation.*

Je vous proteste, je vous jure, madame, que je serai désormais le plus simple, le plus uni de tous les hommes.

ÉLIANTE.

Fort bien! en me disant que vous serez le plus simple, le plus uni de tous les hommes, vous êtes tout le contraire. Vous donnez des coups de tête, vous gesticulez, vous parlez d'un ton et d'un air...

FINETTE, *l'interrompant.*

Eh! madame, voulez-vous que monsieur le marquis ait l'air d'un Caton à son âge?

LE MARQUIS.

Non, elle veut que j'aie l'air de monsieur Jacques Rosbif, son prétendu.

ÉLIANTE.

Monsieur, je veux que vous ayez l'air raisonnable, et que vous preniez monsieur le baron pour modèle.

LE MARQUIS.

Moi, je ne copie personne, madame; je me pique d'être original.

ÉLIANTE.

On le voit bien. Mais souvenez-vous toujours que je ne vous pardonne qu'à condition que vous changerez d'air et de conduite, et surtout que vous ne ferez plus de souper au Lion rouge. Adieu, je vous laisse. Finette et moi, nous allons au-devant de mon père.

(Éliante sort avec Finette.)

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, *seul.*

ELLE me parle du Lion rouge! Qui diantre a pu l'informer du souper que j'y ai fait? Je suis encore prié pour ce soir. (*Voyant paroître le lord Houzey.*) Mais voici le petit lord Houzey: c'est justement notre Amphitryon; je vais me dégager.

SCÈNE XIV.

LE LORD HOUZEY, LE MARQUIS.

LE LORD HOUZEY.

MONSIEUR le marquis, j'ai un vrai chagrin de ne pouvoir pas vous donner à souper ce soir; mon père arrive aujourd'hui, et je viens pour vous prier de remettre la partie à une autre fois.

LE MARQUIS.

Je suis charmé du contre-temps, mon cher milord, car aussi bien je n'aurois pas pu être des vôtres.

LE LORD HOUZEY.

Moi, j'en suis au désespoir! Je compte pour perdus tous les moments que je n'ai pas le bonheur d'être avec vous. Vos conversations sont autant de leçons pour moi. Plus je vous vois, et plus je sens la supériorité que vous avez sur nous.

LE MARQUIS, *à part.*

Ce jeune homme est assez poli pour un Anglois.

LE LORD HOUZEY.

Enseignez-moi, de grâce, comment vous faites pour être si aimable. C'est un je ne sais quoi qui nous manque, que je ne puis exprimer.

LE MARQUIS.

Et qu'il ne vous sera pas difficile d'attraper. Vos discours, vos façons vous distinguent déjà de vos compatriotes. Vous savez vivre, vous sentez votre bien et vous avez l'air françois.

LE LORD HOUZEY.

J'ai l'air françois? Ah! monsieur, vous ne pouvez rien me dire dont je sois plus flatté. C'est de tous les airs celui que j'ambitionne le plus.

LE MARQUIS.

Vous avez du goût, milord, vous irez loin. Vous avez de la figure, vous avez des grâces, ce seroit un meurtre de les enfouir; il faut les développer, monsieur, il faut les développer. La nature commence un joli homme, mais c'est l'art qui l'achève.

LE LORD HOUZEY.

Eh! en quoi consiste précisément cet art?

LE MARQUIS.

En des riens qui échappent, et qu'il faut saisir; en des bagatelles qui font les agréments. Un coup de tête, un air d'épaule, un geste, un souris, un regard, une expression, une inflexion de voix; la façon de s'asseoir, de se lever, de tenir son chapeau, de prendre du tabac, de se moucher, de cracher. Par exemple, permettez-moi de vous dire que vous mettez votre chapeau en garçon marchand. Regardez-moi. C'est ainsi qu'on le porte à la cour de France. *(Le lord Houzey place son chapeau de la même manière que le marquis.)* Oui, comme cela.

LE LORD HOUZEY.

Je ne l'oublierai pas. J'aime les airs, les manières, les façons.

LE MARQUIS.

Doucement, monsieur; allons bride en main. Ne confondons point, s'il vous plaît, les uns avec les autres. Les airs sont distingués des manières, et les manières des façons. On a des manières, on fait des façons, on se donne des airs. Un homme du monde, par exemple, a des manières.... Écoutez ceci, c'est la quintessence du savoir-vivre.... Un homme du monde a des manières, par égard, par attention pour les autres, pour leur marquer la considération qu'il a pour eux, l'envie qu'il a de leur plaire et de s'attirer leur bienveillance. Est-il dans un cercle? Il est toujours attentif à ne rien faire, à ne rien dire que d'obligeant : il prête poliment l'oreille à l'un, répond gracieusement à l'autre; applaudit celui-ci d'un souris, fait agréablement la guerre à celui-là; dit une douceur à la mère, regarde tendrement la fille. Vous fait-il un plaisir? La façon dont il le fait, est cent fois au-dessus du plaisir même. Par exemple, s'il sait que vous avez besoin d'une somme d'argent, il vous la glisse doucement dans la poche, sans que vous y preniez garde. De toutes les manières, cette dernière est la plus belle, mais, par malheur, c'est la moins usitée. Vous refuse-t-il quelque chose, ce qui est plus ordinaire, il assaisonne ce refus de paroles si douces et de tant de politesses que vous croyez lui avoir encore obligation. Allez-vous voir sa femme? Il s'échappe adroitement, il vous laisse le champ libre; et voilà ce qu'on appelle un

homme qui sait vivre, un homme qui a des manières.

LE LORD HOUZEY.

Et un homme bon à connoître, monsieur le marquis. Et les façons?

LE MARQUIS.

Un provincial fait des façons, par une politesse mal-entendue, par une ignorance des usages, et faute de connoître la cour et la ville. Complimenteur éternel, il vous assommera de sa civilité maussade; il vous estropiera pour vous témoigner combien il vous estime, et sera aux coups de poing avec vous pour vous obliger à prendre le haut du pavé, ou vous jettera tout au travers d'une porte pour vous faire passer le premier. On nomme cela être poliment brutal, ou brutalement poli. Ainsi souvenez-vous des façons pour n'en jamais faire.

LE LORD HOUZEY.

Je n'y manquerai pas.

SCÈNE XV.

LE LORD CRAFF, LE MARQUIS, LE LORD HOUZEY.

LE LORD CRAFF, *à part, dans le fond du théâtre, sans voir d'abord le lord Houzey et le marquis.*

Je cherche partout mon fils... (*Apercevant le lord Houzey et le marquis.*) Mais le voilà apparem-

ment avec ce marquis françois.... Asseyons-nous un peu pour écouter leur conversation.

(*Il s'assied dans le fond du théâtre.*)

LE LORD HOUZEY, *au marquis.*

Et les airs?

LE MARQUIS.

Un joli homme se donne des airs.... (redoublez d'attention, je vous prie, car ceci est profond) un joli homme se donne des airs par complaisance pour lui-même, pour apprendre aux autres le cas qu'il fait de sa propre personne, pour les avertir qu'il a du mérite, qu'il en est tout pénétré, qu'on y fasse attention... Est-il à la promenade?.. (*Il se promène en traversant le théâtre. Le lord Houzey passe de l'autre côté en l'imitant.*) Il marche fièrement, la tête haute, les deux mains dans la ceinture, comme pour dire à ceux qui sont autour de lui : « Rangez-vous, messieurs. Regardez-moi « passer : n'ai-je pas bon air? Ne suis-je pas fait « au tour?... Et vous, mesdames les friponnes, « qui me parcourez des yeux en souriant, vous « voudriez me posséder, vous voudriez me posséder!... » Voit-il passer quelqu'un de sa connoissance? Il affecte une politesse de seigneur; il lui fait une inclination de tête, comme s'il lui disoit : « Allez; bon jour, monsieur. Je me souviens de « vous : je vous protège. » Entre-t-il quelque part? Il se précipite dans un fauteuil, une jambe sur l'autre, tape du pied, marmotte un petit air, joue d'une main avec son jabot, et se caresse le

menton de l'autre ; il s'en conte à lui-même, et semble se parler ainsi: «En vérité, je suis un fri-« pon bien aimable, et voilà un visage qui donne « sûrement de la tablature à la dame du logis ! » Va-t-il voir une bourgeoise ? « Eh ! bon jour, ma « petite Fanchonnette. Comment te portes-tu ? Te « voilà jolie comme un petit ange. Çà, vite qu'on « vienne s'asseoir auprès de moi, qu'on me baise, « qu'on me caresse, qu'on ôte ce gant, que je voie « ce bras, que je le mange, que je le croque. Tu « détournes la tête, tu recules, tu rougis ? Eh ! fi « donc, ma pauvre enfant ! tu ne sais pas vivre. « Est-ce qu'on refuse quelque chose à un homme « comme moi ? Est-ce qu'on se fait prier ? Est-ce « qu'on a de la pudeur dans le monde ? »

LE LORD HOUZEY.

Voilà une instruction dont je ferai mon profit.

LE MARQUIS.

Tout ce que je vous dis là paroît fat à bien des gens ; mais cela est nécessaire. Il faut s'afficher soi-même, il faut se donner pour ce qu'on vaut : il faut avoir le courage de dire tout haut qu'on a de l'esprit, du cœur, de la naissance, de la figure. Le monde ne vous estime qu'autant que vous vous prisez vous-même ; et de toutes les mauvaises qualités qu'un homme peut avoir, je n'en connois pas de pire que la modestie : elle étouffe le vrai mérite, elle l'enterre tout vivant. C'est l'effronterie, morbleu ! c'est l'effronterie qui le met au jour, qui le fait briller.

LE LORD HOUZEY.

A présent que je sais ce que c'est que les airs, ah! que je vais m'en donner, que je vais m'en donner!

LE LORD CRAFF, *à part.*

Mon fils est dans de très belles dispositions, et voilà un fort bel entretien.

LE LORD HOUZEY, *au marquis.*

Puisque nous sommes sur ce chapitre, je voudrois vous prier de m'apprendre quelles sont les qualités qui entrent nécessairement dans la composition d'un joli homme.

LE MARQUIS.

Il faut être né d'abord avec un grand fonds de confiance et de bonne opinion de soi-même, un heureux penchant à la raillerie et à la médisance, avec un goût dominant pour le plaisir, et même pour le libertinage, un amour extrême pour le changement et la coquetterie.

LE LORD HOUZEY.

Oh! grâce au ciel! je suis fourni de tout cela.

LE MARQUIS.

Mais, par-dessus tout cela, il faut avoir reçu de la nature les grâces en partage, sans quoi les autres qualités deviennent inutiles; de la liberté; du goût, de l'enjouement, du badinage, de la légèreté dans tout ce que vous faites. Choquez plutôt les bienséances que de manquer d'agrément. L'agrément est avant tout, il fait tout passer; et, s'il falloit opter, j'aimerois cent fois mieux faire

une impertinence avec grâce qu'une politesse avec platitude. Des traits, de la vivacité, du joli, du brillant dans ce que vous dites. Ne vous embarrassez point du bon sens, pourvu que vous fassiez voir de l'esprit : l'on ne fait briller l'un qu'aux dépens de l'autre.

LE LORD CRAFF, *à part.*

Quelle impertinence !

LE LORD HOUZEY, *au marquis.*

Il me paroît, monsieur le marquis, que vous oubliez deux qualités importantes.

LE MARQUIS.

Lesquelles ?

LE LORD HOUZEY.

Le don de mentir aisément, et le talent de jurer avec énergie.

LE MARQUIS.

Vous avez raison : rien n'orne mieux un discours qu'un mensonge dit à propos, ou qu'un serment fait en temps et lieu.

LE LORD HOUZEY.

C'est encore ce que je possède assez bien ; surtout, je jure fort joliment, et personne ne prononce mieux que moi un *ventrebleu !* un *le diable m'emporte !* un *la peste m'étouffe !*

LE LORD CRAFF, *à part.*

Ah ! le petit fripon !

LE MARQUIS, *au lord Houzey.*

Eh ! fi donc, monsieur ! ce sont des serments usés, qui traînent partout. Il faut des serments

plus distingués, des serments tout neufs. Je vous ferai présent, la première fois, d'un recueil d'imprécations et de serments, nouvellement inventés par un capitaine de dragons, revus par un officier de marine, et augmentés par un abbé gascon, qui avoit perdu son argent au trictrac. C'est un fort bon livre et qui vous instruira.

LE LORD CRAFF, *à part, et se levant brusquement.*

C'est trop de patience; je n'y puis plus tenir.

LE LORD HOUZEY, *à part.*

Ah! j'aperçois mon père.... Je ne le croyois pas si près.

LE LORD CRAFF, *au marquis, avec ironie.*

Vous voulez bien, monsieur le marquis, que je vous remercie des bonnes et solides instructions que vous donnez là à mon fils?... *(Au lord Houzey, d'un ton sec.)* Pour vous, monsieur, je suis bien aise de voir comme vous employez votre temps.

LE LORD HOUZEY, *avec embarras.*

Monsieur le marquis.... a la bonté.... de me former le goût.

LE MARQUIS, *au lord Craff.*

Oui, oui, monsieur, je lui apprends des choses dont vous ne feriez pas mal de profiter vous-même.

LE LORD CRAFF, *au lord Houzey.*

Allez, retirez-vous. Je vous donnerai tantôt d'autres leçons.

(Le lord Houzey sort.)

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, LE LORD CRAFF.

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu ! je vous défie de lui donner, dans toute votre vie, autant d'esprit que je viens de lui en donner en un quart-d'heure de temps.

LE LORD CRAFF.

Avant que de vous répondre, je vous prie de me dire ce que c'est que l'esprit et en quoi vous le faites consister.

LE MARQUIS.

L'esprit est à l'égard de l'âme ce que les manières sont à l'égard du corps : il en fait la gentillesse et l'agrément ; et je le fais consister à dire de jolies choses sur des riens, à donner un tour brillant à la moindre bagatelle, un air de nouveauté aux choses les plus communes.

LE LORD CRAFF.

Si c'est là avoir de l'esprit, nous n'en avons pas ici : nous nous piquons même de n'en pas avoir ; mais, si vous entendez par l'esprit le bon sens....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Non, monsieur, je ne suis pas si sot de confondre l'esprit avec le bon sens. Le bon sens n'est autre chose que ce sens commun qui court les rues, et qui est de tous les pays. Mais l'esprit ne vient qu'en France : c'est, pour ainsi dire, son

terroir, et nous en fournissons tous les autres peuples de l'Europe. L'esprit ne fait que voltiger sur les matières; il n'en prend que la fleur. C'est lui qui fait un homme aimable, vif, léger, enjoué, amusant, les délices des sociétés, un beau parleur, un railleur agréable, et, pour tout dire, un François. Le bon sens, au contraire, s'appesantit sur les matières, en croyant les approfondir; il traite tout méthodiquement, ennuyeusement. C'est lui qui fait un homme lourd, pédant, mélancolique, taciturne, ennuyeux, le fléau des compagnies, un moraliseur, un rêve creux, en un mot.... (*Il hésite.*)

LE LORD CRAFF.

Un Anglois, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Par politesse, je ne voulois pas trancher le mot, mais vous avez mis le doigt dessus.

LE LORD CRAFF.

C'est-à-dire, selon votre langage, qu'un Anglois est un homme de bon sens, qui n'a pas d'esprit?

LE MARQUIS.

Fort bien!

LE LORD CRAFF.

Et qu'un François est un homme d'esprit, qui n'a pas le sens commun?

LE MARQUIS.

A merveille!

LE LORD CRAFF.

Toute la nation françoise vous doit un remerciment pour une si belle définition. Mais, puisque vous renoncez au bon sens, savez-vous bien, monsieur, que je suis en droit de vous refuser l'esprit?

LE MARQUIS.

Allez, monsieur, vous vous moquez des gens! Pouvez-vous me refuser ce que je possède et que vous n'avez pas?

LE LORD CRAFF.

Je prétends vous prouver que l'esprit ne peut exister sans le bon sens.

LE MARQUIS.

Exister, exister? Voilà un mot qui sent furieusement l'école.

LE LORD CRAFF.

Quoique je sois homme de condition, je n'ai pas honte de parler comme un savant; et je vous soutiens que l'esprit n'est autre chose que le bon sens orné, qu'ainsi....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ah! vous m'allez pousser un argument?

LE LORD CRAFF.

Je ferai plus, je vous démontrerai....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Non, monsieur, on ne me démontre rien; on ne me persuade pas même.

LE LORD CRAFF.

Quelqu'opiniâtre que vous soyez, je vous convaincrai par la force de mon raisonnement....

LE MARQUIS, *l'interrompant en regardant sa bague.*

Vous avez là un diamant qui me paroît beau, et merveilleusement bien monté.

LE LORD CRAFF.

Ne voilà-t-il pas mon homme d'esprit qu'un rien distrait, qu'une niaiserie occupe, tandis qu'on agite une question sérieuse!

LE MARQUIS.

Eh! monsieur, ne voyez-vous pas que c'est une manière adroite dont je me sers pour vous avertir poliment de finir une dissertation qui me fatigue?

LE LORD CRAFF.

C'est une chose étonnante que le bon sens vous soit à charge, et qu'il n'y ait que la bagatelle....

LE MARQUIS, *l'interrompant en chantant.*

Sans l'amour et sans ses charmes
Tout languit dans l'univers....

LE LORD CRAFF, *l'interrompant à son tour.*

Pour un garçon qui fait métier de politesse, c'est bien en manquer; et je suis bien bon de vouloir faire entendre raison à un calotin.

LE MARQUIS.

Alte-là, monsieur. Quand on nous attaque par un trait, par un bon mot, nous tâchons d'y répondre par un autre; mais, quand on va jusqu'à l'insulte, qu'on nous dit grossièrement des injures, voici notre réplique. *(Il tire son épée.)*

SCÈNE XVII.

LE BARON, LE LORD CRAFF, LE MARQUIS.

LE BARON, *au marquis, en saisissant son épée.*

Arrête, marquis; apprends qu'à Londres il est défendu de tirer l'épée.

LE MARQUIS.

Comment! morbleu! on m'ennuiera, et je ne pourrai pas le témoigner? Ensuite on m'outragera, et il ne me sera pas permis d'en tirer vengeance? Ah! j'en aurai raison, fût-ce de toute la ville.

LE LORD CRAFF, *à part.*

J'ai besoin de tout mon flegme pour contenir ma juste colère.

LE BARON, *au marquis.*

Modère ce transport : tu n'es pas ici en France.

LE MARQUIS.

Je sors, car, si je demeurois plus long-temps, je ne serois pas mon maître.... (*Au lord Craff.*) Adieu, mons de l'Angleterre; si vous avez du cœur, nous nous verrons hors la ville.

(*Il sort en chantant.*)

SCÈNE XVIII.

LE LORD CRAFF, LE BARON.

LE BARON.

Je vous fais réparation pour lui, monsieur. Je vous prie d'excuser l'étourderie d'un jeune homme qui sort de son pays pour la première fois, et qui croit que toutes les mœurs doivent être françoises.

LE LORD CRAFF.

En vérité, monsieur, vous m'étonnez.

LE BARON.

D'où vient?

LE LORD CRAFF.

Vous êtes François et vous êtes raisonnable?

LE BARON.

Eh! monsieur, pouvez-vous donner dans un préjugé si peu digne d'un galant homme tel que vous me paroissez être, et décider de toute une nation sur un étourdi, comme celui que vous venez de voir? Croyez-moi, monsieur, il est en France des gens raisonnables autant qu'ailleurs; et s'il se trouve parmi nous des impertinents, nous les regardons du même œil que vous, et nous sommes les premiers à connoître et à jouer leur ridicule. D'ailleurs, c'est un malheur que nous partageons avec les autres peuples. Chaque nation a ses travers, chaque pays a ses originaux. Sortez donc, monsieur, d'une erreur qui vous fait tort à

vous-même, et rendez-vous à la raison dont vous faites tant de cas.

LE LORD CRAFF.

Oui, monsieur, je m'y rends. Je sens combien cette raison est puissante sur les esprits, quand elle est accompagnée de politesse et d'agrément. Je vous demande votre amitié avec votre estime; vous venez d'emporter toute la mienne.

LE BARON.

Ah! monsieur, mon amitié vous est toute acquise. Souffrez que je vous embrasse et que je vous témoigne la joie que je ressens d'avoir conquis le cœur d'un Anglois, et d'un Anglois de votre mérite. La victoire est trop flatteuse pour ne pas en faire gloire.

LE LORD CRAFF.

Adieu, monsieur; je sors tout pénétré de ce que vous m'avez dit.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIX

LE BARON, *seul.*

C'EST ainsi que les hommes se préviennent les uns contre les autres, sans se connoître. Quelque raisonnables qu'ils soient, ils ne sont pas à l'abri des préjugés de l'éducation.

SCÈNE XX.

FINETTE, LE BARON.

FINETTE.

Ah! monsieur, savez-vous à qui vous venez de parler là?

LE BARON.

A un très galant homme; c'est tout ce que j'en sais.

FINETTE.

C'est au père de ma maîtresse.

LE BARON.

Au père d'Éliante? l'aventure est heureuse pour moi!

FINETTE.

Elle ne l'est guère pour monsieur le marquis... (*Voyant paroître Éliante.*) Voilà madame.

SCÈNE XXI.

ÉLIANTE, LE BARON, FINETTE.

LE BARON, *à Éliante.*

Eh bien! madame, êtes-vous déterminée?

ÉLIANTE.

Oui, à suivre, en tout, les volontés de mon père. Ainsi, monsieur, si vous voulez m'obtenir, c'est à lui qu'il faut s'adresser.

LE BARON

Madame, j'y vole. (*Il sort.*)

SCÈNE XXVII.

ÉLIANTE, LE LORD CRAFF, LE BARON, FINETTE.

LE BARON, *au lord Craff.*

Vous venez, monsieur, de me convaincre que rien n'est au-dessus d'un Anglois poli.

LE LORD CRAFF.

Et vous m'avez fait connoître, monsieur, que rien n'approche d'un François raisonnable.

FIN DU FRANÇOIS A LONDRES.

SCÈNE XXIV.

LE MARQUIS, LE LORD HOUZEY, LE LORD CRAFF, ÉLIANTE, LE BARON, ROSBIF, FINETTE.

LE LORD HOUZEY, *au lord Craff en tenant le marquis par la main, et en le lui présentant.*

Mon père, voilà monsieur le marquis, qui est au désespoir de ce qui s'est passé. Il est naturellement si poli...

LE LORD CRAFF, *l'interrompant.*

Taisez-vous, petit coquin! Vous avez vous-même besoin que quelqu'un parle pour vous.

LE MARQUIS.

Monsieur, je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

LE LORD CRAFF.

Il suffit, monsieur; j'excuse votre jeunesse. Je ne veux pas même gêner ma fille. Je me contenterai de lui représenter....

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Non, mon père, décidez vous-même. L'époux que vous me donnerez sera toujours sûr de me plaire.

LE MARQUIS, *bas.*

Vous risquez de me perdre; vous vous en repentirez, madame.

LE LORD CRAFF, *à Éliante.*

Comme je n'ai que trois jours à demeurer ici, et qu'il faut absolument vous marier avant mon départ, je vais tâcher de faire un choix digne de vous et de moi. (*Au marquis.*) Monsieur le marquis, vous êtes un fort joli cavalier...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je le sais bien, monsieur.

LE LORD CRAFF.

Mais vous faites trop peu de cas de la raison, et c'est la chose dont on a plus de besoin dans un état aussi sérieux que celui du mariage. (*A Rosbif.*) Pour vous, monsieur, vous avez un fonds de raison admirable : mais vous négligez trop la politesse, et elle est nécessaire pour rendre un mariage heureux, puisqu'elle consiste en ces égards mutuels qui contribuent le plus au contentement de deux époux.... Vous ne trouverez donc pas mauvais, messieurs, que je préfère monsieur le baron, qui réunit l'un et l'autre. Il a tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de ma fille.

LE BARON.

C'est vous, monsieur, qui faites le mien. Mais il ne peut être parfait, si le cœur de madame n'est d'accord avec vos bontés.

ÉLIANTE.

N'en doutez point, monsieur, puisque mon père me donne pour époux l'homme du monde que j'estime le plus.

LE MARQUIS.

Adieu, madame. Vous êtes plus punie que moi : vous m'aimez, et je pars.

(*Il sort.*

SCÈNE XXV.

ÉLIANTE, LE LORD CRAFF, LE LORD HOUZEY, LE BARON, JACQUES ROSBIF, FINETTE.

LE LORD HOUZEY, *au lord Craff.*

Nous partons. Je vais faire mon cours de politesse en France.

(*Il sort.*

SCÈNE XXVI.

ÉLIANTE, LE LORD CRAFF, LE BARON, JACQUES ROSBIF, FINETTE.

ROSBIF, *au lord Craff.*

Adieu. Je vous pardonne de m'avoir refusé. (*Montrant le baron.*) Ce François-là mérite d'être Anglois; vous ne pouviez pas mieux choisir.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXII.

ÉLIANTE, FINETTE.

FINETTE.

Que faites-vous, madame ?

ÉLIANTE.

Ce que je dois faire. Après ce que je viens d'apprendre du marquis, si je lui pardonnois, je serois indigne de l'amitié de mon père. Ce dernier trait vient de m'ouvrir les yeux, et me donne pour le marquis tout le mépris qu'il mérite.

SCÈNE XXIII.

LE LORD CRAFF, LE BARON, JACQUES ROSBIF, ÉLIANTE, FINETTE.

LE LORD CRAFF, *au baron et à Rosbif, sans voir d'abord Éliante et Finette.*

Messieurs, je ne puis vous répondre qu'en présence de ma fille.... (*Apercevant Éliante et Finette.*) Mais la voici.

L'ÉCOLE

DES BOURGEOIS,

COMÉDIE,

PAR D'ALLAINVAL,

Représentée, pour la première fois, le 20 septembre 1728.

NOTICE

SUR D'ALLAINVAL.

Léonor-Jean-Christine Soulas d'Allainval naquit à Chartres de parents peu riches. Arrivé fort jeune à Paris, il y prit l'habit ecclésiastique ; mais il ne paroît pas qu'il soit jamais entré dans les ordres, car il a travaillé publiquement pour divers théâtres. Il a fait jouer aux Italiens l'Embarras des richesses, comédie en trois actes et en prose, et personne ne sembloit moins fait que lui pour connoître cet embarras, ayant toujours vécu fort pauvre, au point de n'avoir quelquefois pas d'autre asile pour passer la nuit que les chaises à porteur que l'on trouvoit en ce temps au coin des rues. Cette pauvreté ne lui déplaisoit même pas extrêmement, si l'on s'en rapporte à l'épigraphe qu'il fit imprimer en tête de cette comédie.

Ibi divitiæ, ubi pax et hilaritudo; ubi divitiæ, si non adest pax et hilaritudo, ibi paupertas.

D'Allainval étant d'un caractère fort gai et fort insouciant, il est possible, comme l'on voit, qu'il ne se soit jamais trouvé véritablement pauvre.

La première pièce qu'il ait donnée au théâtre François est LA FAUSSE COMTESSE, comédie en un acte, en prose, représentée le 27 juillet 1726, et qui ne fut jouée que cinq fois.

L'ECOLE DES BOURGEOIS parut, pour la première fois, le 20 septembre 1726. Cette comédie n'eut alors qu'un médiocre succès, mais depuis on lui a rendu plus de justice, et elle est restée au répertoire.

LE MARI CURIEUX, dernière comédie de l'auteur, jouée au théâtre François le 7 juillet 1731, n'eut qu'un foible succès, et sembloit en mériter un plus grand.

D'Allainval avoit un jour dîné chez un fermier général. En revenant, il fut attaqué d'apoplexie et porté à l'Hôtel-Dieu, où il mourut le 2 mai 1753.

PERSONNAGES.

MADAME ABRAHAM, veuve d'un banquier.

BENJAMINE, fille de madame Abraham.

MONSIEUR MATHIEU, banquier.

DAMIS, conseiller, cousin et amant de Benjamine.

UN COMMISSAIRE, } parents de madame Abraham.
UN NOTAIRE, }

MARTHON, suivante de Benjamine.

PICARD, laquais de madame Abraham.

LE MARQUIS DE MONCADE.

UN COMMANDEUR, } amis du marquis de Moncade.
UN COMTE, }

MONSIEUR POT-DE-VIN, intendant du marquis de Moncade.

UN COUREUR du marquis de Moncade.

La scène est à Paris, chez madame Abraham.

L'ÉCOLE DES BOURGEOIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

MADAME ABRAHAM.

Enfin, ma chère Benjamine, c'est donc ce soir que tu vas être l'épouse de M. le marquis de Moncade. Il me tarde que cela ne soit déjà ; et il me semble que ce moment n'arrivera jamais.

BENJAMINE.

J'en suis plus impatiente que vous, ma mère ; car, outre le plaisir de me voir femme d'un grand seigneur, c'est que, comme cette affaire s'est traitée depuis que Damis est à sa campagne, je serai ravie qu'à son retour il me trouve mariée, pour m'épargner ses reproches.

MADAME ABRAHAM.

Est-ce que tu songes encore à Damis ?

BENJAMINE.

Non, ma mère. Mais que voulez-vous ? il est neveu de feu mon père; nous avons été élevés ensemble : je ne connoissois personne plus aimable que lui; j'ignorois même qu'il en fût. Je lui trouvois de l'esprit, du mérite; il étoit amusant, tendre, complaisant. Il m'aima; je l'aimai aussi.

MADAME ABRAHAM.

Qu'il perd auprès de ce jeune seigneur! qu'il est défait! qu'il est petit! qu'il est mince! Son mérite paroît ridicule, sa tendresse maussade. C'est un petit homme de palais, la tête pleine de livres, attaché à ses procès; un bourgeois tout uni, sans manières, ennuyeux, doucereux, à donner des vapeurs!

BENJAMINE.

Vive le marquis de Moncade! Le beau point de vue! quelle légèreté! quelle vivacité! quel enjouement! quelle noblesse! quelles grâces, surtout!

MADAME ABRAHAM.

Les bourgeoises qui ne sont pas connoisseuses en bons airs, appellent cela étourderies, indiscrétions, impolitesses; mais cela est charmant. Les femmes de qualité en sentent tout le prix; et ce sont elles qui les ont mis sur ce pied-là.

BENJAMINE.

Que j'ai de grâces à rendre à la mauvaise fortune de monsieur le marquis!

MADAME ABRAHAM.

A sa mauvaise fortune, dis-tu?

BENJAMINE.

Du moins, ma mère, est-ce au dérangement de ses affaires que je le dois, et sans les cent mille francs qu'il vous devoit, je ne l'aurois jamais connu.... Qu'est-ce?... Marthon!... C'est lui, apparemment?

SCÈNE II.

MARTHON, MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

MARTHON, *à madame Abraham.*

MADAME, voilà M. Mathieu qui vient d'entrer.

BENJAMINE.

Mon oncle?

MADAME ABRAHAM.

L'incommode visite!... Comment lui déclarer votre mariage? Cependant il n'y a plus à reculer.

BENJAMINE.

Vous craignez qu'il ne goûte pas cette alliance?

MADAME ABRAHAM.

Oui, il a l'esprit si peuple! j'avois cru qu'en épousant une fille de condition, comme il a fait, cela le décrasseroit; mais point du tout. Je ne sais où j'ai pêché un si sot frère.... Voilà comme étoit feu votre père.

MARTHON.

Oh! mademoiselle n'en tient point.

BENJAMINE, *à madame Abraham.*

Si vous lui parliez du dédit que vous avez fait avec monsieur le marquis?

MADAME ABRAHAM.

Non; garde-t-en bien.

BENJAMINE.

Il ne donnera jamais son consentement.

MADAME ABRAHAM.

On s'en passera. Ne faudroit-il point, parce qu'il plaît à M. Mathieu que vous épousiez son Damis, que vous renonciez à être marquise, à être l'épouse d'un seigneur, à figurer à la cour?.... *(A part.)* Vraiment, M. Mathieu, je vous conseille; venez, venez un peu m'étourdir de vos raisonnements : je vous attends.

MARTHON.

Le voilà.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

M. MATHIEU, MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

M. MATHIEU, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

MADAME ABRAHAM, *à part.*

Qu'a-t-il donc tant à rire?

M. MATHIEU, *à madame Abraham et à Benjamine.*

Ma sœur, ma nièce, que je vous régale d'une nouvelle qui court sur votre compte!

MADAME ABRAHAM.

Sur le compte de Benjamine?

M. MATHIEU.

Oui, madame Abraham; et sur le vôtre aussi. Elle va vous réjouir, sur ma parole! On vient de me dire que.... Oh! ma foi! cela est trop plaisant!

MADAME ABRAHAM.

Achevez donc.

BENJAMINE, *à part.*

Sa gaîté me rassure.

M. MATHIEU, *à madame Abraham.*

On vient donc de me dire que vous mariez ce soir Benjamine à un jeune seigneur de la cour, à un marquis. Est-ce que cela ne vous fait pas plaisir?

BENJAMINE.

Pardonnez-moi, mon oncle, puisque cela vous en fait. .. *(A madame Abraham.)* Il le prend mieux que nous ne pensions.

MADAME ABRAHAM, *à M. Mathieu.*

Et qu'avez-vous répondu?

M. MATHIEU.

« Quoi! ma sœur? ai-je dit.... Oui, votre sœur, « votre propre sœur, madame Abraham.... Bon! « bon! quel peste de conte!.... Rien n'est plus « vrai.. . Eh! non, je ne vous crois point. Quelle « apparence! La veuve et la sœur d'un banquier, « et qui fait encore actuellement le commerce elle-« même, donner sa fille à un marquis? Allons « donc, vous vous moquez!.... » Mais vous ne riez pas, vous autres?

MADAME ABRAHAM.

Il n'y a que les impertinents qui en rient.

BENJAMINE, *à M. Mathieu.*

Je n'y vois rien de risible, mon oncle.

M. MATHIEU.

Ma foi ! vous avez raison de vous fâcher toutes les deux. Vous avez plus d'esprit que moi ; et j'ai eu tort de prendre la chose en riant. Je ne pensois pas que c'étoit vous donner un ridicule.

MADAME ABRAHAM.

Que voulez-vous dire, M. Mathieu, avec votre ridicule ?

M. MATHIEU.

Laissez, laissez-moi faire. Je m'en vais retrouver ces impertinents nouvellistes, et leur laver la tête d'importance.

MADAME ABRAHAM.

Qui vous prie de cela ?

M. MATHIEU.

Ils vont trouver à qui parler.

BENJAMINE.

Il faut les mépriser.

M. MATHIEU.

Non, morbleu ! non, votre honneur m'est trop cher.

MADAME ABRAHAM.

Quel tort font-ils à notre honneur ?

M. MATHIEU.

Quel tort, ma sœur? quel tort? Si ce bruit se répand, que pensera de vous toute la ville? On vous regardera partout comme des folles.

MADAME ABRAHAM.

Et nous voulons l'être. La ville est une sotte, et vous aussi, monsieur mon frère.

BENJAMINE, *à M. Mathieu.*

Est-ce une folie, mon oncle, que d'épouser un homme de qualité?

M. MATHIEU.

Comment donc! la chose est-elle vraie?

BENJAMINE.

Eh! mais, mon oncle...

MADAME ABRAHAM, *à M. Mathieu.*

Eh bien! oui, elle est vraie.

M. MATHIEU

Ma sœur!...

MADAME ABRAHAM.

Eh bien, mon frère?... Il ne faut point tant ouvrir les yeux, et faire l'étonné. Qu'y a-t-il donc làdedans de si étrange? Ma fille est puissamment riche; et, depuis la mort de son père, j'ai encore augmenté considérablement son bien. Je veux qu'elle s'en serve, qu'il lui procure un mari qui lui donne un beau nom dans le monde, et à moi de la considération : et jugez si je choisis bien, c'est monsieur le marquis de Moncade.

M. MATHIEU.

Y songez-vous ? c'est un seigneur ruiné.

MADAME ABRAHAM.

Nul ne sait mieux que moi ses affaires, mon frère. J'ai des billets à lui pour plus de cent mille francs. C'est un présent de noce que je lui ferai, et demain il sera aussi à son aise qu'aucun autre de la cour.

M. MATHIEU.

Et Benjamine y sera-t-elle à son aise ? Vous allez sacrifier à votre vanité le bonheur et le repos de sa vie.

MADAME ABRAHAM.

Cela me plaît.

M. MATHIEU.

Qu'au moins mon exemple vous touche. Riche banquier, par un fol entêtement de noblesse, j'épousai une fille qui n'avoit pour bien que ses aïeux ; quels chagrins, quels mépris ne m'a-t-elle pas fait essuyer tant qu'elle a vécu ?

MADAME ABRAHAM.

Vous les méritiez, apparemment ?

M. MATHIEU.

Elle et toute sa famille puisoient à pleines mains dans ma caisse ; et elle ne croyoit pas que je l'eusse encore assez payée.

MADAME ABRAHAM.

Elle avoit raison ; vous ne savez pas ce que c'est que la qualité.

M. MATHIEU.

Je n'étois son mari qu'en peinture : elle craignoit de déroger avec moi ; en un mot, j'étois le Georges Dandin de la comédie.

MADAME ABRAHAM.

Elle en usoit encore trop bien avec vous.

M. MATHIEU.

N'exposez point ma nièce à endurer des mépris.

MADAME ABRAHAM.

Des mépris à ma fille, des mépris ! Ma fille est-elle faite pour être méprisée ? M. Mathieu, en vérité, vous êtes bien piquant, bien insultant, pour me dire ces pauvretés en face ! Il n'y a que vous qui parliez comme cela : et sur quoi donc jugez-vous qu'elle mérite du mépris ? Qu'a-t-elle, s'il vous plaît, qui ne soit aimable ? Voilà un visage fort laid, fort désagréable ! Je ne sais, si vous n'étiez pas mon frère, ce que je ne vous ferois point, dans la colère où vous me mettez.

BENJAMINE, *à M. Mathieu.*

Mon oncle, quand monsieur le marquis ne seroit pas un galant homme comme il est, je me flatterois, par ma complaisance, de gagner son affection.

M. MATHIEU.

Quoi ! vous aussi, ma nièce ? Pouvez-vous oublier ainsi Damis ?

MADAME ABRAHAM.

Laissez là votre Damis. Qu'allez-vous lui chanter ? Qu'il étoit neveu de feu son père ? Elle le sait

bien. Qu'il la lui avoit promise en mariage? J'en conviens. Que c'est un conseiller, aimable de sa figure, plein d'esprit? Tout ce qu'il vous plaira. Qu'il n'est point comme les autres jeunes magistrats, dont le cabinet est dans les assemblées et dans les bals? Tant mieux pour lui. Qu'il aime son métier, qu'il y est attaché, qu'il cherche à le remplir avec honneur et conscience? Il ne fait que son devoir.

M. MATHIEU.

Ajoutez à cela que j'ai promis d'assurer mon bien à Benjamine, et que, si elle n'est pas à Damis, mon bien n'est pas à elle.

MADAME ABRAHAM.

Eh! gardez-le, M. Mathieu, gardez-le : elle est assez riche par elle-même; et ce seroit trop l'acheter que d'écouter vos sots raisonnemens.

M. MATHIEU.

Je le garderai aussi, madame Abraham. Adieu, adieu; et quand je reviendrai vous voir, il fera beau.

MADAME ABRAHAM.

Adieu, M. Mathieu, adieu.

(*M. Mathieu sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

BENJAMINE.

Voilà mon oncle bien en colère contre nous.

MADAME ABRAHAM.

Permis à lui.

BENJAMINE.

Vous auriez pu, ce me semble, lui annoncer la chose un peu plus doucement; peut-être y auroit-il donné son agrément.

MADAME ABRAHAM.

Eh! que m'importe?

BENJAMINE.

Je suis au désespoir de me voir brouillée avec lui.

MADAME ABRAHAM.

Bon, bon! Ah! qu'il se défâchera bientôt! il t'aime. Je ne suis pas trop fâchée, moi, qu'il nous boude un peu : cela l'éloignera d'ici pour quelques jours; et je n'aurois pas été fort contente qu'on l'eût vu figurer ici ce soir, en qualité d'oncle, parmi les seigneurs qui viendront sans doute à tes noces. C'est un assez méchant plat que sa personne. Dieu merci, nous en voilà défaites. Je veux aussi éloigner tous nos parents. Ce sont gens qu'il ne faut plus voir désormais.

SCÈNE V.

MARTHON, MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

MARTHON, *à Benjamine.*

MISÉRICORDE! pour moi, je crois que l'enfer est déchaîné aujourd'hui contre votre mariage. Voilà Damis qui vient par la porte du jardin.

BENJAMINE.

Damis? Quoi! il est de retour?

MARTHON.

Apparemment.

MADAME ABRAHAM.

Va-t-en lui dire qu'il n'y a personne. (*Marthon fait quelques pas pour sortir.*) Mais, non reviens; il vaut mieux....

MARTHON, *revenant.*

Hâtez-vous de résoudre; il approche.

MADAME ABRAHAM.

Eh! faut-il tant de façons? Il faut le congédier.

BENJAMINE.

Pour moi, je me retire; je ne saurois soutenir sa vue.

MADAME ABRAHAM.

Marthon nous en défera. (*A Marthon.*) Charge-t-en.

MARTHON.

Très volontiers. Vous n'avez qu'à dire.

MADAME ABRAHAM.

Il faut que tu lui donnes son congé; mais cela d'un ton qu'il n'y revienne plus.

MARTHON.

Oh! laissez-moi faire. Je sais comment m'y prendre; c'est une partie de plaisir pour moi.

BENJAMINE.

Marthon, ne le maltraite point : renvoie-le le plus doucement que tu pourras. Il me fait pitié!

MARTHON.

Rentrez, rentrez.

(Madame Abraham et Benjamine rentrent dans leur appartement.)

SCÈNE VI.

MARTHON, *seule.*

De la pitié pour un homme de robe!... La pauvre espèce de fille!.. Je crois, le ciel me pardonne, qu'elle l'aime encore!... Mais j'y vais mettre ordre.... Oh! ma foi! il tombe en bonne main.... Le voilà.

SCÈNE VII.

DAMIS, MARTHON.

DAMIS.

Bon jour, Marthon.

MARTHON.

Bon jour, monsieur.

DAMIS.

Comment se porte ma chère Benjamine, et madame Abraham, ma tante?

MARTHON.

Bien.

DAMIS.

Elles vont être bien joyeuses de me voir de retour?

MARTHON.

Oui.

DAMIS.

L'impatience de les revoir m'a fait laisser à ma terre mille affaires imparfaites.

MARTHON.

Il falloit y rester pour les terminer; elles en auroient été charmées; et, en votre place, j'y retournerois sans les voir.

DAMIS.

Va, folle, va m'annoncer; je brûle de les embrasser.

MARTHON.

Elles n'y sont pas, monsieur.

DAMIS.

On m'a dit là-bas qu'elles y étoient.

MARTHON.

Eh bien! on m'a défendu de faire entrer personne; cela revient au même.

DAMIS.

Va, va toujours. Cette défense, à coup sur, n'est pas pour moi.

MARTHON.

Pardonnez-moi, monsieur; elle est pour vous plus que pour personne, pour vous seul.

DAMIS.

Que veux-tu dire ? Explique-toi.

MARTHON.

Comment ! vous n'y êtes pas encore ? Vous avez la conception bien dure. Cela est clair comme le jour. Je vois bien qu'il vous faut donner votre congé tout crûment. C'est votre faute, au moins. Je voulois vous envelopper cette malhonnêteté dans un compliment ; mais vous ne voyez rien, si vous ne le touchez au doigt. Ma maîtresse donc m'a chargée de vous prier, de sa part, de ne plus l'aimer, de ne plus la voir, de ne plus venir ici, de ne plus penser à elle ; bien entendu que, de son côté, elle vous en promet autant.

DAMIS.

Ah ciel ! Benjamine cesseroit de m'aimer ?

MARTHON.

La grande merveille !

DAMIS.

Quel crime, quel malheur peut m'attirer aujourd'hui sa haine ? De quoi suis-je coupable à son égard ? Que lui ai-je fait ?

MARTHON.

Eh ! non, M. Damis, elle ne se plaint point de vous ; mais mettez-vous en sa place. Figurez-vous qu'elle vous aime à la rage. Vous ne lui avez dit

jusqu'ici que des douceurs bourgeoises, qui courent les rues, que chaque fille sait par cœur en naissant. Il lui vient un jeune seigneur, un marquis de la haute volée. Il ne pousse point de fleurettes, point de soupirs : il ne parle point d'amour, ou, s'il en parle, c'est sans sembler le vouloir faire, par distraction; mais il étale une figure charmante. Il apporte avec soi des airs aisés, dissipés, libertins, ravissants. Il chante, il parle en même temps, et de mille choses différentes à la fois. Tout ce qu'il dit n'est, le plus souvent, que des riens, des bagatelles, que tout le monde peut dire; mais, dans sa bouche, ces riens plaisent, ces bagatelles enchantent; ce sont des nouveautés; elles en ont les grâces.... Il parle d'épouser, il parle de la cour, de nous y faire briller... Hein ?.. Vous ne dites rien ? Vous voyez bien qu'il n'y a point de femme assez sotte pour se piquer de constance en pareil cas.

DAMIS.

Quoi ! elle va épouser un homme de cour ?

MARTHON.

Oui, s'il vous plaît, M. le marquis de Moncade; et, à son exemple, moi, je renonce à votre Champagne. Vous devez l'en assurer; et je vais donner dans l'écuyer.

DAMIS.

M. le marquis de Moncade ?... Marthon, je n'ai donc plus d'espérance ?

MARTHON.

Bon! il y a un dédit de fait; et c'est ce soir qu'ils s'épousent. Aussi, il falloit que vous allassiez à votre campagne!... Eh! mort de ma vie, à quoi vous sert donc d'avoir tant étudié, si vous ne savez pas qu'il ne faut jamais donner à une femme le temps de la réflexion?

DAMIS.

Benjamine infidèle!... Je veux lui parler.

MARTHON.

Cela est inutile, monsieur.

DAMIS.

Je veux voir comment elle soutiendra ma présence.

MARTHON.

Vous n'entrerez pas.

DAMIS, *faisant quelques pas pour entrer dans l'appartement de Benjamine.*

Que je lui dise un mot!

MARTHON, *le repoussant.*

Point!... Que ces gens de robe sont tenaces!

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS DE MONCADE, *entrant sans être vu de Damis et de Marthon, et restant un moment dans le fond;* DAMIS, MARTHON.

DAMIS, *à Marthon.*

MA chère Marthon!

MARTHON.

Toutes ces douceurs sont inutiles.

DAMIS.

Toi, qui es ordinairement si bonne!

MARTHON.

Je ne veux plus l'être.

DAMIS, *se jetant à genoux.*

Veux-tu me voir à tes genoux?

MARTHON.

Eh! levez-vous, monsieur.

DAMIS.

Non, je vais mourir à tes pieds, si tu es assez cruelle, assez dure, pour me refuser la faveur....

LE MARQUIS, *à part.*

Les faveurs!

MARTHON.

Que voulez-vous, monsieur?

DAMIS.

Tiens, ma chère Marthon, voilà ma bourse.

LE MARQUIS, *à part.*

Oh! oh! diable! diable! il offre sa bourse! Il est, ma foi, temps que je vienne au secours de la pauvre enfant.

(Il va se mettre entre Damis et Marthon.)

DAMIS.

Prends-la, de grâce.

MARTHON, *regardant la bourse.*

Il m'attendrit. (*A part, avec étonnement, en apercevant le marquis.*) Monsieur le marquis!

LE MARQUIS, *à Damis.*

Courage! monsieur, courage! Mais, ma foi, vous ne vous y prenez pas mal!

DAMIS, *s'en allant.*

Que je suis malheureux!

LE MARQUIS, *l'arrêtan..*

Eh! non, eh! non, que je ne vous fasse pas fuir.. Revenez donc, monsieur, revenez donc. Je veux vous servir auprès de Marthon. Je suis fâché qu'elle vous refuse.

DAMIS.

Ah! monsieur, laissez-moi me retirer.

LE MARQUIS.

Allez; je vais la gronder d'importance des tourments qu'elle vous fait souffrir.

(Damis sort.)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS DE MONCADE, MARTHON.

LE MARQUIS.

Comment! comment! Marthon, tu rebutes ce jeune homme, tu le désespères, tu le consumes? Mais, vraiment, tu as tort : il est assez aimable. Tu te piques de cruauté? Eh! fi! mon enfant, eh! fi! cela est vilain : c'est la vertu des petites gens.

MARTHON.

Mais, monsieur le marquis....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oh! quand tu verras le grand monde, tu apprendras à penser; cela te formera.

MARTHON.

Avec votre permission....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Toi cruelle? Marthon cruelle, avec ces yeux brillants, ce nez fin, cette mine friponne, ce regard attrayant? Je n'aurois jamais cru cela de toi. A qui se fier désormais? Tout le monde y seroit trompé comme moi. Toi cruelle?

MARTHON.

Eh! non, monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ah! tu ne l'es pas? Tant mieux, mon enfant, tant mieux. Je te rends mon estime, ma confiance; cela te rétablit dans mon esprit. Mais, dis-moi,

qu'est-ce que ce jeune soupirant? N'est-ce pas quelque petit avocat?

MARTHON.

Non, monsieur le marquis; c'est un conseiller.

LE MARQUIS.

Un conseiller? La peste! Marthon, un conseiller? Mais, ventrebleu! tu choisis bien. Tu as du goût; tu ressembles à ta maîtresse : tu cherches à t'élever; tu ne donnes pas dans le bas. Je t'en félicite.

MARTHON.

Monsieur le marquis, vous me faites trop d'honneur. Ce jeune homme est Damis, cousin de ma maitresse, et ci-devant son amant, à qui je viens de donner son congé.

LE MARQUIS.

Damis, dis-tu? c'est Damis qui sort? c'est à Damis que je viens de parler? Ah! morbleu! je suis au désespoir. Pourquoi diable ne me l'as-tu pas dit? je lui aurois fait mon compliment de condoléance. Mais, friponne, tu en sais long! Tu cherches à rompre les chiens. Non, non, non, tu n'y réussiras pas; je ne prends point le change : je l'ai vu à tes genoux; j'ai entendu qu'il te demandoit des faveurs : tu étois interdite, et j'ai surpris un de tes regards, qui promettoit...

MARTHON, *l'interrompant.*

Toute la faveur qu'il vouloit de moi, étoit de l'introduire auprès de ma maîtresse.

LE MARQUIS.

Eh! que ne me le disois-tu? je l'aurois introduit moi-même. C'est un plaisir que j'aurois été ravi de lui faire. Tu ne me connois pas : j'aime à rendre service. Benjamine l'a donc aimé autrefois?

MARTHON.

Oui, monsieur; ils ont été élevés ensemble : on le lui promettoit pour mari. Le moyen de ne pas aimer un homme dont on doit être la femme!

LE MARQUIS, *avec ironie.*

Oui, tu dis bien : le moyen de s'en empêcher; il est vrai, cela est fort difficile.

MARTHON.

Mais ma maîtresse ne l'aime plus; et je viens de lui signifier, de sa part, de ne plus venir ici.

LE MARQUIS.

Mais, mais cela est dur à elle; cela est inhumain. Renvoyer, congédier ainsi un soupirant pour moi! un jeune homme qu'on aimoit, un mari promis? Oh!... Et lui, comment a-t-il pris cela? Comment a-t-il reçu ce compliment?

MARTHON.

Avec désespoir!

LE MARQUIS.

En effet, cela est désespérant! Je compatis à sa peine. Mais tu devois bien lui dire, pour le consoler, que c'étoit moi, un seigneur, monsieur le marquis de Moncade, qui lui enlevois sa maîtresse. Cela lui auroit fait entendre raison, sur ma parole.

MARTHON.

Bon ! la raison est bien faite pour ceux qui aiment.

LE MARQUIS.

A propos, où est donc tout le monde ? D'où vient que je ne vois personne ? Ni mère, ni fille ? Ne sont-elles pas ici ? Benjamine est-elle enc... ...chée ? Va l'éveiller.

MARTHON.

Elle s'est levée dès le matin. Est-ce qu'une fille peut dormir la veille de ses noces ? Elle est toujours sur les épines.

LE MARQUIS.

Oui, je conçois que son imagination a à travailler.

MARTHON.

Voilà déjà madame Abraham.

SCÈNE X.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS, MARTHON.

MADAME ABRAHAM, *au marquis.*

Eh ! monsieur le marquis, quoi ! vous êtes ici ?

LE MARQUIS.

Vous voyez, depuis une heure.

MADAME ABRAHAM.

D'où vient donc que mes gens ne m'avertissent pas ? Voilà d'étranges coquins !

LE MARQUIS.

Et je commençois à jurer furieusement contre vous et contre votre fille.

MADAME ABRAHAM.

Je vous prie de m'excuser.

LE MARQUIS.

Je vous excuse.

MADAME ABRAHAM, *à Marthon.*

Marthon, va auprès de ma fille; qu'elle vienne au plus vite ici.

(*Marthon sort.*)

SCÈNE XI.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Comment diable! madame Abraham, comment diable! je n'y prenois pas garde. Quel ajustement! quelle parure! quel air de conquête! Que la peste m'étouffe, si vous n'avez encore des retours de jeunesse! oui, oui; et on ne vous donneroit jamais l'âge que vous avez.

MADAME ABRAHAM.

Vous êtes bien obligeant, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Non, je le dis comme je le pense. Quel âge avez-vous bien, madame Abraham? Mais ne me mentez pas; je suis connoisseur.

MADAME ABRAHAM.

Monsieur le marquis, je compte encore par trente. J'ai trente-neuf ans.

LE MARQUIS.

Ah! madame Abraham, cela vous plaît à dire. Trente-neuf ans! avec un esprit si mûr, si consommé, si sage, cette élévation de sentiments, ce goût noble, ce visage prudent? Vous me trompez assurément! Vous avez trop de mérite, trop d'acquis pour n'avoir que trente-neuf ans. Oh! ma foi! vous pouvez vous donner hardiment la cinquantaine, et sans craindre d'être démentie.

MADAME ABRAHAM, *à part.*

On s'en fâcheroit d'un autre; mais il donne à tout ce qu'il dit une tournure si polie!... *(Au marquis.)* Monsieur le marquis, le notaire a-t-il passé à votre hôtel pour vous faire signer le contrat?

LE MARQUIS.

Non, pas encore. Nous signerons ce soir.

MADAME ABRAHAM.

J'aurois été charmée que vous y eussiez vu les avantages que je vous fais.

LE MARQUIS.

Eh! madame Abraham, parlons de choses qui nous réjouissent; toutes ces formalités m'assomment. Ne vous l'ai-je pas dit? Je me repose sur vous de tous mes intérêts.

MADAME ABRAHAM.

Ils ne sont pas en de méchantes mains.... Mais, je vous assure....

LE MARQUIS.

Eh! je le sais.

MADAME ABRAHAM.

Je m'y démets entièrement pour vous de tous mes biens.

LE MARQUIS.

Eh! madame Abraham, laissons tout cela, je vous prie; vous verrez tantôt avec Pot-de-Vin, mon intendant. Il doit venir, vous vous arrangerez avec lui.

MADAME ABRAHAM, *lui présentant une bourse.*

Et voilà, en avance, une bourse de mille louis, pour faire les faux-frais de vos noces.

LE MARQUIS, *prenant la bourse gracieusement.*

Eh bien! madame, donnez donc.... Êtes-vous contente? En vérité, vous faites de moi tout ce que vous voulez. Je me donne au diable; il faut que j'aie bien de la complaisance!

MADAME ABRAHAM.

Il est vrai, mais....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Encore, madame, encore? Vous me persécutez! On diroit que je n'épouse votre fille que pour votre argent. Vous m'ôtez le mérite d'une tendresse désintéressée. Là, madame Abraham, voilà qui est fini; parlons de votre fille. Hein? ne la verrons-nous point?.. La voilà, peut-être?... Non, c'est un de vos gens.

SCÈNE XII.

UN LAQUAIS, MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE LAQUAIS, *à madame Abraham.*

Madame, on vous demande.

MADAME ABRAHAM.

Qu'est-ce ?

LE LAQUAIS.

Monsieur le commandeur de....

MADAME ABRAHAM, *l'interrompant.*

Qu'il attende.

(Le laquais sort.)

SCÈNE XIII.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS

Qu'il attende ? Ah ! madame Abraham, cela est impoli. Un homme de condition ! un commandeur !

MADAME ABRAHAM.

C'est un emprunteur d'argent, et je veux quitter le commerce.

LE MARQUIS.

Non pas, non pas ; gardez-le toujours : cela vous désennuiera, et j'aurai quelquefois le plaisir de vous aller visiter dans votre caisse.... Allez, allez faire affaire avec le commandeur.

MADAME ABRAHAM.

Vous laisserois-je seul vous ennuyer?

LE MARQUIS.

Non, non, je ne m'ennuierai point.

MADAME ABRAHAM.

C'est pour un instant, et j'entends ma fille.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, *seul.*

Les sottes gens, marquis, que cette famille! Il y auroit, ma foi, pour en mourir de rire.... Mais il y a déjà huit jours que cette comédie dure, et c'est trop. Heureusement elle finira ce soir. Sans cela, je désespérerois d'y pouvoir tenir plus long-temps, et je les enverrois au diable, eux et leur argent. Un homme comme moi l'acheteroit trop.

SCÈNE XV.

BENJAMINE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *tendrement.*

Eh! venez donc, mademoiselle; venez donc. Quoi! me laisser seul ici, m'abandonner, faire attendre le marquis de Moncade? Cela est-il joli? Je vous le demande

BENJAMINE.

Monsieur le marquis, je suis excusable. J'étois à m'accommoder pour paroître devant vous; mais

comme je savois que vous étiez ici, plus je me dépêchois, moins j'avançois : tout alloit de travers. Je croyois que je n'en viendrois jamais à bout. Cela me désespéroit!

LE MARQUIS, *gracieusement.*

C'étoit donc pour moi que vous vous arrangiez, que vous vous pariez? Je suis touché de cette attention. Vous êtes belle comme un ange. Je suis charmé de ce que je fais pour vous.

BENJAMINE.

Oui, monsieur le marquis; je ferai mon bonheur le plus doux de vous voir tous les moments de ma vie.

LE MARQUIS.

Eh! mademoiselle, vous avez un air de qualité; défaites-vous donc de ces discours, et de ces sentiments bourgeois.

BENJAMINE.

Qu'ont-ils donc d'étrange?

LE MARQUIS.

Comment! ce qu'ils ont d'étrange? Mais ne voyez-vous pas qu'on n'agit point ainsi à la cour? les femmes y pensent tout différemment; et loin de s'ensevelir dans un mari, c'est celui de tous les hommes qu'elles voyent le moins.

BENJAMINE.

Comment pouvoir se passer de la vue d'un mari qu'on aime?

LE MARQUIS.

D'un mari qu'on aime? Mais cela est fort bien! continuez; courage! Un mari qu'on aime! cela jure dans le grand monde. On ne sait ce que c'est. Gardez-vous bien de parler ainsi; cela vous décrieroit : on se moqueroit de vous. « Voilà, diroit-« on, le marquis de Moncade. Où est donc sa pe-« tite épouse? Elle ne le perd pas de vue; elle ne « parle que de lui : elle le loue sans cesse. Elle est, « je pense, amoureuse de lui : elle en est folle. » Quelle petitesse! quel travers!

BENJAMINE.

Est-ce qu'il y a du mal à aimer son mari?

LE MARQUIS.

Du moins, il y a du ridicule. A la cour un homme se marie pour avoir des héritiers : une femme pour avoir un nom; et c'est tout ce qu'elle a de commun avec son mari.

BENJAMINE.

Se prendre sans s'aimer! Le moyen de pouvoir bien vivre ensemble?

LE MARQUIS.

On y vit le mieux du monde. On n'y est ni jaloux, ni inconstant. Un mari, par exemple, rencontre-t-il l'amant de sa femme : « Eh! mon cher « comte, où diable te fourres-tu donc? Je viens « de chez toi; il y a un siècle que je te cherche. « Va au logis, va; on t'y attend. Madame est de « mauvaise humeur : il n'y a que toi, fripon! qui « sache la remettre en joie!.... » Un autre : « Com-

« ment se porte ma femme, chevalier? Où l'as-tu « laissée ? Comment êtes-vous ensemble ?.... Le « mieux du monde.... Je m'en réjouis. Elle est « aimable, au moins! et, le diable m'emporte, si « je n'étois pas son mari, je crois que je l'aime- « rois!.... D'où vient que tu n'es pas avec elle? « Ah! vous êtes brouillés, je gage? Mais je vais « lui envoyer demander à souper pour ce soir; tu « y viendras, et je te veux raccommoder. »

BENJAMINE.

Je vous avoue que tout ce que vous me dites me paroît bien extraordinaire.

LE MARQUIS.

Je le crois franchement. La cour est un monde bien nouveau pour qui n'a jamais sorti du Marais. Les manières de se mettre, de marcher, de parler, d'agir, de penser; tout cela paroît étranger. On y tombe des nues; on ne sait quelle contenance tenir. Pour nous, nous y allons de plein pied; c'est que nous sommes les naturels du pays. Allez, allez, quand vous en aurez pris l'air, vous vous y accoutumerez bientôt. Il n'est pas mauvais. Mais, (*lui prenant la main*) allons faire un tour de jardin. Je vous y donnerai encore quelques leçons, afin que vous n'entriez pas toute neuve dans ce pays.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

MARTHON, M. POT-DE-VIN.

MARTHON.

M. Pot-de-Vin, je viens de vous annoncer à M. le marquis de Moncade, et il va venir.

M. POT-DE-VIN.

Je vous suis bien obligé, mademoiselle Marthon.

MARTHON.

M. Pot-de-Vin, vous le connoissez donc, M. le marquis de Moncade?

M. POT-DE-VIN.

Si je le connois? Vraiment, je le crois; j'ai l'honneur d'être son intendant.

MARTHON.

Son intendant? Quoi! vous ne l'êtes donc plus de ce président chez qui nous nous sommes vus autrefois?

M. POT-DE-VIN.

Fi donc! mademoiselle Marthon, fi donc! un homme de robe? Est-ce une condition pour un intendant? Ce président ne devoit pas un sou; il

payoit tout comptant : tout passoit par ses mains ; point de mémoires, pas le moindre petit procès. Il n'y avoit pas de l'eau à boire pour moi dans cette maison ; je n'y faisois rien : je me rouillois. J'y perdois mon temps et ma jeunesse ; j'y enterrois le talent qu'il a plu au ciel de me donner.

MARTHON.

Chez monsieur le marquis, je crois que vous le faites bien valoir le talent ?

M. POT-DE-VIN.

Oh ! ma foi ! parlez-moi d'un grand seigneur pour avoir un intendant. Quelle noblesse chez eux ! quelle générosité ! quelle grandeur d'âme ! dès qu'on veut ouvrir la bouche pour leur parler de leurs affaires, ils bâillent, ils s'endorment, ils regardent comme au-dessous d'eux d'y penser seulement : c'est un temps qu'on vole à leurs plaisirs. On ne leur rend aucun compte : ils n'entrent dans aucuns détails ; et monsieur le marquis pousse ces belles manières plus loin qu'aucun autre. Chez lui, je taille, je rogne tout comme il me plaît ; j'afferme ses terres, je casse les baux, je diminue les loyers, je bâtis, j'abats, je plante, je vends, j'achète, je plaide, sans qu'il se mêle de rien, sans qu'il le sache.

MARTHON.

Vous le ruineriez, je gage, sans qu'il s'en aperçût ?

M. POT-DE-VIN.

Justement. Mais je suis honnête homme.

MARTHON.

Bon! à qui le dites-vous? Est-ce que je ne vous connois pas?

M. POT-DE-VIN.

Ah! que madame Abraham a d'esprit! que c'est une femme bien avisée, bien prudente! elle fait là une bonne affaire de donner sa fille à monsieur le marquis, et, entre nous, mademoiselle Marthon, elle doit m'en avoir quelque obligation.

MARTHON.

A vous, M. Pot-de-Vin?

M. POT-DE-VIN.

Oui, oui, à moi; et si je disois un mot, quoique la chose soit bien avancée, je la ferois manquer.

MARTHON.

Comment donc?

M. POT-DE-VIN.

Depuis que le bruit s'est répandu que monsieur le marquis épouse mademoiselle Benjamine, dans toutes les rues où je passe, je suis arrêté par un nombre infini de gros financiers et d'agioteurs. « Eh! M. Pot-de-Vin, me disent-ils, mon cher « M. Pot-de-Vin, j'ai une fille unique, belle comme « l'amour, et des millions!.... Messieurs, il n'est « plus temps; j'en suis fâché, monsieur le marquis a « fait un dédit.... Eh! nous le paierons avec plai- « sir; nous l'acheterons tout ce qu'il vaudra. M. Pot- « de-Vin, voilà ma bourse.... M. Pot-de-Vin, « voilà mille louis.... Prenez: livrez-nous sa main...

« Qu'il épouse ma fille ; vous le pouvez, si vous « voulez.... Au moins, parlez-lui de nos ri- « chesses. »

MARTHON, *à part.*

C'est-à-dire, qu'il ne se donne qu'au plus offrant et dernier enchérisseur.... *(A M. Pot-de-Vin.)* Et vous les rebutez tous ?

M. POT-DE-VIN.

Je vous en réponds..... Ils ne manquent pas de me dire : « Ah ! madame Abraham vous a mis dans « ses intérêts ?.... Non, messieurs ; elle ne m'a en- « core rien donné.... Cela n'est pas possible, « M. Pot-de-Vin : elle sent trop le prix du service « que vous lui rendez ; elle doit le payer au poids « de l'or.... Je ne suis pas intéressé, messieurs.... » Mademoiselle Marthon, ne manquez pas de faire valoir à madame Abraham mon désintéressement.

MARTHON.

Non, non, j'en aurai soin.

M. POT-DE-VIN.

Dites-lui bien que si monsieur le marquis savoit cela, peut-être changeroit-il de visée ; mais que je me garderai bien de lui en ouvrir la bouche.

MARTHON.

Ah ! M. Pot-de-Vin, M. Pot-de-Vin, que vous êtes bien nommé !

M. POT-DE-VIN.

Ce mariage ne vous fera pas de tort ; votre compte s'y trouvera, mademoiselle Marthon, monsieur le marquis inspirera la générosité à son épouse.

Vous verrez vos profits croître au centuple, et vous connoîtrez la différence qu'il y a de servir la femme d'un seigneur, ou celle d'un bourgeois.

MARTHON.

Voici monsieur le marquis, je vous laisse avec lui.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, M. POT-DE-VIN.

LE MARQUIS.

Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il de nouveau, M. Pot-de-Vin? Quoi! me venir relancer jusqu'ici? En vérité, vous êtes un terrible homme, un homme étrange, un homme éternel, une ombre, une furie attachée à mes pas! Çà, parlez donc? Que voulez-vous? qui vous amène?

M. POT-DE-VIN.

Monsieur le marquis, c'est par votre ordre que je viens ici.

LE MARQUIS.

Par mon ordre? Ah! oui, à propos, vous avez raison; c'est moi qui vous l'ai ordonné. Je n'y pensois pas; je l'avois oublié; j'ai tort. M. Pot-de-Vin, c'est ce soir que je me marie.

M. POT-DE-VIN.

Monsieur le marquis, je le sais.

LE MARQUIS.

Vous le savez donc? Et tout est-il prêt pour la cérémonie... mes équipages?

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Mes carrosses sont-ils bien magnifiques?

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le marquis; mais le carrossier...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Bien dorés?

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le marquis; mais le doreur....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Les harnois bien brillants?

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le marquis; mais le sellier....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ma livrée bien riche, bien leste, bien chamarrée?

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le marquis; mais le tailleur, le marchand de galon...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Le tailleur, le marchand de galon, le doreur, le diable! Qui sont tous ces animaux-là?

M. POT-DE-VIN.

Ce sont ceux....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je ne les connois point, et je n'ai que faire de tous ces gens-là. Voyez, voyez avec eux, et avec madame Abraham.

M. POT-DE-VIN.

Mais, monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oui, voyez avec eux. N'entendez-vous pas le françois? Cela n'est-il pas clair? Arrangez-vous; ce sont vos affaires.

M. POT-DE-VIN.

Avec la permission de monsieur le marquis....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Avec ma permission? M. Pot-de-Vin, vous êtes mon intendant; je vous ai pris pour faire mes affaires. N'est-il pas vrai que si je voulois prendre la peine de m'en mêler moi-même, vous me seriez inutile, et que je serois fou de vous payer de gros gages? Vous savez que je suis le meilleur maître du monde? J'en passe partout où il vous plaît : je signe tout ce que vous voulez, et aveuglément; je ne chicane sur rien. Du moins, usez-en de même avec moi; laissez-moi vivre, laissez-moi respirer.

M. POT-DE-VIN, *tirant un papier de sa poche.*

Monsieur le marquis, voici mon dernier mémoire, que je vous prie d'arrêter.

LE MARQUIS.

Vous continuez de me persécuter? Arrêter un mémoire ici! Est-ce le temps, le lieu? Eh! nous le verrons une autre fois.

M. POT-DE-VIN.

Il y a une semaine que vous me remettez de jour à autre. Je n'ai que deux mots....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Voyons donc; il faut me défaire de vous.

M. POT-DE-VIN, *lisant.*

« Mémoire des frais, mises et avances faits pour « le service de monsieur le marquis de Moncade, « par moi, Pierre-Roch Pot-de-Vin, intendant de « mondit sieur le marquis.... »

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Eh! laissez là ce maudit préambule.

(Il se jette dans un fauteuil.)

M. POT-DE-VIN.

« Premièrement....

(Le marquis siffle, et Pot-de-Vin s'arrête.)

LE MARQUIS.

Continuez, continuez; je vous écoute.

M. POT-DE-VIN.

« Pour un petit dîner que j'ai donné au procu- « reur, à sa maîtresse, à sa femme et à son clerc, « pour les engager à veiller aux affaires de mon- « sieur le marquis, cent sept livres. »

(Le marquis se lève et répète deux pas de ballet, pendant que M. Pot-de-Vin continue.)

« Item, pour avoir mené les susdits à l'opéra, « voiture et rafraîchissement y compris, soixante- « huit livres onze sols six deniers. »

LE MARQUIS, *chantant.*

« C'est trop languir pour l'inhumaine :
« C'est trop, c'est trop... »

M. POT-DE-VIN, *l'interrompant.*

Pardonnez-moi, monsieur le marquis, ce n'est pas trop. En honnête homme, j'y mets du mien.

LE MARQUIS, *riant.*

Eh! qui diable vous conteste rien, M. Pot-de-Vin? Je n'y songe seulement pas. Quoi! voulez-vous encore m'empêcher de chanter? C'est une autre affaire. Achevez vite.

M. POT-DE-VIN.

« Item, pour avoir été parrain du fils de la femme « du commis du secrétaire du rapporteur de mon- « sieur le marquis, cent quinze livres. Item.... »

LE MARQUIS, *lui arrachant son mémoire.*

Eh, morbleu! donnez. Item! item! quel chien de jargon me parlez-vous là? Donnez : j'ai tout entendu; j'arrête votre mémoire. Votre plume. (*M. Pot-de-Vin tire de sa poche une écritoire et donne une plume et de l'encre au marquis, qui arrête le mémoire.*) Voilà qui est fait. Dorénavant, je serai contraint de vous faire une trentaine de blancs-signés, que vous remplirez de vos comptes, afin de n'avoir plus la tête rompue de ces balivernes.

SCÈNE III.

LE COMMANDEUR, LE MARQUIS, M. POT-DE-VIN.

LE COMMANDEUR, *au marquis.*

Mon cher marquis !

LE MARQUIS, *courant à l'embrassade.*

Ah! c'est toi, gros commandeur ? (*A M. Pot-de-Vin.*) Allez, allez, M. Pot-de-Vin ; ayez soin de tout ce que je vous ai ordonné, et revenez bientôt voir madame Abraham.

(*M. Pot-de-Vin sort.*)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Ah ! marquis, marquis ! je t'y prends avec M. Pot-de-Vin, chez madame Abraham. Je te devine, mon cher; le fait est clair, tu viens emprunter ?

LE MARQUIS.

Moi, emprunter ? Fi donc ! commandeur, fi donc ! Pour toi, ta visite n'est point équivoque ; je t'ai entendu annoncer.

LE COMMANDEUR.

Je suis de meilleure foi que toi, marquis. Il est vrai, je viens de faire affaire avec elle. Ah ! quelle femme ! quelle femme !

LE MARQUIS.

Comment donc?

LE COMMANDEUR.

J'aimerois mieux mille fois avoir traité avec feu son mari, tout juif qu'il étoit. Elle m'a vendu de l'argent au poids de l'or : c'est la femme la plus arabe, la plus grande friponne, la plus grande friponne, la plus grande chienne....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Doucement, commandeur, doucement : ménagez les termes; ayez du respect, mon ami : n'injuriez point madame Abraham devant moi.

LE COMMANDEUR.

Et quel intérêt t'avises-tu d'y prendre? Je t'ai entendu assez bien jurer contre elle; et cela, il n'y a pas plus de huit jours.

LE MARQUIS.

Oui, j'en pensois comme toi; mais les choses ont bien changé.

LE COMMANDEUR.

Je ne te comprends pas.

LE MARQUIS.

Elle va être ma belle-mère.

LE COMMANDEUR.

Ta belle-mère?

LE MARQUIS, *riant.*

Oui, mon cher commandeur; j'épouse sa fille; j'épouse sa fille.

LE COMMANDEUR.

Allons donc, marquis, tu te moques? Tu es un badin.

LE MARQUIS.

Non, la peste m'étouffe!

LE COMMANDEUR.

Tu l'épouses? Là, là, sérieusement?

LE MARQUIS.

Oui, très sérieusement.

LE COMMANDEUR, *riant.*

Par ma foi, cela est risible. Ah! ah! ah!

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai? Mais je suis las de traîner ma qualité; je veux la soutenir : j'épouserois le diable, madame Abraham même. Elle achète l'honneur de porter mon nom deux cent mille livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Ventrebleu! marquis, c'est assez bien le vendre, et je ne te dis plus rien. Dieu sait combien tu vas te réjouir quand tu te seras un peu familiarisé avec les espèces de l'usurière. Ton hôtel va devenir le rendez-vous de tous les plaisirs. Mais, dis-moi, madame Abraham est fine, ne s'en dédira-t-elle point?

LE MARQUIS.

Bon! bon! je la tiens. Elle est aussi folle de moi que sa fille; et elles viennent de donner le congé à Damis, un petit conseiller, neveu de feu M. Abraham, que Benjamine aimoit ci-devant.

LE COMMANDEUR.

C'est déjà quelque chose.

LE MARQUIS.

Et elle avoit à moi pour plus de cent mille francs de billets : elle m'a fait un dédit de la même somme.

LE COMMANDEUR.

Fort bien ! Elle craignoit que tu ne lui échappasses ?

LE MARQUIS.

Justement.

LE COMMANDEUR.

Elle est prévoyante. A quand la noce ?

LE MARQUIS.

A ce soir.

LE COMMANDEUR.

Oh ! ma foi, je m'en prie. Je t'amènerai compagnie, et je m'apprête à rire.

LE MARQUIS.

Venez, venez, venez tous ; venez vous divertir aux dépens de la noble parenté où j'entre. Bernez-les, bernez-moi le premier, je le mérite : madame Abraham, par vanité, veut éloigner ses parents de la noce.

LE COMMANDEUR.

Oh ! morbleu ! qu'ils en soient, marquis, ou je n'y viens pas.

LE MARQUIS.

Va, tu seras content.

LE COMMANDEUR.

Ce sont sans doute des originaux qui nous réjouiront.

LE MARQUIS.

Oui, oui, des originaux; tu l'as bien dit : tu les définis à ravir. Il semble que tu les connoisses déjà : des procureurs, des notaires, des commissaires.

LE COMMANDEUR.

Encore une fête que je me promets, c'est quand ta petite épouse paroîtra la première fois à la cour. Oh! morbleu! quelle comédie pour nos femmes de qualité!

LE MARQUIS.

Elles verront une petite personne embarrassée, qui ne saura ni entrer, ni sortir, ni parler, ni se taire; qui ne saura que faire de ses mains, de ses pieds, de ses yeux et de toute sa figure.

LE COMMANDEUR.

Oh! elles te devront trop, marquis, de leur procurer ce divertissement.

LE MARQUIS.

Ne manque pas de leur annoncer ce plaisir.

LE COMMANDEUR.

Laisse-moi faire. Bien plus, je veux être son écuyer, son introducteur le jour qu'elle y fera son entrée. N'y consens-tu pas?

LE MARQUIS.

Eh! mon cher, tu es le maître. Mais je veux te la faire connoître. Bon! elle vient à propos.

SCÈNE V.

BENJAMINE, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE MARQUIS, *à Benjamine.*

Approchez, mademoiselle; voilà monsieur le commandeur qui veut vous faire la révérence.

LE COMMANDEUR.

Comment! comment! marquis, une grande demoiselle, bien faite, bien aimable, bien sage, bien raisonnable? Ah! vous êtes un fripon! vous me trompiez, mon cher; vous ne m'aviez pas dit cela.

BENJAMINE.

Vous êtes bien honnête, monsieur le commandeur.

LE MARQUIS, *au commandeur.*

Là, tout de bon, qu'en penses-tu? Regarde-la bien, examine.

LE COMMANDEUR.

Foi de courtisan, elle est adorable.

BENJAMINE, *à part.*

Que ces gens de cour sont galants!

LE MARQUIS, *au commandeur.*

Tu trouves donc que je ne fais pas mal de l'épouser?

LE COMMANDEUR.

Comment! marquis, je t'en loue.

LE MARQUIS.

Et qu'elle peut figurer à la cour?

LE COMMANDEUR.

Elle y brillera. C'étoit un crime, un meurtre de laisser tant d'attraits dans la ville. C'est une pierre précieuse qui auroit toujours été enterrée, et qu'on n'auroit jamais su mettre en œuvre. (*A part, avec ironie.*) Oui, oui, je vous en souhaite, mons du bourgeois, je vous en souhaite des filles de cette tournure. Vraiment, c'est pour vous justement qu'elles sont faites; attendez-vous-y.

LE MARQUIS, *à Benjamine.*

Mademoiselle, monsieur le commandeur s'est offert à vous introduire à la cour, et vous êtes en bonnes mains; il connoît bien le terrain.

BENJAMINE.

Je lui suis bien obligée.

LE COMMANDEUR.

Je suis sûr, par avance, du plaisir que vous ferez à nos dames, et de la joie que votre venue répandra. Mais j'aperçois madame Abraham; son aspect m'effarouche : je cours chez moi donner quelques ordres.

LE MARQUIS.

A la noce; ce soir.

LE COMMANDEUR.

Je m'y promets trop de divertissement pour y manquer.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS, BENJAMINE.

BENJAMINE, *à madame Abraham.*

Ma mère, voilà monsieur le commandeur qui se sauve en vous voyant paroître.

LE MARQUIS, *à madame Abraham.*

Oui, il a une dent contre vous, madame Abraham; et vous lui avez vendu un peu trop cher l'argent que vous venez de lui prêter.

MADAME ABRAHAM.

Monsieur le marquis est toujours malin!

LE MARQUIS.

Eh! morbleu! madame, plumez-moi ces gros fils de financiers, dont les pères avares ne meurent jamais; de ces petits bâtards de la fortune, qui s'érigent en seigneurs; de ces faquins que nous souffrons avec nous, parce qu'ils paient. Aidez-les à dissiper en poste les larcins de leurs pères, avant qu'ils en soient maîtres. Point de quartier pour ces gens-là. Plumez-les, écorchez-les, tout vifs : je vous les abandonne; mais piller des gens de condition! des commandeurs encore! Ah! ah! madame Abraham, il y a de la conscience!

MADAME ABRAHAM.

La mienne ne me reproche rien là-dessus.

BENJAMINE.

Cela n'empêchera pas monsieur le commandeur de venir ce soir à nos noces.

LE MARQUIS.

Non; et je vais écrire à quelques autres seigneurs de mes amis, pour les en prier.... *(A madame Abraham.)* Et vous, madame Abraham, avez-vous, de votre côté, fait avertir vos parents, et ceux de feu votre mari?

MADAME ABRAHAM.

Non, monsieur le marquis; je n'ai eu garde.

LE MARQUIS.

Vous n'avez eu garde? Et pourquoi cela?

BENJAMINE.

Ma mère a raison, monsieur le marquis; il ne faut point que ces gens-là y viennent.

MADAME ABRAHAM, *au marquis.*

Ce ne sont que de petits bourgeois. Voilà de plaisants visages! ils auroient bonne grâce à se trouver avec tous vos seigneurs. C'est une honte que je veux vous épargner.

LE MARQUIS.

Non, madame Abraham, non; vous me connoissez mal. S'il vous plaît, qu'ils y viennent tous, ou il n'y a rien de fait. Votre famille, quelle qu'elle soit, ne me fait point déshonneur. Je vais annoncer vos parents dans mes lettres à mes amis; et je suis sûr qu'ils seront ravis de les voir ici.... Mais, dites-moi, là, là, parlez-moi à cœur ouvert, est-

ce que vous voudriez que je les allasse prier moi-même ? Volontiers ; je le veux, si cela vous fait plaisir. J'y cours ; vous n'avez qu'à dire, me le faire sentir.

BENJAMINE, *à madame Abraham.*

Ma mère, empêchez donc monsieur le marquis d'y aller.

MADAME ABRAHAM, *au marquis.*

Eh ! monsieur le marquis, vous me faites rougir de confusion. Je serois au désespoir qu'ils vous coûtassent la moindre démarche : ils n'en valent pas la peine ; et, puisque vous voulez absolument qu'ils viennent, je les vais faire avertir.

LE MARQUIS.

Pour monsieur votre frère, j'en fais mon affaire. Je veux aller moi-même le prier.

MADAME ABRAHAM.

Ah ! monsieur le marquis, n'y allez pas.

LE MARQUIS.

C'est une politesse que je lui dois ; je veux m'en acquitter, et sur-le-champ.

BENJAMINE.

Non, monsieur le marquis, je vous en prie ; vous en aurez peu de satisfaction.

LE MARQUIS.

Pourquoi ? Est-ce qu'il n'approuve pas que j'entre dans sa famille ?

BENJAMINE.

Eh ! mais....

LE MARQUIS.

C'est-à-dire, non?

MADAME ABRAHAM.

Il est coiffé de son Damis.

BENJAMINE.

C'est un homme si extraordinaire!

LE MARQUIS, *gracieusement.*

Eh! tant mieux, ventrebleu! Voilà les gens que j'aime à prier. Fût-ce un tigre, un ours, un loup-garou, je veux l'amadouer, le rendre traitable, doux comme un mouton. Il ne m'en coûtera pour cela qu'un mot, qu'une révérence, qu'un regard; je n'aurai qu'à paroître.

BENJAMINE.

Je tremble qu'il ne vous reçoive impoliment.

LE MARQUIS.

Moi? un homme de cour? Cela seroit nouveau. Ah! ne craignez rien; je réponds de lui. Vous en saurez bientôt des nouvelles.... *(A madame Abraham.)* Où loge-t-il? N'est-ce pas ici, vis-à-vis?

MADAME ABRAHAM.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

J'y vole. Ensuite, j'irai écrire à mes amis.... *(A Benjamine.)* Et je veux aussi vous écrire un mot, afin que vous voyiez comment un seigneur s'exprime en amour. Damis vous a écrit quelquefois, apparemment? Eh bien! vous comparerez

nos billets. Adieu, adieu, je vais à M. Mathieu.... (*Voyant qu'elles veulent le reconduire.*) Où allez-vous donc, mesdames?

MADAME ABRAHAM.

Nous vous reconduisons.

LE MARQUIS.

Eh! mesdames, laissez-moi sortir. Je vous en conjure. Point de ces cérémonies-là.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

MADAME ABRAHAM.

Eh bien! ma fille, voilà pourtant cet homme de condition, qui, au dire de M. Mathieu, devoit t'accabler de mépris.

BENJAMINE.

Ah! ma mère, plus je le vois, et plus j'en suis enchantée.

MADAME ABRAHAM.

Qu'il eût écarté de la noce toute notre parenté, dont la vue va lui reprocher qu'il se mésallie, cela étoit dans l'ordre; nous le voulions, nous-mêmes.

BENJAMINE.

Et tout le monde l'auroit fait en notre place.

MADAME ABRAHAM.

Mais lui, nous menacer de rompre ce mariage!

BENJAMINE.

Vouloir lui-même les aller prier!

MADAME ABRAHAM.

Ma fille, il faut les avertir. Qu'ils viennent, puisqu'il le veut; mais, la noce faite, il y a mille occasions de rompre avec eux.

BENJAMINE.

Je tremble que mon oncle ne lui fasse quelque malhonnêteté.

MADAME ABRAHAM.

Effectivement, c'est un homme si grossier; mais monsieur le marquis a de l'esprit.

BENJAMINE.

S'il pouvoit arracher son consentement?

MADAME ABRAHAM.

Je ne doute point qu'il n'en vienne à bout, s'il l'entreprend.

BENJAMINE.

Il est vrai que rien ne lui est impossible, et qu'il fait des gens tout ce qu'il veut.

SCÈNE VIII.

MARTHON, MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

MARTHON, *à madame Abraham.*

MADAME, M. Pot-de-Vin, l'intendant de M. le marquis de Moncade est là; lui dirai-je d'entrer?

MADAME ABRAHAM.

Non ; je vais avec lui dans mon cabinet, et écrire en même temps à tous nos parents.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

BENJAMINE, MARTHON.

MARTHON.

Madame votre mère dit qu'elle va écrire à tous vos parents, et pourquoi cela ?

BENJAMINE.

Pour les prier de mes noces.

MARTHON.

Miséricorde ! est-elle folle ? Que voulez-vous faire de ces nigauds-là ? Je m'en vais l'en empêcher.

BENJAMINE.

Eh ! Marthon, monsieur le marquis le veut ; il s'en est expliqué.

MARTHON.

Il falloit lui dire que c'étoit des pieds-plats, des animaux lugubres.

BENJAMINE.

Nous le lui avons dit.

MARTHON.

Oui ?.... Par ma foi ! c'est donc qu'il veut se donner la comédie ?

BENJAMINE.

Je t'avouerai que, dans le fond de l'âme, je suis charmée de les avoir pour témoins de mon bon-

heur, et surtout, mes cousines. Quelle mortification pour elles, quel crève-cœur de me voir devenir grande dame, de m'entendre appeler madame la marquise!.... Oh! j'en suis sûre, elles ne pourront jamais soutenir mon triomphe. Qu'en dis-tu, Marthon?

MARTHON.

Assurément; elles en crèveront de dépit.

BENJAMINE.

Je brûle qu'elles ne soient déjà ici.

MARTHON.

Et moi, je crois déjà les voir arriver : une mine alongée, un visage d'une aune, des yeux étincelants de jalousie, la rage dans le cœur.

BENJAMINE.

Ah! que tu les peins bien!

MARTHON.

Et je les entends se dire les uns aux autres : En vérité, ce n'est que pour ces gens-là que le bonheur est fait! Cette petite fille crève d'ambition. Épouser un homme de cour! Qu'a-t-elle donc de si aimable? Voyez! Bon! bon! dira une autre, il est bien question d'être aimable. Pensez-vous que ce soit à sa beauté, à ses charmes que ce grand seigneur se rend? Vous êtes bien dupes! Vous croyez qu'il l'aime? Fi donc! c'est son argent qu'il épouse. Laissez faire la noce, et vous verrez comme il la méprisera; et j'en serai ravie.

BENJAMINE.

Que leur mauvaise humeur me fera de plaisir!

MARTHON.

Elles enrageront bien davantage, quand elles vous entendront dire : Adieu, monsieur le commissaire ; adieu, ma cousine, la notaire, la procureuse; messieurs les bourgeois, doucereux robins, mauvais plaisants du quartier ; adieu le Marais, l'île Saint-Louis, maisons où l'on va, de porte en porte, s'ennuyer ou faire un quadrille. Madame la marquise de Moncade vous dit adieu ; elle vous quitte sans regret. Nous allons à la cour, nous allons à la cour.

BENJAMINE.

Et Damis, comment crois-tu qu'il prenne cela ?

MARTHON.

Ma foi, c'est son affaire; il se consolera de son mieux avec quelque autre.

BENJAMINE.

Il se consolera avec quelqu'autre? Quoi! tu crois qu'il pourra m'oublier?

MARTHON.

Belle demande! Il seroit bien fou de ne le pas faire.

BENJAMINE.

Va, Marthon, je le connois mieux que toi : je suis sûre que ma perte lui sera bien sensible. Il m'aimoit trop pour pouvoir m'oublier sitôt. Tu verras que n'ayant pas pu être à moi, il ne voudra jamais être à personne.

MARTHON.

Que vous importe?

BENJAMINE.

Il t'a donc paru bien triste, quand tu lui as annoncé son congé?

MARTHON.

Fort triste. Je vous l'ai déjà dit.

BENJAMINE.

Fais-moi un peu ce détail.

MARTHON.

Tenez, le voici, qui vous le fera mieux lui-même.

BENJAMINE.

Sauvons-nous, Marthon.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

DAMIS, MARTHON.

DAMIS, *à Benjamine, sortie.*

Arrêtez, cruelle!

MARTHON.

Cruelle! c'est bien le moyen de l'arrêter. Eh! M. Damis, que diantre vous faites fuir ma maîtresse. Je vous avois si bien prié tantôt de ne plus revenir!

DAMIS.

Ciel! est-ce à moi que le discours s'adresse?

MARTHON.

Nous ne sommes point en état d'entendre vos lamentations. Notre imagination n'est pleine que

de noces, d'habits, d'équipages, de marquis et de mille autres choses encore plus réjouissantes.

DAMIS.

La perfide!

MARTHON.

Que voulez-vous? lui faire des reproches? Prenez que vous l'avez appelée infidèle, ingrate, inhumaine, et qu'elle vous a répondu que tel est son plaisir. Là, portez vos doléances ailleurs. Je suis votre très humble servante, monsieur le conseiller.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

DAMIS, *seul.*

Elle me fuit! elle m'abandonne! elle m'oublie! Avec quelle froideur et quel mépris elle vient de m'éviter!

SCÈNE XII.

M. MATHIEU, DAMIS.

DAMIS.

Ah! M. Mathieu, vous voyez le plus infortuné des amants. Benjamine, la cruelle Benjamine, votre nièce...

M. MATHIEU, *l'interrompant.*

Eh bien? eh bien?

DAMIS.

Je ne veux plus la voir.

M. MATHIEU.

Bon!

DAMIS.

Je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

M. MATHIEU.

A merveille.

DAMIS.

Elle peut épouser son marquis.

M. MATHIEU.

Chansons.

DAMIS.

Non, non, je la méprise, l'infidèle!

M. MATHIEU.

Laissez là toutes ces extravagances. Allez m'attendre chez moi. Je vais retrouver ma sœur, et lui parler comme il faut.

DAMIS.

Tout cela est inutile, mon parti est pris.

M. MATHIEU.

Eh! taisez-vous, vous dis-je. Je vais parler à madame Abraham et à Benjamine d'un ton auquel elles ne s'attendent pas. Je ne leur ai pas dit tantôt tout ce qu'il falloit leur dire; mais ne vous embarrassez pas, ma nièce ce soir sera votre épouse, et c'est moi qui vous le promets. Sortez, sortez; allez chez moi. Dans un instant, je vous y rejoins, avec de bonnes nouvelles. Adieu.

DAMIS.

Vous n'y réussirez pas.

M. MATHIEU.

Vous êtes sous ma protection ; c'est tout dire.

(Damis sort.)

SCÈNE XIII.

M. MATHIEU, *seul.*

Oh! oh! madame ma sœur, et vous, mademoiselle ma nièce, par la morbleu ! vous allez voir beau jeu, et je vous apprête un compliment. Il vous faut des seigneurs, et ruinés encore. Ah ! ah ! laissez-moi faire. Je suis dans une colère que je ne me possède pas! Nous faire cet affront! Que ce monsieur le marquis aille épouser ses marquises et ses comtesses. Ah! que je voudrois bien, à l'heure qu'il est, le tenir! que je le recevrois bien! que je lui dirois bien son fait! ni crainte, ni qualité ne me retiendroient. Je me moque de tout le monde, moi; je ne crains personne. Oui, je donnerois, je crois, tout mon bien maintenant pour le trouver sous ma coupe. Quel plaisir j'aurois à lui décharger ma bile !

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, M. MATHIEU.

LE MARQUIS, *à part.*

Voilà apparemment mon homme. Je le tiens.

M. MATHIEU, *à part.*

C'est lui, je pense. Qu'il vienne, qu'il vienne.

LE MARQUIS.

Monsieur, de grâce, n'êtes-vous pas M. Mathieu?

M. MATHIEU, *brusquement.*

Oui, monsieur. (*A part.*) Nous allons voir.

LE MARQUIS.

Et moi, monsieur le marquis de Moncade. Embrassons-nous.

M. MATHIEU, *brusquement, en se laissant embrasser.*

Monsieur, je suis votre serviteur. (*A part.*) Tenons bon.

LE MARQUIS.

C'est moi qui suis le vôtre, ou le diable m'emporte.

M. MATHIEU, *à part.*

Voilà de nos serviteurs!

LE MARQUIS.

Et je viens de chez vous pour vous en assurer. Ma bonne fortune n'a pas permis que je vous y trouvasse. Je vous ai attendu, et j'y serois encore, si vos gens ne m'avoient dit que vous veniez d'entrer ici.

M. MATHIEU, *à part.*

Il vient de chez moi!

LE MARQUIS.

Que je vous embrasse encore. (*Il embrasse une seconde fois M. Mathieu.*) Vous ne sauriez croire à quel prix je mets l'honneur de vous appartenir. Mais ayez la bonté de vous couvrir.

M. MATHIEU.

J'ai trop de respect...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Eh! ne me parlez point comme cela. Couvrez-vous. Allons donc; je le veux.

M. MATHIEU.

C'est donc pour vous obéir. (*A part.*) Il croit avoir trouvé sa dupe.

LE MARQUIS.

Mon cher oncle, souffrez par avance que je vous appelle de ce nom, et daignez m'honorer de celui de votre neveu.

M. MATHIEU.

Oh! monsieur le marquis, c'est une liberté que je ne prendrai point. Je sais trop ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

C'est moi qui vous devrai tout.

M. MATHIEU, *à part.*

Je ne sais où j'en suis, avec ses politesses.

LE MARQUIS.

M. Mathieu, je vous en prie, je vous en conjure!

M. MATHIEU, *un peu brusquement.*

Je ne le ferai point, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Quoi! vous me refusez cette faveur? Il est vrai qu'elle est grande!

M. MATHIEU.

Oh! point du tout.

LE MARQUIS.

De grâce! parez-moi du titre de votre neveu. C'est celui qui me flatte le plus.

M. MATHIEU.

Vous vous moquez?

LE MARQUIS.

Mon cher oncle, voulez-vous que je vous en presse à genoux? *(Il se met à genoux.)*

M. MATHIEU, *se mettant aussi à genoux, pour le faire relever.*

Eh! monsieur le marquis, monsieur le marquis.... Mon neveu, puisque vous le voulez.

LE MARQUIS.

Il semble que vous le fassiez malgré vous?

M. MATHIEU.

Non, monsieur.... (*A part.*) Le galant homme!

LE MARQUIS.

Parlez-moi franchement; est-ce que vous n'êtes pas content que j'épouse votre nièce?

M. MATHIEU.

Pardonnez-moi.

LE MARQUIS.

Vous n'avez qu'à dire. Peut-être protégez-vous Damis?

M. MATHIEU.

Non, monsieur, je vous assure.

LE MARQUIS.

Madame Abraham a dû vous dire....

M. MATHIEU, *l'interrompant.*

Ma sœur ne m'a rien dit; et ce n'est que ce matin que le bruit de la ville m'a appris que vous faisiez à ma nièce l'honneur de la rechercher.

LE MARQUIS.

Que veut dire ceci? Quoi! vous ne le savez que de ce matin?

M. MATHIEU.

Non, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Et par un bruit de ville encore? Est-il croyable?... (*A part.*) Madame Abraham, quoi! vous que j'estimois, en qui je trouvois quelque savoir-vivre, vous manquez aux bienséances les plus essentielles? Vous mariez votre fille, et vous n'en avez pas, vous-même, informé M. Mathieu, votre propre frère, un homme de tête, un homme de poids? Vous ne lui avez pas demandé ses conseils? Ah! madame Abraham, cela ne vous fait point d'honneur. J'en ai honte pour vous; et je suis forcé de rabattre, plus de la moitié, de l'estime que je faisois de vous.

M. MATHIEU, *à part.*

Ce courtisan est le plus honnête homme du monde.... (*Au marquis.*) Ma sœur croyoit que je n'en valois pas la peine.

LE MARQUIS.

Je vois bien que c'est à moi à réparer sa faute. M. Mathieu, j'aime votre nièce; elle m'aime : sa mère souhaite ardemment de nous voir unis

ensemble. Tout est prêt pour la noce, équipages, habits, festin. C'est ce soir que nous devons épouser; mais je vais tout rompre, à cause du mauvais procédé de votre sœur.

M. MATHIEU.

Eh! non, eh! non, monsieur le marquis, je ne mérite pas....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

C'en est fait, je n'y songe plus.

M. MATHIEU.

Monsieur le marquis, il faut l'excuser.

LE MARQUIS.

Les mauvaises façons m'ont toujours révolté.

M. MATHIEU.

Monsieur le marquis, je vous en prie, oubliez cela.

LE MARQUIS.

Non, M. Mathieu, ne m'en parlez plus.

M. MATHIEU.

Monsieur le marquis, monsieur le marquis.... mon neveu.

LE MARQUIS.

Ah! ce nom me désarme. Madame Abraham vous a obligation, si je tiens ma promesse.

M. MATHIEU, *à part.*

Oh! ma foi! voilà un aimable homme!

LE MARQUIS.

Embrassez-moi, de grâce! mon cher oncle. Je cours chez moi écrire à votre nièce et à mes amis;

et, sur le portrait que je leur ferai de vous, je suis sûr qu'ils brûleront de vous connoître. Adieu, cher oncle. (*A part, en s'en allant.*) La bonne pâte d'homme !

SCÈNE XV.

M. MATHIEU, *seul.*

Je suis charmé, transporté, enchanté de ce seigneur ! Je suis ravi qu'il épouse ma nièce. S'être donné la peine d'aller chez moi, m'embrasser, m'appeler son oncle, vouloir que je l'appelle mon neveu, se fâcher contre ma sœur, à cause de moi ! Oh ! quelle bonté ! quel beau naturel ! J'en ai pensé pleurer de tendresse.... Allons revoir madame Abraham et Benjamine. Elles vont être bien joyeuses de voir que j'approuve cette alliance.... Mais que deviendra Damis ?.... Ce qu'il pourra : il se pourvoira ailleurs.... Il m'attend chez moi.... Oh ! ma foi ! je n'oserois plus y aller rentrer.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE.

MADAME ABRAHAM, *à M. Mathieu.*

Eh bien! mon frère, j'avois grand tort de donner Benjamine à monsieur le marquis de Moncade; Damis lui convenoit beaucoup mieux : je ne savois ce que je faisois.

M. MATHIEU.

C'est moi, ma sœur, qui ne savois ce que je disois.

MADAME ABRAHAM.

J'étois une imbécile, une extravagante, une folle, de marier ma fille à un seigneur.

M. MATHIEU.

Je vous en demande pardon, j'étois un sot.

MADAME ABRAHAM.

Elle devoit être malheureuse avec lui.

M. MATHIEU.

Prenez cela pour les appréhensions d'un oncle qui aime sa nièce.

BENJAMINE.

Je vous en suis obligée, mon oncle.

M. MATHIEU, *à madame Abraham.*

Mon propre exemple, et celui de tant de bourgeois qui se sont mal trouvés de pareilles alliances, me faisoient trembler que ma nièce ne tombât en de méchantes mains. Cette crainte me faisoit regarder monsieur le marquis avec de mauvais yeux. Je me le représentois comme quantité d'autres courtisans, c'est-à-dire, comme un petit maître, étourdi, évaporé, indiscret, dissipateur, méprisant, dédaigneux; mais, point du tout. J'ai eu le plaisir de voir que je m'étois trompé; c'est un jeune seigneur, sage, posé, aimable, plein d'esprit.

MADAME ABRAHAM.

Ah! ah! je connois bien mes gens.

BENJAMINE.

Je suis ravie, mon oncle, que vous en soyez content.

M. MATHIEU.

Oui, très-content, ma chère nièce. Je jurerois que tu seras avec lui la plus heureuse femme de France. Je ne l'ai vu qu'un instant : mais je suis sûr de ce que je dis. C'est bien le plus honnête homme, le meilleur cœur, le plus.... Oh! ma foi! je suis enchanté.

MADAME ABRAHAM.

Vous ne voulez donc plus la déshériter?

M. MATHIEU.

Vous avez entendu comme je viens de dire à M. Pot-de-vin, son intendant, que je lui assurois

tout mon bien ? Je voudrois avoir cent millions, je les lui donnerois avec plus de plaisir.

BENJAMINE.

Soyez sûr de sa reconnoissance et de la mienne.

M. MATHIEU, *à madame Abraham.*

Je voudrois que vous m'eussiez vu quand je suis entré ici. Je venois vous quereller. J'y ai trouvé Damis au désespoir : il m'a encore animé contre vous. Enfin j'étois dans une colère si grande, que je croyois que j'allois vous étrangler, vous, Benjamine, et monsieur le marquis même. Hélas ! sitôt qu'il a paru, j'ai senti, peu à peu, que ma colère s'évaporoit; et, à la fin, je me suis voulu un mal incroyable de m'être opposé un seul moment à ce mariage.

MADAME ABRAHAM.

Je savois bien, moi, que vous reviendriez sur son compte.

M. MATHIEU.

Mais une chose me tracasse l'esprit.

BENJAMINE.

Qu'est-ce, mon oncle?

M. MATHIEU.

C'est que j'ai imprudemment promis ma protection à Damis; je l'ai envoyé chez moi m'attendre, et je vous avoue qu'il m'embarrasse : je ne sais comment y retourner, ni comment m'en défaire.

MADAME ABRAHAM.

Quoi! ce n'est que cela? Vous vous démontez pour bien peu de chose. Ah! ah! laissez-moi faire; il n'y a qu'à appeler Marthon.

M. MATHIEU.

Pourquoi faire?

MADAME ABRAHAM.

Pour le congédier; elle l'entend à merveille: elle le fera bien vite déguerpir de votre maison. (*Appelant.*) Marthon? Bon! la voilà qui vient bien à propos.

SCÈNE II.

MARTHON, MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE.

MARTHON, *à madame Abraham.*

Madame, voilà le coureur de monsieur le marquis, qui demande à vous parler.

MADAME ABRAHAM.

Faites entrer.

MARTHON, *au coureur, en dehors.*

Entrez, monsieur le coureur.

SCÈNE III.

LE COUREUR, MADAME ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU, MARTHON.

LE COUREUR, *à Benjamine.*

Très humbles saluts, mademoiselle Benjamine. (*A madame Abraham.*) Serviteur, madame Abraham. (*A M. Mathieu.*) Votre valet, M. Mathieu. (*A Marthon.*) Bonsoir, friponne. (*A Benjamine, lui donnant un billet.*) Mademoiselle, voilà un billet de monsieur le marquis de Moncade. (*Benjamine prend le billet avec précipitation.*) Tête-bleu! comme vous prenez cela? On voit bien que vous devinez une partie des douceurs qu'il renferme.

MADAME ABRAHAM.

Tenez, mon ami, voilà un louis d'or pour votre peine.

LE COUREUR.

Grand merci, madame.

M. MATHIEU.

Et en voilà aussi un, pour vous marquer combien j'aime monsieur le marquis.

LE COUREUR.

Grand merci, monsieur. (*A Benjamine.*) Et vous, mademoiselle, n'aimez-vous point mon maître?

MARTHON, *à part.*

Le drôle y prend goût.

LE COUREUR, *à Benjamine.*

Il est amoureux de vous comme tous les diables.

BENJAMINE.

Dites-lui bien que nous l'attendons avec impatience.

LE COUREUR.

Il va accourir. Pour moi, je galope porter cet autre billet chez un duc, des amis de mon maître.

BENJAMINE, *à madame Abraham.*

Un duc, ma mère!

LE COUREUR.

C'est pour le convier à vos noces. Votre très humble et très obéissant. (*A Marthon.*) Sans adieu, mon adorable.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU, MARTHON.

BENJAMINE, *à M. Mathieu, en lui donnant le billet du marquis.*

TENEZ, mon oncle, lisez vous-même, afin que vous connoissiez mieux ce que vaut monsieur le marquis.

M. MATHIEU.

Avec plaisir.

MADAME ABRAHAM.

Je brûle d'entendre ce billet.

MARTHON.

Pour moi, je suis persuadée qu'il contient de belles choses.

BENJAMINE.

Tu vas entendre, Marthon.

M. MATHIEU, *ouvrant le billet, sans voir le dessus, et lisant.*

« Enfin, mon cher duc... » Mon cher duc! (*Il regarde l'adresse.*) « A monsieur, monsieur le duc « de... »

MADAME ABRAHAM.

Vous verrez que le coureur aura fait une méprise.

M. MATHIEU, *riant.*

Oui, justement; il nous a donné le billet qu'il portoit à ce duc, ami de son maître. Peste du butor!

MADAME ABRAHAM.

Ne laissons pas de lire, puisqu'il est décacheté.

M. MATHIEU, *riant encore.*

« Enfin, mon cher duc, c'est ce soir que je... « que je m'encanaille... »

MADAME ABRAHAM.

Plaît-il, mon frère? Que dites-vous? Lisez donc, lisez donc bien.

M. MATHIEU, *lui donnant le billet.*

Lisez mieux vous-même, ma sœur.

MADAME ABRAHAM, *lisant.*

« Que je... m'encanaille... »

BENJAMINE, *prenant le billet, et lisant.*

« Que je.... m'encanaille... »

MARTHON, *prenant aussi le billet et lisant.*

Oui. « Canaille... »

BENJAMINE.

Seroit-il possible, Marthon ?

MARTHON.

Ma foi, j'en tremble pour vous.

M. MATHIEU, *reprenant le billet.*

Continuons de lire. (*Il lit.*) « Enfin, mon cher « duc, c'est ce soir que je m'encanaille. Ne manque « pas de venir à ma noce, et d'y amener le vi- « comte, le chevalier, le marquis et le gros abbé. « J'ai pris soin de vous assembler un tas d'origi- « naux, qui composent la noble famille où j'entre. « Vous verrez premièrement ma belle-mère, ma- « dame Abraham : vous connoissez tous, pour votre « malheur, cette vieille folle... »

MADAME ABRAHAM.

L'impertinent!

M. MATHIEU, *lisant.*

« Vous verrez ma petite future, mademoiselle « Benjamine, dont le précieux vous fera mourir « de rire. »

MARTHON, *à Benjamine.*

Ecoutez ; voilà des vers à votre honneur.

BENJAMINE.

Le scélérat!

M. MATHIEU, *lisant.*

« Vous verrez mon très honoré oncle, M. Ma-
« thieu, qui a poussé la science des nombres jus-
« qu'à savoir combien un écu rapporte par quart-
« d'heure... » (*Cessant de lire.*) Le traître!

MARTHON, *à part.*

Le bon peintre!

M. MATHIEU, *lisant.*

« Enfin, vous y verrez un commissaire, un no-
« taire, une accolade de procureurs. Venez vous ré-
« jouir aux dépens de ces animaux-là, et ne crai-
« gnez point de les trop berner. Plus la charge sera
« forte, et mieux ils la porteront. Ils ont l'esprit
« le mieux fait du monde, et je les ai mis sur le
« pied de prendre les brocards des gens de cour
« pour des compliments. A ce soir, mon cher duc,
« je t'embrasse.

« Le marquis DE MONCADE. »

(*Après avoir lu.*)

Voilà, je vous assure, un méchant homme.

MARTHON, *à part.*

Je crains bien que nous ne soyons pas emmar-
quisées.

MADAME ABRAHAM, *à M. Mathieu.*

Auroit-on pensé cela de lui?

M. MATHIEU.

Après cela, fiez-vous aux courtisans. Je me se-
rois donné au diable que c'étoit un honnête
homme. J'étois en garde contre lui, et il m'a pris
comme un sot.

MARTHON.

Ce qui m'en fâche le plus, c'est que vous avez payé cette pilule deux louis d'or au coureur.

MADAME ABRAHAM.

Quand je lui en aurois donné dix, je ne m'en repentirois pas. Sa méprise nous fait ouvrir les yeux.

MARTHON.

Le voilà qui revient.

SCÈNE V.

LE COUREUR, MADAME ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU, MARTHON.

LE COUREUR, *à madame Abraham et à Benjamine.*

Eh! morbleu! mesdames, qu'ai-je fait? Voilà votre lettre, et je vous ai donné celle que monsieur le marquis écrivoit à un duc de ses amis. (*Benjamine prend la nouvelle lettre des mains du coureur, auquel M. Mathieu rend la première.*) Donnez. Par bonheur, le cachet n'est pas rompu; je vais la raccommoder et la porter en diligence. Je vous prie de ne lui point parler de ce quiproquo. Il n'est pas aisé; il m'assommeroit. Serviteur.

MARTHON.

Au diable, messager de malheur!

(*Le coureur sort.*)

SCÈNE VI.

MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE, MARTHON.

BENJAMINE, *montrant la nouvelle lettre.*

Je n'ai pas la force d'ouvrir celle-ci.

MARTHON, *la lui prenant.*

Donnez, donnez-moi. (*Ouvrant la lettre.*) Or, écoutez.

M. MATHIEU.

Laisse cela, Marthon. C'est sans doute quelque nouvelle insulte : mais il n'aura pas le plaisir de se rire encore long-temps de nous. Son coureur va lui-même le faire donner dans le panneau, et ce soir en présence de ses amis, il sera la dupe de ses perfidies.

MADAME ABRAHAM.

Je suis hors de moi.

BENJAMINE.

Que faut-il que je devienne?

M. MATHIEU.

Il faut vous raccommoder avec Damis ; il m'attend chez moi. (*A Marthon.*) Marthon, va le faire venir.

BENJAMINE.

Non, mon oncle ; laissez-moi plutôt ensevelir ma honte dans un couvent.

M. MATHIEU.

La belle pensée!

BENJAMINE.

J'ai rebuté Damis : quelle honte de retourner à lui !

M. MATHIEU.

Il sera ravi de vous avoir !

MARTHON.

Eh bien! le ferai-je venir ?

M. MATHIEU.

Oui, va.

MARTHON, *à part, en sortant.*

Adieu le marquisat; adieu la cour.

SCÈNE VII.

MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE.

MADAME ABRAHAM, *à M. Mathieu.*

ENCORE une chose qui me chagrine, mon frère....

M. MATHIEU, *l'interrompant.*

Quoi? qu'est-ce?

MADAME ABRAHAM.

C'est que j'ai eu la foiblesse de faire à ce beau marquis un dédit de cent mille francs.

M. MATHIEU.

Cent mille francs ? Ma sœur, vous craigniez de le manquer.

MADAME ABRAHAM.

Cela est fait.

M. MATHIEU.

Il faudra lui donner en paiement les billets que vous avez à lui : aussi bien c'étoit une dette assez désespérée.

MADAME ABRAHAM.

J'y songeois.

M. MATHIEU.

Trop heureuse de ce qu'il ne vous en coûte pas tout votre bien et votre fille!

MADAME ABRAHAM.

Que ne vient-il à présent, le perfide!

M. MATHIEU.

Non, ma sœur. Feignons, pour le faire tomber dans le piège que je lui tends.

MADAME ABRAHAM.

Il vaut donc mieux que je me retire, car je suis outrée; je ne me posséderois pas. Je vais envoyer chercher notre cousin le notaire.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

M. MATHIEU, BENJAMINE.

M. MATHIEU.

Vous, Damis va venir; faites votre paix avec lui.... Le voici déjà. Je vous laisse ensemble.

BENJAMINE.

Restez avec moi, mon oncle....

(M. Mathieu sort, sans écouter Benjamine.)

SCÈNE IX.

BENJAMINE, *seule.*

Que vais-je lui dire? Que sa présence m'embarrasse!

SCÈNE X.

DAMIS, BENJAMINE.

DAMIS.

Enfin, adorable Benjamine, c'en est donc fait? Vous épousez le marquis de Moncade! Je vous perds pour toujours.... Quoi! vous ne daignez pas tourner la vue sur moi? Ah! Benjamine!

BENJAMINE.

Ah! Damis! je n'ose lever les yeux, et je mérite que vous me haïssiez.

DAMIS.

Non, je vous aimerai toujours, toute infidèle que vous êtes. Je voudrois que le marquis pût vous offenser, qu'il pût mériter votre haine; mais non, vous êtes trop belle, trop bonne; qui pourroit jamais se résoudre à vous déplaire?

BENJAMINE.

Eh bien! si cela étoit, Damis?

DAMIS.

Ah! quel plaisir j'aurois à vous voir revenir à moi!

BENJAMINE.

Vous vous souviendriez éternellement que je vous quittois, et que vous ne me devez qu'au dépit.

DAMIS.

Non, ma chère Benjamine.

BENJAMINE.

Qui m'en assureroit ?

DAMIS.

Mon amour, mon cœur. Oubliez le marquis; oubliez votre infidélité; et moi je ne m'en souviens déjà plus.

BENJAMINE.

Damis, je ne me la pardonnerai jamais.

DAMIS.

Ciel! qu'entends-je? Quoi! je revois en vous cette chère Benjamine, dont la tendresse....

BENJAMINE, *l'interrompant.*

Oui, Damis; et je ne reverrai jamais qu'en vous ce qui pourra me plaire.

(Damis lui baise la main.)

SCÈNE XI.

M. MATHIEU, DAMIS, BENJAMINE.

M. MATHIEU, *à Damis.*

Ce que je vois me persuade que vous êtes raccommodés. Eh bien! que vous avois-je promis?

DAMIS.

Ah! monsieur, il falloit ce petit démêlé pour me faire mieux sentir tout l'amour que j'ai pour elle.

BENJAMINE.

Et moi, pour me faire connoître tout ce que vous valez.

M. MATHIEU.

Fort bien.... Notre cousin le notaire est ici. Je lui ai expliqué les intentions de votre mère et les miennes. Il travaille à votre contrat de mariage. Oh! ma foi! monsieur le marquis aura un pied de nez!

SCÈNE XII.

MARTHON, M. MATHIEU, DAMIS, BENJAMINE.

MARTHON, *à Benjamine.*

Voilà monsieur le marquis qui vient ici avec deux seigneurs de ses amis.

BENJAMINE, *à M. Mathieu.*

Evitons-les, mon oncle.

M. MATHIEU.

Oui, vous avez raison. Il n'est pas encore temps de paroître. En attendant que le contrat soit prêt, suivez-moi chez ma sœur... (*A Marthon.*) Marthon, restez là pour les recevoir.

(*M. Mathieu, Benjamine et Damis sortent.*)

SCÈNE XIII.

MARTHON, *seule.*

Le maudit coureur! Hom! je l'étranglerois, le chien qu'il est, avec son quiproquo!.... Il n'y a que moi qui perds à cela.... Oh! il n'en est pas quitte.

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE COMTE, MARTHON.

LE MARQUIS, *au commandeur et au comte.*

Venez, venez, mes amis.

LE COMTE, *embrassant Marthon.*

J'embrasse d'abord.... (*Au marquis.*) Est-ce là ta future, marquis? elle est, ma foi, drôle.

LE MARQUIS.

Eh non! comte, tu te trompes.

LE COMMANDEUR.

C'est à coup sûr quelqu'une de ses parentes.

LE MARQUIS.

Tout aussi peu, commandeur; c'est la suivante. (*A Marthon.*) Mais où est donc, madame Abraham, M. Mathieu, mademoiselle Benjamine? Je les croyois ici. Va donc leur dire qu'ils viennent, que ces messieurs brûlent de les voir et de les saluer.

MARTHON, *faisant quelques pas pour s'en aller.*

J'y vais, monsieur.

LE MARQUIS, *la rappelant.*

St! st! Et mon billet, tu n'en dis rien? Comment a-t-il été reçu? Ils en sont tous charmés, n'est-ce pas?

MARTHON, *revenant.*

Assurément. Ils seroient bien difficiles!

LE MARQUIS.

Cela est léger, badin. Damis lui écrivoit-il sur ce ton?

MARTHON.

Non, vraiment.

LE MARQUIS.

A propos de Damis; il est ici. Ne sera-t-il pas des nôtres? Que Benjamine l'arrête; je le veux, dis lui bien.

MARTHON, *à part, en s'en allant.*

Quel dommage que de si aimables petits hommes soient si scélérats dans le fond!

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE COMTE.

LE COMTE, *au marquis.*

Parbleu! marquis, tu me mets là d'une partie de plaisir des plus singulières! Elle est neuve pour moi.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Elle te piquera davantage.

LE COMMANDEUR.

Aurons-nous des femmes?

LE COMTE, *au marquis.*

Le commandeur va d'abord là.

LE MARQUIS, *au commandeur.*

Oui; je t'en promets une légion, tant femmes que filles, et toutes de la parenté. Ces petites gens peuplent prodigieusement.

LE COMMANDEUR.

Un de mes grands plaisirs est de regarder une bourgeoise, quand un homme de condition lui en conte. Pour faire l'aimable, elle fait les plus plaisantes mines du monde; ce sont des simagrées: elle se rengorge, elle s'épanouit, elle se flatte, elle se rit à elle-même. On voit sur son visage un air de satisfaction et de bonne opinion.

LE COMTE.

Oh! morbleu! commandeur, je te donnerai ce plaisir-là. Je me promets de bien désoler des maris, et de lutiner bien des femmes.

LE COMMANDEUR.

Tu leur feras honneur à tous. Tu verras les maris sourire avec un visage gris-brun, et les femmes n'oseront seulement se défendre. Oh! ils savent vivre les uns et les autres.

SCÈNE XVI.

UN COMMISSAIRE, MARTHON, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE COMTE.

MARTHON, *au marquis.*

Monsieur le marquis, la compagnie va venir.

LE MARQUIS, *bas, en montrant le commissaire.*

Qu'est-ce déjà que ce visage-là?

MARTHON, *bas.*

C'est monsieur le commissaire, un beau-frère de feu M. Abraham.

LE MARQUIS, *bas, au commandeur et au comte.*

Apprêtez-vous, mes amis; voilà déjà un de nos acteurs. (*Au commissaire.*) Soyez le bien-venu, mon oncle le commissaire.

MARTHON, *à part.*

Je m'apprête à bien rire.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur le marquis....

LE MARQUIS, *au commandeur et au comte.*

Commandeur, comte, embrassez donc mon oncle le commissaire.

LE COMMANDEUR, *embrassant le commissaire.*

Embrassons.

LE COMTE, *embrassant aussi le commissaire.*

De tout mon cœur.

LE MARQUIS.

Il peut vous rendre service.

LE COMMISSAIRE.

Je le souhaiterois.

LE COMTE, *au marquis.*

Oh! je connois monsieur le commissaire; c'est un galant. Tel que vous le voyez, il semble qu'il n'y touche pas.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, en vérité....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Il n'y a pas long-temps que je lui ai soufflé une petite fille, auprès de qui il avoit déjà fait de la dépense.

LE COMMISSAIRE.

Ce sont des bagatelles.

LE COMMANDEUR.

Oui, une maîtresse est une bagatelle pour un commissaire; il est à la source.

MARTHON, *à part.*

Voilà un pauvre diable en bonne main.

SCÈNE XVII.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU, DAMIS, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE COMTE, LE COMMISSAIRE, MARTHON.

MARTHON, *au marquis, au commandeur et au comte.*

Messieurs, voici toute la noce qui arrive.

M. MATHIEU, *à madame Abraham.*

Ne disons rien, tous tant que nous sommes. Laissons-leur faire toutes leurs impertinences. Nous aurons bientôt notre revanche. Il va être bien pris.

LE MARQUIS, *à madame Abraham.*

Ah! madame Abraham.... (*Au commandeur et au comte.*) Allons, commandeur, comte, je vous les présente; faites-leur politesse, je vous en prie.

LE COMMANDEUR, *à madame Abraham, en l'embrassant.*

Madame Abraham, c'est par vous que je commence. Sans rancune.

(*Il embrasse ensuite Benjamine.*)

LE MARQUIS.

Elle m'a promis qu'elle ne te rançonneroit plus

MADAME ABRAHAM, *à part.*

J'ai bien de la peine à me contraindre.

LE COMTE, *à madame Abraham, en l'embrassant.*

A moi, madame Abraham. Morbleu! je vous donne mon estime. Le diable m'emporte! vous allez être la femme du royaume la mieux engendrée.

LE MARQUIS.

A ma future.

LE COMMANDEUR.

Pour moi, je lui ai déjà fait mon compliment.

LE COMTE.

Et moi, je la garde pour la bonne bouche, et je cours à ce gros père aux écus.... (*Montrant M. Mathieu.*) Morbleu! il a l'encolure d'être tout cousu d'or. (*Il embrasse M. Mathieu.*)

LE MARQUIS.

C'est mon très cher oncle, M. Mathieu.

M. MATHIEU, *à part.*

Tu ne seras pas mon très cher neveu.

LE COMMANDEUR.

Que je vous embrasse aussi, M. Mathieu.... (*Il l'embrasse.*) Il y a long-temps que je cherchois à être en liaison avec vous. Toute la cour vous connoit pour un homme d'un bon commerce, pour un homme de crédit.

M. MATHIEU.

Cela me fait bien du plaisir.

LE MARQUIS, *au commandeur et au comte, en leur montrant Damis.*

Et mon petit cousin le conseiller, messieurs, ne lui direz-vous rien?

MARTHON, *à part.*

Je m'étonnois qu'il l'oubliât.

LE MARQUIS, *au commandeur et au comte.*

Si vous avez des procès, il vous les jugera. Saluez-le donc, allons.

LE COMMANDEUR, *embrassant Damis.*

De toute mon âme. (*Au comte.*) A toi la balle, comte.

LE COMTE, *embrassant Damis.*

J'y suis, commandeur.

LE MARQUIS.

C'est le meilleur petit caractère que je connoisse. J'épouse sa maîtresse; eh bien! il soutient cela en héros.

DAMIS, *à part.*

Nous verrons.

LE COMMANDEUR, *au marquis.*

Malepeste! cela s'appelle savoir prendre son parti.

LE COMTE, *allant embrasser Benjamine.*

J'en suis à madame la marquise.

BENJAMINE.

Cette qualité ne m'est pas due.

LE COMTE.

Oh! pardonnez-moi, et si monsieur le marquis ne vous épousoit pas, je vous épouserois, moi.

BENJAMINE, *à part.*

Je mérite bien cela.

LE COMMANDEUR.

N'avons-nous plus personne à haranguer?

LE MARQUIS.

Non, si ce n'est Marthon.

LE COMMANDEUR.

Oui-dà! il faut qu'elle ait aussi sa part. (*A Marthon.*) Viens çà.

(*Il embrasse Marthon.*)

LE COMTE.

J'ai commencé par elle.

LE COMMANDEUR.

Elle a une mine libertine qui me plaît.

LE MARQUIS.

Sa mine n'est point trompeuse, je gage.

MARTHON, *à part.*

Voilà pour moi.

SCÈNE XVIII.

LE NOTAIRE, MADAME ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU, DAMIS, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE COMTE, LE COMMISSAIRE, MARTHON.

M. MATHIEU, *à madame Abraham.*

A notre tour. Nous allons voir beau jeu. (*Au notaire.*) Approchez, mon cousin le notaire.

LE MARQUIS, *au commandeur et au comte.*

Il vient fort bien. Embrassons mon cousin le conseiller garde-note. Ne trouvez-vous pas, messieurs, qu'il a une physionomie bien avantageuse?

LE NOTAIRE.

Laissons là ma physionomie, messieurs. Vous vous moquez de moi, sans doute ; mais il n'est pas temps de rire. (*Montrant un contrat.*) Voilà le contrat qu'il est question de signer.

LE COMMANDEUR.

Monsieur le notaire a raison. Oui, signons ; nous rirons bien davantage après.

(*Tout le monde signe.*)

DAMIS, *au marquis, au commandeur et au comte.*

Souffrez qu'à mon tour, messieurs, je vous prie à ma noce.

LE COMTE, *riant.*

Plaît-il ?

LE MARQUIS, *à Damis, en riant.*

Comment ! comment ! Qu'est-ce à dire ?

LE COMMANDEUR, *riant.*

Il y a du mal-entendu.

MADAME ABRAHAM, *au marquis.*

Cela veut dire, monsieur le marquis, qu'il y a long-temps que nous vous servons de jouet.

LE MARQUIS.

Je ne vous entends pas. Expliquez-moi cette énigme ?

MARTHON.

Le mot de l'énigme est que votre coureur a donné par méprise, ou peut-être par malice, à mademoiselle (*montrant Benjamine*) une lettre que vous écriviez à un duc de vos amis.

MADAME ABRAHAM, *au marquis.*

Et que je ne veux pas que vous vous encanailliez.

LE COMMANDEUR, *au marquis, en riant.*

Ah! ah! marquis, tu ne seras pas marié?

LE COMTE, *au marquis.*

Il ne faut, morbleu! pas en avoir le démenti.

LE MARQUIS.

Parbleu! mes amis, voilà une royale femme que madame Abraham. Je ne connoissois pas encore toutes ses bonnes qualités. Je m'oubliois, je me déshonorois, j'épousois sa fille : elle a plus d. soin de ma gloire que moi-même; elle m'arrête au bord du précipice. (*A madame Abraham, en allant l'embrasser.*) Ah! embrassez-moi, bonne femme, je n'oublierai jamais ce service. Mais vous paierez le dédit, n'est-ce pas?

MADAME ABRAHAM.

Il le faut bien, puisque j'ai été assez sotte pour le faire. Monsieur, je vous rendrai, pour m'acquitter, les billets que j'ai à vous.

LE MARQUIS.

Ah! madame Abraham, vous me donnez là de mauvais effets. Composons à moitié de profit, argent comptant.

M. MATHIEU.

Non, monsieur, c'est assez perdre.

LE MARQUIS, *à madame Abraham.*

Adieu, madame Abraham. (*A Benjamine.*) Adieu mademoiselle Benjamine. (*A M. Mathieu, au com-*

missaire et au notaire.) Adieu, messieurs. (*A Damis.*) Adieu, M. Damis. Épousez, épousez ; je le veux bien. (*Au commandeur et au comte.*) Allons, allons, mes amis, allons souper chez Payen.

(*Il sort avec le commandeur et le comte.*)

SCÈNE XIX.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU, DAMIS, LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, MARTHON.

MARTHON, *à madame Abraham.*

Eh bien! vous vous promettiez de le berner ; c'est encore lui qui se moque de vous.

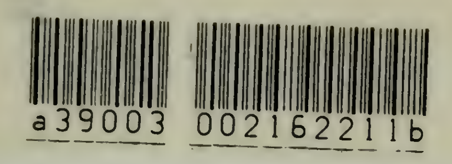
M. MATHIEU, *à madame Abraham, à Benjamine, à Damis, au commissaire et au notaire.*

Allons, allons achever le mariage, et nous réjouir de l'avoir échappé belle.

MARTHON, *au public.*

Et vous, messieurs, s'il vous semble que ce soit ici une bonne école, venez y rire.

FIN DE L'ÉCOLE DES BOURGEOIS.


a39003 002162211b

